

psychiatrie Inc. regroupe des gens ayant eu à faire avec la
celle de leurs proches. Trop souvent, ces personnes
sont oubliées par le fer rouge psychiatrique.

Le mouvement naît un collectif dont l'objectif est de publiciser
ce qui ne trouve d'écho nulle part et surtout pas entre les
murs.

Ces textes résident dans la levée du bâillon social par
lequel on tente de faire taire à coups de médicaments,
d'hospitalisations répétées. Ce recueil est le lieu
de leur souffrance, de leur oppression et de leurs
luchres poèmes, récits, témoignages, contes, chacun et
chacune au silence à sa façon, passant outre aux préjugés
pour faire croire leur parole insensée.

On trouve ici *La folie comme de raison*.

Solidarité-psychiatrie

Solidarité- psychiatrie

La folie comme de raison histoires vraies



vlb éditeur



1986
1986
1986

492

LA FOLIE COMME DE RAISON
du collectif Solidarité-Psychiatrie
est le cent cinquante-septième ouvrage
publié chez
VLB ÉDITEUR.



C.D. 237234
NoT. 02-0923795
9100 2SR (3210)

**Solidarité-
psychiatrie
La folie comme de
raison
histoires vraies**

Ont collaboré à la rédaction du présent ouvrage:

Claire Audet,
Carole Blondin,
Christiane Michelle Bisson,
Louise Bossé,
Jean Iabuz Cartier,
Louise Dugas,
Monique Dugas,
Lita Émond,
Michel Guay,
Yvon Hébert,
Steve Keley,
Lise Labelle,
Marc Lachapelle,
Louise-Anne Lafrance,
Jacques La Haye,
Caroline Larue,
Roseline Lebel,
Suzanne Legault,
Robert Letendre,
Georges Marquis,
Raymond Masson,
Denise Noël
Daniel Ouimet,
Monique Panaccio,
Yves Parent,
Jacques Portelance,
Nicole Richard et
Louise Trudeau.

REMERCIEMENTS

La rédaction de *La folie comme de raison* a pu être réalisée grâce à l'apport financier du Collectif de production du livre, du groupe Solidarité-Psychiatrie Inc., et du Conseil des Arts du Canada.

vib éditeur

VLB ÉDITEUR
918, rue Sherbrooke Est
Montréal, Québec
H2L 1L2
Tél.: 524.2019

Maquette de la couverture:
Mario Leclerc

Illustration de la couverture:
Sylvie Roche

Photo des pages 2 et 3:
Yves Parent

Photocomposition:
Atelier LHR

Distribution en librairies et dans les tabagies:
AGENCE DE DISTRIBUTION POPULAIRE
955, rue Amherst
Montréal, Québec
H2L 3K4
Tél.: à Montréal — 523.1182
de l'extérieur — 1.800.361.6894

© VLB ÉDITEUR & Solidarité-Psychiatrie, 1984
Dépôt légal — 4^e trimestre 1984
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 2-89005-196-X

Aux enfants, aux femmes, aux hommes dont la vie a
été et est encore brisée par l'oppression psychiatrique.

Préface

Nous vous proposons d'entrer dans le jeu d'une lecture, dans le jeu de l'écriture d'une vingtaine de membres de Solidarité-Psychiatrie, qui ont à une, deux, trois... reprises, emprunté les chemins de la folie, l'auront côtoyée, s'y seront frottés, voire écorchés. Ce livre est avant tout l'expression déliante de cette expérience qui appartient au corps social entier mais qui tend à expulser hors de son sein, y enfermer ou faire taire les individus qui incarnent malaise et folie. Pour quitter la souffrance, la libérer un peu, il aura fallu partir d'elle, l'écrire et la décrire depuis le séjour que nous avons fait auprès d'elle ou en elle.

Il nous est apparu qu'il n'est plus temps désormais de nous tenir sous la coupe d'un langage qui veut cerner la folie, la fixer. Langage qui surtout étiquette le fou depuis ses symptômes les plus divers, ses aspects les plus troubles et par là le fige dans une identité de la mort. Une certaine économie de la peur alimente cet «effort» pour «guérir» la «maladie mentale», peur de la mouvance et du glissement que représente la folie pour un couple, une famille, le corps social. Pour contrer le malaise, l'étouffer tout simplement, la psychiatrie institutionnelle a le plus souvent recours à l'efficace de la médication, de l'enfermement, d'un vocabulaire aliénant de la maîtrise. Cette attitude radicale qui écarte le fou et l'écarte du coup de sa propre folie, l'empêche de la traverser, d'y voir un peu plus clair, maintient aussi ses proches dans l'impossibilité de dépasser les préjugés défavorables à son endroit, de lui tendre véritablement la perche.

Notre intention est de communiquer au lecteur l'autre côté de la médaille et peut-être un peu plus nous l'espérons, certainement une autre version des faits que celle présentée par la psychiatrie officielle et reprise de façon tout à fait irréfléchie par les mass-média.

Nous avons donc tenté ensemble d'envisager la folie de manière à dévisager les préjugés que cette notion charrie au

dépens de ceux qui s'y risquent ou s'y perdent. Mais envisager et dévisager l'expérience de la folie, cela doit vouloir dire d'abord permettre l'éclosion de la parole des fous. *La folie comme de raison* est cet espace que nous nous sommes donné. Il est rupture du silence et par le fait même dénonciation de la répression certaine qui s'exerce sous la couverture d'un vocable aussi banal que maléfique, celui de «maladie mentale». Il va sans dire qu'un tel livre ne vise pas à constituer un tout uniformisé. Certains textes sont plus troués ou rebelles que d'autres. Ils le sont restés. Non plus, le tout de la folie enfin racontée par les fous eux-mêmes. Car au-delà du jeu des oppositions et des rapports de force qui s'y jouent, ce que nous apprend cette parole du fou, cette écriture de l'ordinaire de la folie, c'est justement que, enfermée ou non, elle ne se laisse jamais saisir ni contenir tout à fait.

Le collectif,
octobre 1983

J'appelle un printemps en ton hiver à la saison des fous. Bon voyage...

Chapitre I

Logerie

Logement à louer c'est moi
confié aux soins du protectorat
départemental de l'inconscience
logement à louer c'est moi

La cuisine de l'écriture

Je ne crois pas qu'il soit possible d'y échapper. La folie, je veux dire.

Se la cacher sous le manteau d'un hiver bien froid. Se la tenir serrée avec les deux mains crispées sur la poitrine. Il vente fort ces jours... pour les normaux, les endormis; pour les fous, ceux qui cachent leur folie; pour les fous, ceux qui tentent de la délivrer.

Délivrer la folie.

Il nous faudrait un lieu et des semblables pour se l'échanger les uns les autres, se l'appriivoiser. La possibilité de la dire en l'absence de tout intervenant, distinct parce que soignant, parce que non-fou. Se la délivrer soi-même, entre nous. Vieux fous, vieilles folles, têtes folles. Rêve de fous? Non. Peut-être?

Autour d'une table, dans une cuisine, il y a les fous que j'aime. Ceux qui se la délivrent. Ceux qui me regardent et m'écoutent lire sans me croire folle. Notre parole s'installe, prend toute la place dans cette cuisine de l'écriture de notre folie, douce, fuyante, violente.

Lire / délire, drôles de mots.

Comment nommer le délire lorsqu'il n'existe plus, lorsqu'il n'est plus jugé comme tel, asocial, épeurant. De la délivrance peut-être.

Comment nommer le fou lorsque le non-fou n'est pas venu? Un ex-fou? Un normal? Non. Jamais.

Cela doit se voir dans cette cuisine. Cela doit s'entendre. Nous sommes ensemble la preuve parlante de la vitalité et du cœur de la folie. La folie qui respire en chœur bat son plein. Plénière d'écriture, de lecture, de paroles. La folie est toute yeux, toute oreilles, toute bouche sans que tout soit jamais dit, tranché, réglé et casé une bonne fois pour toutes. La folie circule

ici. Mais comment, elle n'est pas dangereuse? Elle s'exprime, elle se comprend, sans cris, sans grincements de dents?

D'où provenaient-ils alors, ces cris muets ou fracassants?

Du non-dit probablement, de ce que Jean appelle la mentie. Du non-désir, du non-toucher, de l'anti-amour, peut-être.

Le fou, le vrai fou est celui qui désire le plus. Il sait le désir puisque le manque était toujours déjà là. Il sait le désir de vivre comme celui de mourir. On l'aura déjà fait passer pour mort et enterré et sa parole et son désir.

Pur aspect du fou.

Pur esprit. Pur démon.

Mort et manque, il passe.

Il passe toujours à son tour parce que pas de rôle à jouer, parce que pas de parole à donner, parce que personne pour l'écouter.

En chaînons manquants. Enchaînons sans fin.

Déchaîner ses chaînes, quoi de plus normal?

Le fou déchaîné serait donc tout à fait normal... La normalité prend ici des airs de révolte et de liberté qu'elle ne peut malheureusement pas se permettre... si elle veut percer dans la vie.

Dans la vie normale, j'entends. Soit une bien petite part. Un bien petit morceau. Une fraction. Une niaiserie quoi.

Un Bien contre un Mal probablement. Pour quelques dollars de plus, vaut mieux entretenir le morcellement. J'imagine qu'il rapporte à quelques-uns quelque part. Quelques-uns qui s'ennuieraient à mort sans lui sans doute. Quelques-uns qui en deviendraient fous. Vaut mieux entretenir la dualité et les oppositions fracassantes qu'elle engendre. Cela permet à quelques-uns de respirer l'air du bon côté de la clôture. Ils ne céderont pas leur espace de choix, ni les idées saugrenues qui soutiennent leur action à la manière d'une bonne paire d'œil-lères.

Nous ne leur en demandons pas tant. L'idéal, en fait, et défaut, serait de ne rien leur demander du tout. Aucune reconnaissance de nous-mêmes. Et surtout pas nos droits. Ce serait encore nous escroquer nous-mêmes en allant leur dire en pleine

face que ce sont eux qui ont le monopole des droits et des permissions sur nous, le monopole de la parole.

Qu'ils aillent à leur perte...

Seulement, il y a un hic. Nous sommes tous sur le même vaisseau spatial que je sache et nous n'avons pas le choix d'en changer. Qu'on habite la cale psychiatrique, soit un compartiment cadennassé de celle de la misère et de la souffrance ou le grand salon doré rempli d'espaces verts, il faut faire avec eux, avant, pendant et après la soi-disant cure dans la cale.

Il faut faire avec eux, mais autrement. Autrement d'avant et jamais plus comme pendant. Jamais plus quêter, à leur porte, notre santé mentale.

Nous avons payé assez cher pour apprendre. Raymond dit que nous sommes nombreux à porter les cicatrices de nos blessures de guerre. Aucun fard ne les dissimulera jamais. Aucune chirurgie plastique. Aucun somnifère. Mutilée? Oui, anciennement. Et vivante oui. Mais les histoires de cas ne nous intéressent pas. Les histoires de cas, les dossiers, les étiquettes sont leur écriture à eux, ravageante et déterminante. Leur écriture est définitive, instrument crapuleux de chantage et de menace à l'égard des guerriers et des guerrières plus nombreuses encore.

Nous voudrions être traités comme du monde, je suppose. Mais qui traite qui? Qui rassure qui au fond?

Le fin fond de l'affaire, c'est quoi au fond? Une machine, une machination qui va toute seule son chemin, et qui nous dicte et nous donne à nous-mêmes? Qu'advient-il alors de la fameuse volonté des bien-pensants et autres normaux distingués?

Un «la» sans résonance

L'humanoïde, un la sans résonance;

ou: la, lait, laide ou la vieille fille laide qui a voulu se libérer et qui s'est mise à puer au dedans comme au dehors;

ou: plus ça va, plus j'me sens seule et plus j'm'hais et vous hais mais je sais au dedans qu'on va finir par se comprendre!

Je crie, je hurle, pas assez fort encore; je hurle dans ma tête; pas fort, parce que vos tympanes ne résisteraient pas à ça; la tête m'éclate, sur le dessus; dans les oreilles, quelquefois, c'est plus fort que le bruit d'un réacté, mes yeux se voilent.

Quelquefois, la musique, le monde et ça sourit au-dedans. L'orée du bois est toujours plus dense, est-ce parce que je vois mieux? est-ce parce que j'y arrive? Je suis toujours rendue à la première étape, toujours au bas de cette montagne où je ne monterai jamais à ce qu'il me semble. C'est pas les arbres qui sont trop hauts, c'est moi qui ne vois pas les rayons de chaleur, qui n'arrive plus à sentir rien ou qui ne vois pas les bonnes choses.

Je suis «sale, bête et méchante», sans pitié, sans tendresse; je n'absorbe plus rien, ni du dehors, ni du dedans; je ne deviens que des yeux quand je veux regarder et des oreilles quand je peux entendre et puis, tout à coup, je me remets à vivre, je recommence tranquillement à sentir l'air, à manger et puis je vis.

Je ne veux plus et je ne peux plus vivre comme avant. C'est pas la sagesse, ni la maturité, c'est ma vie. Les miroirs sont aussi noirs que moi. Je n'ose pas penser que je les empêche de briller. Je n'aime pas l'apparence, j'aime l'harmonie, ou le dedans qui s'exprime au-dehors et ce n'est pas en me regardant que je me trouve belle; quoique, des fois, je trouve que j'écris assez bien et que l'amour m'éclaircit le teint; je me regarde pour vérifier quelque chose, comme j'écris pour exprimer ce que j'ai en dedans.

Un son ne veut rien dire seul, en lui-même; il n'a d'harmonie ou de dissonance, comme de signification, qu'avec et en relation avec d'autres sons (mes professeurs seraient contents de savoir que j'écris ça); je ne suis rien seule, qu'une peau, qu'une plaie, qu'une onde qui danse pour rien; comment peut-on apprécier un être qui n'a de relation avec personne, avec rien. Ne me parlez pas de quelqu'un qui est cloué sur son lit d'hôpital, sa souffrance vaut bien aussi cher que votre force de travail!

Je ne peux plus cacher qui je suis, même si je suis tout(e) croche et jamais la même, sans avoir les mêmes habitudes, les mêmes oripeaux, les mêmes amours, les mêmes parents (les miens sont toujours les miens, je suis aussi possessive qu'eux autres); l'allure, la voix, la couleur des cheveux et de la peau me changent, mais le désarroi me reste et j'aimerais trouver un port (même flottant), sans pour cela mourir. J'ai vécu des millions de morts et je ne veux plus vivre cette merde, non pas que je veuille être immortelle, la mort n'est pas que physique. «J'ai assez de vivre c'te vie d'chien-là, j'veux pas qu'a dure une éternité.»

Je vais m'y user les ongles, «vieillir, ce n'est rien» peut-être quand on est heureux et qu'on croit à l'amour. M'enfouir n'est plus une solution, pas plus que de m'envoler. Entre le rat et l'oiseau, je demeure un être vivant et humain; une humanoïde qui arrive à parler et à écrire et qui aime une fois de temps en temps.

L'amour que j'ai au cœur et celui que je donne me semblent puérils!

Écrivage

Tes ongles au scalp des ennuis, ta tête gonflée d'angoisse. La tristesse en valse dans tes yeux. Tout ton être tendu en fil de souffrance. La griffe de tes pensées au littoral d'une page blanche d'attente.

Folle d'amour

Aujourd'hui je veux raconter ce qui s'est passé en moi le 1er mars 1967 vers onze heures p.m. Je parle avec S. depuis environ vingt-cinq minutes, puis il n'y a qu'injures et méchancetés dans ses propos. J'abdique et lui dis: «Rien n'a plus d'importance... Salut... Bonsoir.» Et je lui ferme la ligne au nez... à partir de cet instant une seule chose m'atteint: «Je n'ai plus rien... je suis seule, complètement seule... c'est fini!» Une seule idée s'arrête en moi: le suicide... Comme un automate, je me lève... J'ai l'impression que mon corps se déplace à côté de mon esprit... Je me sens lourde, effondrée... je dis à L.: «Je vais faire une marche; il faut que je prenne une marche!» Ma voix me surprend... je retiens un sanglot... Je marche lentement, d'un pas déterminé... Je prends mes vêtements, m'habille à la salle de bain... Je ne sens pas que je suis cette personne qui s'habille... je sors mon manteau... je me presse à m'habiller chaudement... J'ai oublié ma bourse... je reviens, la prends... pourquoi ma bourse? je ne sais plus; ce n'est pas moi qui agissais... L. me dit: «Tu pars longtemps?» — «Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai, t'en fais pas!» Elle ajoute vite: «Hé, ne va pas faire de bêtises, hein?» Cela me surprend, sa voix est tellement lointaine, irréaliste... Toujours décidée au suicide, je remonte fermement la fermeture éclair de mes bottes et lui lance: «Non!» Je sors... Je ne me souviens plus... Ah! oui, je suis dans la rue; je ne sais plus où!... (Bon Dieu que c'est dur de revivre tout cela!) Je n'ai qu'un objectif, qu'une idée: le fleuve Saint-Laurent, m'y jeter... Je marche d'un pas très rapide vers le fleuve... par moments, je cours... mon cœur me fait mal... Un nom me vient à l'esprit: S.... Je m'aperçois que j'ai le visage inondé de larmes... Je vois toujours le fleuve et j'ai hâte d'arriver... J'ai le souffle coupé... Je me retrouve pliée en deux, j'ai froid, je

frissonne. (Je ne me souviens plus après). Je me rappelle d'un garage qui se trouvait là. Je regarde les autos passer... Je voudrais me jeter devant mais je ne peux plus bouger, je suis paralysée... Ma voix me fait sursauter, je viens de dire: «Je suis folle»... Ma voix me parvient, cassée, brisée... petite, tellement frêle... on dirait que je suis dans l'eau... Tout est difforme: la route penche, le garage est soulevé de terre... j'entends encore: «Je suis folle»... Je l'entends de toutes les façons... J'ai marché, je ne suis plus au même endroit... je croise un chien... je lui parle. Je crois que je lui ai dit que j'étais folle, qu'il était bien, lui, heureux probablement... j'avais la certitude qu'il m'entendait, qu'il me comprenait... mais il a haussé les épaules en s'en allant... Un autre garage, la lumière m'aveugle... je ne veux pas de la lumière, j'ai peur à la lumière... je crains aussi qu'on ne me voie... je file en courant, il fait noir, quelqu'un s'en vient. J'ai peur. C'est un jeune homme... je n'ai plus peur mais je me souviens que je ne l'aime pas. Je baisse la voix pour qu'il ne m'entende pas... personne ne doit savoir... la route est vide, il n'y a rien et il fait noir, la crainte me prend... Je me retourne carré et reviens sur mes pas... Je tourne un coin de rue... je regarde les maisons, elles ont un drôle d'air... je n'ai jamais vu de maisons pareilles... je m'arrête... je viens d'entendre: «C'est vrai que je suis folle!» Un court moment de lucidité: mais c'est moi qui parle; je parle haut et toute seule... j'ai peur, mais je ne peux rien faire, je n'ai plus le contrôle de moi-même. J'essaie dans l'éclair d'une seconde de revenir: inutile je suis perdue... et je marche, marche, marche... la neige... elle brille, le trottoir se déplace aussi... tout bouge... un couple s'avance... ils sourient... je ne me sens pas comme eux, qui sont-ils? Des humains qu'est-ce que c'est? «Je ne sais plus!» Mais ce n'est pas important. «Je suis folle!» C'est vrai... je suis folle... mais ce n'est pas ça qui est important! Ce qui est grave c'est qu'il ne me l'ait pas dit avant! Pourquoi? Je ne sais plus? Aucun jugement, aucune réflexion ne m'est possible... j'ai le cerveau vide... C'est comme si ma tête planait au-dessus de mon corps. Je ne le sens plus... je me demande bien comment il se fait que je marche... je ne sens rien... parfois ma bourse vient se cogner sur moi... mais elle paraît lointaine... il me semble être une coque de navire vide

aux formes pleines et sans défaut... souvent je m'arrête et m'entends dire: «C'est vrai que je suis folle.» Je ne sais plus où je suis... je regarde le sud, une étoile me fixe, je lui dis en la pointant du doigt: «Regarde, je suis folle! Mais ce n'est pas ça qui est important!» «Mais pourquoi qu'il me l'a pas dit avant?» Un chemin de fer... (je ne me rappelle plus) je m'arrête soudain: une évidence vient de s'imposer à moi. «Je comprends maintenant pourquoi les autres avaient peur de moi: Parce que je suis folle! C'est ça... c'est vrai... c'était tellement simple. Mais pourquoi les autres ne m'ont-ils pas dit que j'étais folle avant?» Je ne sais pas... ce n'est pas important! «Je suis folle c'est bien ainsi.» Je marche toujours, mes pieds sont lourds... je ne sais plus où je suis... quelles sont ces maisons?... je ne sais pas... je m'arrête encore: «Pourquoi suis-je folle et les autres fins?» je ne sais pas... ce n'est pas important... je marche encore, je marche toujours... je ne peux plus m'arrêter et je voudrais pourtant me reposer, mais mes jambes m'emportent, elles n'arrêtent pas de marcher... je vois un restaurant... il y a de la lumière; il y a de la lumière; je pense: il y a des gens mais ils ne savent pas que je suis folle!... Je marche. L., qui est L.? Je pense maison. «Est-ce que L. aura peur de moi? Je ne sais pas.» J'ai peur, horriblement peur qu'elle ait peur de moi... je traverse la rue... comme c'est long à trouver une rue. Je vois une armoire sur le trottoir, elle est blanche mais sale. Je la regarde, une porte est ouverte, celle de gauche... je viens de m'apercevoir que je l'ai fermée d'un coup de pied rageur. Je marche... je me sens la tête gelée... froide... les mains enflées, on dirait qu'elles sont grosses comme des melons d'eau et lourdes... je crois ma tête dix fois plus grosse que celle des gens que je rencontre, mais elle est vide. J'ai mal. On dirait que les mots y résonnent comme un caillou qui tombe dans un puits... je tourne un coin... ma tête est comme dans un étai... (j'ai la même sensation en ce moment, je ne peux bouger les dents). On dirait que mes tempes veulent se rejoindre, ma tête veut s'écraser au niveau des tempes. J'ai le haut du crâne suspendu. Je n'entends plus par moment, le reste du temps n'est qu'un bourdonnement. Ma vue se brouille. Je me sens très mal, j'étouffe et j'ai peur d'éclater. Il me semble que mon cerveau irait s'éparpiller en mille éclats autour de moi... Je

n'arrive plus à prendre les gens autour de moi, on dirait que je suis dans une cage de verre, ou que les autres sont sur une photo sans forme... d'une seule dimension. Je sens un poids au niveau des oreilles. Je n'en peux plus... si j'osais, je crierais au secours! Je viens de me détendre, ça ne passe pas. J'ai de la difficulté à respirer et à avaler... Dans ces moments, je n'ose bouger, je suis paralysée partiellement et chaque mouvement me le rappelle, maintenant ma mâchoire inférieure peut bouger un peu. Mais tout le haut est pris dans un pain... si j'ai le malheur de serrer les dents, tout reste fixe. Je n'arrive même plus à bâiller. (Parfois j'ai des difficultés de circulation dans les membres, on dirait que le sang s'y refuse). Je tourne donc un coin... la rue est terriblement étroite, les maisons hautes et entassées les unes sur les autres. Elles montent, elles montent très haut... Une auto s'arrête près de moi... Je pense: «S.» mais qui est S.? Je ne sais pas, je ne sais plus. Je suis affolée... «Mais comment je m'appelle moi?... Je ne sais plus... je dois avoir un nom...» Je cherche: rien! Je suis horrifiée... Dans un éclair je m'aperçois que je suis de plus en plus cinglée... Mais je suis impuissante, je ne peux pas revenir... je ne sais plus rien. J'ai le sentiment de n'avoir jamais existé... un véritable cauchemar... «Je n'ai rien; je ne suis plus rien...» J'ai de plus en plus de difficulté à marcher... «Comme c'est long!» Pourtant je ne viens de faire que quelques pas... Je dis aux maisons que je suis folle... aux gens que je suppose être dans ces maisons. On dirait que tout bascule de mes sens en déséquilibre physique... je vais m'écrouler... Je pense: «Ce qui est important ce n'est pas que je sois folle: c'est qu'il ne me l'ait pas dit avant!» Je ne comprends plus rien: je m'en fous... Des gens viennent à ma rencontre... ils ont l'air d'être souls... ils marchent drôlement. Je leur dis à tous que je suis folle... mais ils ne comprennent pas... et s'en retournent en vitesse. Ils passent, indifférents... J'ai froid, je claque des dents, je tremble, je n'arrête plus de trembler... Mes genoux plient mais je ne croule pas, et je marche toujours. «Je suis folle» et ça me fait rire, je ris, je ris... puis je chante, le mot folie m'épate. Je le trouve beau, doux, gai, et je fredonne: «folie, folie, folie» et je suis bien, je n'ai plus mal, rien ne m'atteint... tout est bien... une paix. Je suis suspendue... je ne suis ni

heureuse, ni malheureuse non plus — et je trouve la situation amusante. Puis, brusquement, je me retourne, je regarde si on ne m'épie pas: il ne faut pas qu'on m'ait vue! Et soudain, j'ai peur qu'on m'interne... Je pense: «Si je suis folle on va m'interner.» Un nom me vient: «Saint-Jean-de-Dieu»... Je me tais, je ne veux pas qu'on m'enferme, personne ne saura... mes jambes sont trop lourdes... «Personne ne s'apercevra que je suis folle.» Il me semble que je leur joue un bon tour; je trouve cela amusant. (Après, je ne me souviens plus, je ne vois que des rues). Je retourne en face de la voie ferrée. J'ai froid, mon Dieu que j'ai froid. Je suis immobile, le froid me fait très mal... je pense tout à coup: «Une folle a le droit d'avoir froid!» Je rentre, je marche (ne me souviens plus des rues). Je cherche ma clef, je ne la trouve pas. Je ne sens pas mes doigts, j'ai le cerveau engourdi. Je me sens comme un bloc de glace. L. ouvre, je dis: «Je ne savais pas quelque chose» et je ris et je ris. «Toi non plus, tu ne sais pas.» Je me souviens d'avoir été moqueuse, je me sentais soûle, j'ai ajouté: «Je suis folle... ce n'est pas ça qui est important... ce qui est important c'est qu'il ne me l'ait pas dit avant.» Je regardais mais je ne la voyais pas, j'étais appuyée sans bouger!... Je me suis retrouvée sur le bord du lit, je lui ai demandé: «Est-ce que tu as peur de moi? Réponds, c'est très important.» Je me souviens plus de ce qu'elle m'a dit, mais j'ai éclaté en sanglots... j'avais mal dans mon corps et dans mon cœur, ça a éclaté d'une façon terrible...

Nostalgie passionnelle

Il a fait blanc dans ma nuit
 Il ne pleut plus sur mes joues
 La roue
 N'obéit plus au soleil de minuit
 Le vent ne décime plus mes arbres
 Il n'y a plus de glace qui résiste à mon soleil
 Mon angoisse ne fait plus de cadavres
 Éveil...
 Boa
 À travers les âges
 On me tua
 Réincarnée dans une cage
 J'y suis morte d'ennui
 Il a fait jour sur ma naissance
 Encore aujourd'hui
 Malgré mon indifférence
 Mes cheveux ont la couleur de la poussière
 Meurtre émotionnel
 Mon sourire dit aujourd'hui, mon regard dit hier
 Nostalgie passionnelle.

L'orage

Je suis horrifié à chaque fois — je panique presque. Il me vient que je l'ai peut-être trop cherché — ça vient, c'est doux, insidieux, c'est comme la matière des questions que je me pose à ce moment-là, c'est comme la matière de ce qui fait que je ne parle plus beaucoup depuis quelques jours, que je suis comme «déconnecté de moi-même», que j'ai comme une sorte de tristesse incommunicable. Alors c'est sorti, révélation horrifiante — juste avant, je cherchais, je sondais, je sondais —, je pensais qu'il y avait comme quelque chose qui rôdait autour — et c'était là, voilà, ça partait —, l'environnement commençait à changer de texture, je percevais l'espace différemment, quelque chose commençait à bouger «dans mon milieu émotionnel», il y avait une espèce de rush dans mon corps, je sentais que les pores de ma peau se mettaient à sécréter plus abondamment. Là, l'horreur me pognait, la peur panique, qu'est-ce que c'est, j'ai peur — il faut pas que ça se passe, il faut que je l'arrête, j'ai trop peur, c'est trop dangereux... C'est trop puissant, incontrôlable, je ne veux pas m'y perdre, si ça dépasse une limite, je ne pourrai pas reculer, ça va exploser, ça va être trop fort, je vais m'y briser comme un moteur emballé... et ça ne sera pas réparable, remplaçable comme un moteur.

Délyres

Azirre
à terre
tes yeux noyaux
T'atomes-tu?
ta tombe tes mots.

Azirre
a peur
sombre ses bras
sous son ombre sombra
très bas trépas
Des pas et des pas.

Départ te tue
ou la face te pend.
Te prendras-tu l'enfin le faut?

Azirre
a tort
tes morts moraux.
Tue l'heure à leurre
tes ailes de meurt
où tu flammes, flambeau.

Où? Quoi?

Où est ma créativité?

Pourquoi je ne produis pas?

J'ai plein de temps libre!

Qu'est-ce qui me travaille?

Qu'est-ce qui fait que je suis paralysé dans mes initiatives

— dans l'utilisation de mon temps?

Pourquoi ne puis-je pas utiliser pour moi l'espace et le temps
autour de moi?

Pourquoi suis-je si pogné par en dedans?

Pourquoi est-ce que je sors perdant avec ce que j'ai?

Pourquoi pas de production dans le sens de mon imagination?

Quelle est cette divagation? ce renfermement, cette in-
pression?

Serait-ce qu'il y a ce cri, dans mon cœur brisé,

dans ma poitrine — et qu'il prend toute la place?

Seulement des mots

Seulement des mots pour me défendre contre
moi-même.

Je ne suis que mot mû par un désir de
concrétisation.

Je ne suis que parole solidifiée en écriture.

Je ne suis que passé jouant au présent.

Il me tarde maintenant de devenir éphémère
et de mourir dans l'oubli...

Vivre à mort

La mort s'assoit délicieusement à ma table, secoue sa tignasse flamboyante, son regard d'un vert scintillant me sourit. La mort, mon amie, ma sœur, aux doigts meurtris, aux mains noueuses. Te voilà enfin: tes lèvres sèches avides des miennes. Aujourd'hui nous voilà face à face. Pourquoi ce front soucieux; n'es-tu pas cause de ma joie?... Ton corps s'allonge en un fil imperceptible. Arrête, ne te casse pas. Je n'ai pas peur, reste... Ta présence m'est un réconfort. Pourquoi ce rictus en réponse à mon sourire?... Je te souhaite à chaque poème matinal. Tu frissonnes parce que mes mains se tendent vers toi? Tu pleures? À quoi bon, puisque désormais, je ne vivrai que de toi! La mort, mon double, mon inlassable refuge, accepte mon offrande de joie. Avec toi ma vie commence... La fatalité nous a voulues d'une seule et même existence.

Chers amis humains

Ce soir je me sens comme un homme ayant passé la centaine. Ces trois derniers mois j'ai vieilli de vingt ans par mois. J'ai la quasi-conviction que j'arrive au terme de mon voyage terrestre. Toute la soirée, je me suis posé des questions. Devrais-je passer de vie à trépas volontairement, consciemment.

Présentement, je ne souffre pas, je suis très calme et, je crois, très lucide. Ce qui n'a pas été le cas récemment. Je me suis senti paralysé, incapable de faire quoi que ce soit, incapable de réagir. Le moindre geste que je devais poser me paraissait une montagne infranchissable. Tout ce que j'ai pu faire a été de m'anesthésier, de vouloir dormir, d'être rivé à mon poste de télé. Il y a deux semaines, ne pouvant plus dormir, j'ai demandé à mon médecin de me prescrire des somnifères. J'ai dormi d'accord, avec de plus en plus de difficulté cependant. Cette nuit, même avec le somnifère, le sommeil ne vient pas. Aussi, ai-je décidé de revenir sur mon vécu récent. Ne serais-je pas en train de mourir petit à petit: mon suicide en plusieurs épisodes, par étapes.

La vie doit être donnée et partagée. Est-ce cela que je fais depuis trois mois: ne serais-je pas en train de museler cette vie chez moi, de la rapetisser; et alors, comment la communiquer, la partager, si je suis un mort vivant? Car dans les faits, n'est-ce pas ce que je suis depuis juillet: Un homme qui meurt de plus en plus à tous les jours. Lorsqu'on cherche constamment à oublier, à vouloir à tout prix que son esprit ne réfléchisse plus, que ses facultés soient gelées ou endormies, cela ne nous rappelle-t-il pas ce qu'un cadavre fait dans sa tombe? Peut-on appeler «vie» une telle façon d'agir? Ne serait-ce pas plutôt une répétition quotidienne de la mort?

J'ai l'impression de vivre progressivement un suicide depuis trois mois, alors qu'en même temps, je ne me suis jamais permis de poser le geste fatal, définitif, pour en finir une fois pour toutes, cela parce que ma morale religieuse, ou ma croyance religieuse, plutôt, ne me le permet pas.

Où est ma logique alors? Si je vole une livre de fromage pendant cent jours, ça revient au même que si j'en volais cent livres du coup. J'ai même l'impression que dans le premier cas ce serait plus grave. Si je suis logique avec moi-même, de la façon que c'est parti, ça ne devrait pas être plus grave de m'ôter la vie dans un seul instant, plutôt que de la rejeter heure par heure, jour par jour, à la semaine longue comme je le fais depuis trois mois.

Ou bien je décide de vivre à cent pour cent, ou bien je me fait sauter carrément. C'est de l'hypocrisie et de la lâcheté que de continuer à vivre ainsi: ne m'aimant pas, donc ne pouvant pas aimer les autres, ne croyant point en moi, donc pouvant difficilement croire aux autres.

J'ai des problèmes matériels, d'accord, mais mon plus gros problème ne serait-ce pas que j'ai mal à la vie? Est-ce possible de guérir mon mal de vivre? Peut-être faudrait-il opérer et jouer du bistouri. Comme je n'ai pas confiance aux chirurgiens-psychiatres, Dieu sait pourtant les espoirs que j'ai fondés en eux par le passé, je ne pourrais accepter de me remettre entre leurs mains encore une fois.

Quelle alternative me reste-t-il; être ou ne pas être; peut-on «être» partiellement longtemps encore comme je l'ai été depuis trois mois, tel que je le vois présentement, logiquement, si j'essaie pour un instant d'oublier le stigmate attaché au suicide, c'est cette voie qui s'offrirait à moi.

Si je meurs à vingt pour cent par mois pendant quatre mois, vais-je prendre le risque de passer le vingt pour cent de mort à venir à mourir à petit feu pendant trente ans dans un asile ou dans un foyer, avec en partage la vie animale et végétative. Est-ce que ma dignité d'homme devrait descendre aussi bas?

Selon la Bible, nul n'est supposé prendre sa vie ni celle de son voisin, sinon c'est la damnation éternelle... Sincèrement, en

étant franc avec moi, de la façon dont je vis actuellement, me rognant la «vie» jour après jour, ne devrais-je pas déjà anticiper cette damnation éternelle et l'avoir cinq, dix ou quarante ans plus tôt, ça ne changera pas grand-chose. Que dit la Bible du fait qu'on force certains, ou que d'autres prennent de plein gré des médicaments qui les feront mourir petit à petit, passant de la vie humaine à la vie animale et végétative. Ne sont-ce pas là des suicides à coup sûr, même s'ils sont déguisés?

Cette nuit j'ai l'impression d'avoir un grand respect pour la vie en n'acceptant pas que sa qualité se dégrade petit à petit...

J'ai toujours cru à la pleine vie et c'est très difficile pour moi que de vivre son ombre. J'ose espérer que mon Créateur me pardonnerait un geste qui achèverait d'un coup ma vie, tout autant qu'il me pardonne le fait de mourir à chaque jour pendant des années: tout autant car la vie n'est-elle pas mort graduelle, tout comme la mort me semble la libération vivante.

Ce que je viens d'écrire est une tentative de justification d'un suicide. Je ne suis pas sûr d'y être parvenu. Ça a eu au moins le mérite de me donner le sommeil.

Il est présentement 4h00 A.M.

Esseulage

Tant d'attentes, de mots inconnus
 Hurlent au cœur de l'inconnu
 Tant d'amertumes, de haines
 Éclatent en sa poitrine
 Il crève de froid
 Sans amour
 En soif de tant d'espoir
 Tant d'illusion, de rêve
 Évanouis au réveil de l'homme
 Sacrifiés à la maturité
 Écorchés au vif du temps
 L'homme en courses inutiles
 Au cri sans écho
 Au pas sans empreinte
 Au nom sans enseigne
 Au cœur sans repli
 Aux mains sans étreinte
 Au vase sans forme
 Au regard sans présence
 Au refrain sans couleur
 Au sentier sans âme
 Cent, cent démarches solitaires
 La solitude vengeresse
 Enfer de misère...

Doux leurre d'antan

J'ai peur. J'ai très peur. Je ne veux pas bouger. La menace me guette. Quelqu'un pour m'aider. Il y a des gens qui pleurent. La terre bouge. La phrase est incomplète.

La gêne me suit. L'amour me hait. La senteur de mon corps me donne mal au cœur.

Mon frère parle tout seul parce qu'il n'a personne pour l'écouter. L'autre défonce des murs pour libérer la rage de l'absurdité de son incompréhension.

Folie.

J'ai grandi avec la folie à l'ombre de moi. La pensée est atrophiée par la pauvreté d'une vie vide de sentiment et d'ouverture vers les autres.

Le cœur bat comme une machine qui cherche son carburant par des compressions et le cœur craque par peine et douleur de ne pouvoir s'aimer et aimer.

La simplicité d'aimer envahit un corps et refuse de s'ouvrir pour ne pas pleurer. Pleurer de joie.

Écrire pour ne rien dire, mon non.

Mon cœur flotte. Je m'apitoie. Qu'est-ce qu'il y a en moi; je l'imagine bonbon. Je veux donner mes bonbons.

Chapitre II

Balmoral

À qui appartient cette conscience?
Que fera-t-il, que fera-t-elle?
Où ira-t-il, où erra-t-elle?

- De deux choses lune, en verre et contre tout.
L'éclatement.
Éviter tous les comme.
Ses jupons ont perdu leurs mailles.
La broderie date.
- C'est immoral de se ballader pareille avec des mots
dans ses poches.
Et surtout, de les toucher avec ses doigts.
Comment, tes ongles ne sont pas faits?
Et tu joues avec ta propre langue?
Il ne faut pas s'amuser avec la nourriture.
Vomis et vas te laver les mains.
- Tous les points chauds du corps au hasard, au hasard.
- Mange, mange dit-il.

Déception

It Makes Me Down To See

-----Oh! What a Shattering vision-----

To see those persons, my parents
from whose souls comes my soul
from whose flesh comes my flesh
clapping about nothing, shattering out of
nothing
passing time like asses

Traduction:

Ça me déprime de voir
Oh! Quelle vision renversante
De voir ces personnes, mes parents
Des esprits de qui vient mon esprit
De la chair de qui vient ma chair
babiller au sujet de rien, s'en faire pour rien
passer le temps comme des trous de cul.

L'acadie

Je suis si fière de toi mon chéri

Tu es mon seul amour.

La vie cet amour de travail bien accompli

Se présente comme un devoir à chacun de nous

L'argent est nécessaire pour vivre

Quoique la vie est nécessaire pour l'argent.

Car si tu ne manges pas

Tu ne peux pas vivre

Et pour vivre il faut de l'argent

Car ta nourriture coûte cher

Et il faut des sous en travaillant

Pour manger.

Du travail j'en ai pas

Mais je vais en trouver

Quelque soit le fou qui me fait du tort

Chacun a eu son tour dans la vie

De porter le chapeau d'une folie de famille

Car la famille est réellement un tort souvent.

Si tu rencontres un employeur

Qui comprend que la famille

Est un tort d'argent

Il surveillera à ce moment tes intérêts

Surtout si tu n'es plus un enfant.

Ne fais pas de tort à ta famille.

Mais oublie-la plutôt

Le plus tôt sera le mieux

Si tu as tes amis

La vie est belle

Pour toujours
Car des amis sont à vie.

Maximes préférées de ma mère

Vous êtes en train de me rendre malade.
 J'm'en vas vous étripper.
 Est-ce que j'ai parlé au mur?
 C'est-tu comme ça qu'on répond à sa mère?
 Tu vas aller te coucher sans manger.
 Tu vas voir, j'vais le dire à ton père et il va régler ton cas.
 Tu vas manger la volée.
 Tu vas en manger une.
 Tu vas en manger toute une.
 Quand ta mère parle on écoute.
 T'as besoin de te tenir tranquille quand la visite va arriver.
 Tourne-toi la langue dans ta bouche sept fois avant de parler
 Touche-à-tout.
 Nez-fourré-partout.
 T'es ben curieux.
 J'te parle pas, j'parle à ton père — envoie, va-t'en, va-t'en
 plus loin.
 C'est pas bon pour les enfants.
 Vous êtes en train d'm'faire mourir.
 C'est d'votre faute si j'suis malade, vous allez voir, le bon Dieu
 va vous punir pour ça.
 Si tu restes pas tranquille, la police va venir te chercher.
 Vous allez voir, j'm'en vas partir — je vas vous laisser
 tout seuls.
 Les ptits anges cornus.
 Si tu contes des menteries, les dents vont te tomber.
 Aie, que j'te voye dire ça — j'm'en vas te laver la bouche avec
 du savon.

J'm'en vas t'chauffer les fesses.
 Parle pas à travers ton chapeau.
 Aie, on dit pas ça, c'pas vrai.
 Ça pas d'allure faire pleurer sa mère.
 Tu vas voir, continue comme ça, pis tu vas tout payer ça
 plus tard.
 Tu vas aller brûler en enfer.
 Les enfants, c'est donc ingrat!
 Ça pas de reconnaissance.
 Du bon manger comme ça — dire que les petits nègres en
 Afrique ont rien à manger.

A-mère, aliénée

Vivre, voix, vomissure à la poigne des mots, sans mal, ni parchemin... D'une voix à l'arbre, d'une crevasse à la hanche du tronc... où s'entrebâillent nos cris de femelles et les petits en taillis à nos racines tordues. Petite touffe de printemps, cette germination de notre vieillissement petit d'homme, tendre pousse. Vos cris décousus, et notre parlure désaccordée, de femmes, diffuses. Plus claire la claque de nos baisers comme la sèche brisure d'une branche dans le silence du bois... Comme ce silence de la maisonnée journalière dans le boisé des tâches quotidiennes... et c'est la coupe des désirs, fauchés à leur base et que l'on corde d'un jour à l'autre... Toute à l'écoute de ces désirs nouveau-nés qui poussent dans la maison. Maison de mère, maison-prison. Faucheuse de rêve l'autonomie se rompt. Rond rond petit patapon, le tablier t'enlace et fait des bonds. Après la salopette et les courbettes au patron, c'est la servitude du poupon.

Violence-Née

C'est la pâle panique — paranoïa — votre violence me pousse panique — et la mienne en retour m'étourdit, m'étouffe, ma violence à moi devant votre poursuite acharnée — Je me camoufle, je me terre terrifiée — J'ai peur, mes hurlements m'accablent — Ma mère me cherche dans les recoins de la maison, je retiens mon souffle d'épouvante devant la main levée, le bâton saillant — Non, pas encore, pas encore une «volée» — Non, pas encore ce pétrissement de ma chair, mère, qui n'en finit plus — chair tendre si fragile — Les os de ma parlure rompue; se taire, tenir tête sans un cri — Maman me battra encore et encore — et je la hais — Un battage injuste, je ne plierai pas — au-dedans de moi se dresse la révolte. Nu-fesse et la main s'abat, main tison, main brûlante sur ma chair rougie et vlan! et encore et encore — main qui s'abat de rage — Main qui me détruit — qui méprise son propre sang — ta haine dévastatrice sur la chair de ta chair — c'est la frénésie — Je serre les dents sous cette main si lourde qui s'abat sans répit — Mère salope; mère destructrice, mère de merde, mère maudite — mère sangsue — ta fessée sanguinaire — mère matrice méandre je me débattais dans ton propre sein — ta main matraque sur mon cul — pétrissure de mes os — fracas de mon sexe déshonoré — fesses nues sous ta main frénétique — tant de fois rejetée, je me recroquevillais sous l'ossature de ta main flagellante — violence de ta main, de tes cris. Tu avais perdu la tête, perdu les sens — ta tête sens dessus dessous — dans cette satisfaction de me punir jusqu'à l'os — Mes jambes prisonnières des tiennes, l'autre main sur la nuque, celle libre me pétrissait — Technique de la fessée où la force brutale de l'adulte vient à bout de vos cris, à bout de votre douleur — Douleur si cuisante quand vous n'étiez pas la coupable — Je serrais les dents contre

l'injustice, contre cette veulerie fantastique de la punition. Plus tard ce fut entre autres le manche à balai, la palette à bolo — parce que je devenais de plus en plus «tof», de plus en plus «dure à cuire». Fessez donc, adulte de mon cul — Défoulez-vous sur nos tendres années. Ta rage d'avoir le dessus, fanatique d'avoir raison. Qu'est-ce que cela aura donné? Des enfants de la révolte, de l'aigreur, des enfants de la peur à l'échine recourbée — des enfants de la honte, de la culpabilité — Si tu t'étais vue, maman, folle de rage, me courant à travers la maison — ou bien froide, hostile, déterminée dans ton devoir, légitime. Juge, censeur et bourreau — Au début je criais: «non maman arrête, je ne le ferai plus je t'en supplie». Je pleurais — Après ce fut les dents serrées que j'endurais tout. Raide, j'accueillais la partie physique du domptage — Il y avait la partie morale, l'humiliation, la blessure des mots: «tu ne feras jamais rien de bon dans la vie», «tu vas me faire mourir», etc. Tu me rendais folle d'humiliation, folle de terreur. Ça te venait par crise, par époque — J'ai eu des moments de répit et ton amour culpabilisé. J'ai été capable de le surmonter mais je n'ai jamais oublié les claques physiques et morales — mère de la meurtrissure, meurtrière de l'identité, de l'autonomie. Défolement sur moi, en moi. Destruction de l'autre pour assouvir sa propre soif de destruction. Déflagration sonore de sa propre frustration — Détruire son propre enfant au nom de la propriété — mère catastrophe, mère frustrée — (Ferais-je la même chose à mes enfants à moi?). Puis, mère de l'amour du devoir, toutes mères enchevêtrées, infanticide mental: mère de l'hystérie — qui se névrose en moi — mère neurasthénique que, petite, je vois si souvent pleurer, épuisée par les accouchements successifs — moi, la plus vieille, la plus raisonnable, la «plus» tout le temps qui n'est pas à la hauteur — La sans enfance — la responsable — la plus grande — la plus responsable de bien des malheurs — la grand déception, le désespoir de sa mère, le mouton noir — La catastrophe de la famille «qui nous fait honte». Folle de violence — née.

Embrouillamini

- Tu vas t'essouffler. Tu te dessouffles.
- Je me dis souffle.
- Mêler tout sans distinction. Tu t'éparpilles. Tu te pilles éparses.
- Épaisse, lâche mon moi.
- Lâche-toi donc toi-même.
- Je me lâche. À chaque fois tu me chicanes. Faut toujours que je fasse mieux, autre chose, autrement, me marier, dormir, manger, m'occuper, m'arrêter, parler, m'ouvrir.
- Tu te prends au sérieux.
- Je me donne au sérieux, série, sait rire, c'est toute. Tu te mêles de mes affaires, tu mêles toutes mes affaires.
- Tu t'affaires pour rien.
- Toi, t'as rien d'autre à faire que de me blesser, me corriger. Tu cherches à me diviser?
- À te dire: Visée vizou vie sous, si tout souci soumis, tu fus foutue.
- Je me te vole les mots. Je me te folle et tu t'en fous. Je me t'enfuis. J'ai tellement fui. Je me t'enfouis. Je t'aimais tant. Tant tôt. Tant tout. J'ai tout tenté. Touffu tout flambe. Tout et fini.

Mystifiée à mort

D'un tison mordant, brûlure aux entrailles, feu à l'estomac, incendie au ventre, douleurs cuisantes, insupportables et aliénantes sans la morphine, le cancer de ma tante. Elle a lutté, combattu dans cette tourmente de douleurs aiguës. Cette dévastation de la maladie qui ravageait son corps, ravina son visage dont les yeux seuls flambaient de fièvre ou de délire. Ces yeux s'allumaient de cet amour quand elle me voyait la regarder moribonde. Complicité entre nous, pour ma jeunesse naissante: cette passion de vivre à me léguer.

Quelques mois avant sa mort elle était venue passer quinze jours chez nous. À ce moment, on nous cachait sa mort prochaine, mais je l'ai bien sentie. Les adultes nous ont mystifiés, nous faisant croire qu'elle n'avait qu'une petite maladie anodine. Elle-même ignorait qu'elle était condamnée. J'essayais bien d'empêcher mes frères et sœur de sauter sur son lit ou sur les bras du fauteuil. Je me souviens maintenant de ces grimaces de douleur qu'elle tentait le plus possible de réprimer, ainsi que de petits cris brefs, presque imperceptibles qu'elle laissait s'échapper malgré elle. Je sentais sa souffrance, mais, malheureusement, elle-même tentait de la minimiser pour m'épargner, pour ne pas m'affoler. Ce qui est le plus affolant, c'est qu'on n'arrête pas de nier ce que nous sentons ou ressentons, qu'on ne nous permet pas d'assumer ou de surmonter peines, douleurs, souffrances, deuils. On nous empêche ainsi d'exprimer ou de partager consciemment la mort, autant que l'angoisse ou le désespoir. Heureusement que de cette tante me reviennent toutes ces impressions et souvenirs d'une communication non-verbale mais effective et réelle de regards, de gestes, d'émotions partagées, de silences bruyants de vie vibrante. C'était ça la réalité, pas ces dénégations, ces discours mensongers de ma

mère, son mépris de ce qu'elle appelait mes débordements imaginaires. De nous avoir fait sentir coupables, surtout moi, l'aînée, d'avoir tant fatigué sa sœur à tel point qu'elle ait dû partir plus tôt que prévu (parce que nous l'avions rendue encore plus malade). Elle en arrivait presque à dire que nous l'avions tuée. Ma mère n'arrêtait pas de me répéter des phrases du genre : «Tu vas me faire mourir.» «Si je meurs, viens pas pleurer autour de ma tombe.» «Tu me rends malade.» «T'es contente que je souffre, hein!» «Si ton père m'aime pas, c'est de ta faute.» «Tu nous fais honte.» «Si tes frères et sœurs écoutent pas ou font des mauvais coups, c'est de ta faute, tu leur donnes le mauvais exemple.» «Pleure pas, t'es courageuse, faut montrer le bon exemple à tes frères et sœurs.» «Ris pas, pleure pas, crie pas, chante pas, tu me fatigues.» «Sois raisonnable, t'es la plus vieille», etc. Dernière vision de ma tante, Hôpital Notre-Dame, grand lit blanc, ma tante 5 pieds 8 pouces, soixante livres, un squelette aux yeux immensément chaleureux et passionnés. Ma mère qui ne cesse de dire des horreurs comme : «Elle a l'air d'un petit poulet», etc. Mais pas un mot pour identifier cette agonie lancinante, la souffrance de cet être qui gît là et que j'aime comme à douze ans, le cœur à m'en rompre. Comme on peut se sentir abandonnée quand la mort s'approche inexorablement. Avoir pu lui dire adieu en toute connaissance de cause, sans mystification, que cette connaissance instinctive de la mort ait jailli aussi de ma conscience. Il faut permettre aux enfants d'appriivoiser la mort et d'y accompagner sans hypocrisie ceux qu'ils aiment. Qu'ils apprennent à délier sereinement. Les enfants sont beaucoup plus proches de la réalité de la vie, cycle de vie et de mort sans cesse renouvelé, révolution cyclique extraordinaire. Ils sont étonnants de vie devant la vie, recueillis face à la mort. Ils ne demandent à connaître que la vérité, que notre propre véracité. De quoi avons-nous peur? Ne sommes-nous que de grands mystificateurs qui, à vouloir tant nier la vie, ne font que refuser la mort?

Conte pour enfants

Assise dans mon salon de je ne sais quelle époque, ni trop quel continent, de quêtuse montée à quatre épingles ou de bourgeoise férue d'érudition à deux dollars et d'art rococo (si j'ose lui donner ce nom), je regarde Snoopy, avec son oiseau sur la tête, qui admirent leur pommier plein de vieilles lumières à moitié usées et je lui demande si mon cerf-volant va revenir.

Je sais qu'il a dû avoir la vie dure; l'hiver souffle fort et quelquefois les cerfs-volants se font manger par les arbres...

C'est pas nécessaire que la toile soit bionisée ou galvanisée; j'essaie de ne pas demander la lune, je sais que ce serait un désastre. Est-ce que c'est si impossible de retrouver un cerf-volant parti pour je ne sais où? Quelque chose ou quelqu'un qui lui ressemble, est-ce possible?

Je suis resté j'espère que ça ne vous dérange pas

Je suis couché.

Je suis encore resté à la maison.

Est-ce que je vous dérange?

Vous ne tenez pas compte de moi

moi qui ai mal

moi qui ai tellement mal

moi qui aurais besoin qu'on s'occupe de moi, qui ai urgemment besoin de m'en sortir, moi qui me berce doucement dans mon lit pour me soulager un peu, moi qui me berce silencieusement dans ma chambre.

Vous parlez de choses et d'autres, et ne tenez pas compte de votre relation avec moi. Comment pourriez-vous me toucher? Vous êtes tout à vos modes, magasins, copains. Comment pourrais-je vous atteindre? Vous vous sentez mal quand je vous parle et essaie de vous communiquer de quoi... de vous parler en tant que votre enfant qui cherche à être reçu, à être aimé par vous et qui désire que vous vous occupiez de moi, que vous m'aidiez à m'en sortir.
(Est-ce qu'il faut que je m'en aille d'ici?)

Savez-vous qui est là dans votre maison?

Je suis un immense cri bloqué et je suis tout mobilisé — immobilisé dans cela.

Jé ne suis plus qu'une épave qui dérive au gré des événements, incapable de prendre des initiatives autonomes dans le jeu de la vie.

Qu'est-ce que je vais faire? Comment vous crier «au secours» pour que vous me compreniez?

Je vais retourner chez moi, dans mon appartement poussiéreux

et en désordre parce que je suis paralysé dans ma folle douleur avec laquelle je suis pris à vivre.

Les feuilles nouvelles

Dans cette ville grise d'automne, je n'aime que les nuages — ils ne sont pas déformés, eux, par l'homme.

Je pleure à cause de toutes ces tristes choses autour de moi — mal faites — prétentieuses — trop fragiles à l'usure — ou — incapables d'usure — ces choses mort-nées.

Je me meurs au milieu de ces cadavres d'avortés. Une plante s'étirole dans le béton.

Les nuages — je voudrais m'y envoler. Je voudrais filer entre leurs belles volutes où le hasard a sa place — comme en moi — je suis le fruit du hasard, aussi bien que du non-hasard.

Mais, on a essayé de me structurer, de me former, comme ces tristes outils, et j'ai essayé de devenir ce qu'on essayait de faire de moi. Mon lot est de m'apercevoir que je suis encombré de ce que j'ai essayé de faire en moi. Avoir à choisir d'abandonner toute cette éducation.

My problems

I wish I had something to write. If I were about to exclaim that because of a mere sociological problem (I developed a psychiatric problem) it would be a farce. The word «mere» should be deleted and «sociological problem» should be put into the plural.

In the beginning I had to be expelled from school and home as well. Home wasn't a regular home in the first place. I was placed in a home with my high school social worker as a parent because my father, his second wife and I didn't get along. My sister had a similar problem but not as severe as mine.

Life with the Harrison's was exceptionnaly fine. They were the finest years of my life to date with the exception of my years as a foster child living in the country.

Yes it goes deep.

My problems really began when my finest years as an adolescent came to a close at age 17. The day I turned seventeen I was on my way to work for the first time at what was definitely a summer employment. The reason I was expressed that I was not going to live at "home any more was that I had failed english in school". Yes I had skipped a few classes. But I passed everything else. The plan was that I was to get a job and there were no plans for my future. There were no plans for my career. I didn't have a high school education yet and that's where Mrs. Harrison failed me. I got a job as a ski salesman and I didn't mind that so much as the fact that I had left the ski hills.

My favorite girl came to visit as I was selling once. I still have fond feelings for her. She left me when I was sixteen and I'm twenty four, almost twenty five now.

Away from friends
 Away from school
 Away from things
 like skiing and the
 school dances and then
 my job.

I was broke and began to do drugs. It became a rather confused period for me. I hit the road; something I'm tempted to do again. I came back and got into trouble with the law for the first time then; drugs were involved. I went to school and finally got my high school leaving. I attempted the following semester to go to night school to continue to get a CEGEP education. I failed; I've failed several times over now.

Jobs were a dime a dozen. Courses were a trip. The problems became the burden of a socialization. I wanted to attract friends and the work I was doing of course didn't help. School became the second work place and there was no time left for socialization. Failing school left me in a hard spot. I saw life as a series of jobs washing dishes or the equivalent. Then the places I could apply to for outdoor work began to run out.

My girlfriend left me and it was too much; I ended up in the hospital on the psychiatric ward. After which my problems began. I had problems readapting to the work force. I eventually ended up on the street after dropping and committing an armed robbery. My problems really became intense when I couldn't adapt to the work force yet still and I began to evade my problems by hearing voices.

Here I am now at Solidarité-Psychiatrie with an appointment to see the psychiatrist for an injection of modécate on thursday. I haven't got a job now. But I have prison experience. I spent some time in a psychiatric hospital prison.

When I got out recently, I had to take the trip from Hull, Québec. I arrived in Montreal as a free man, this is the longest time I've been free since Septembre 1981.

I'm still not all that free... I have to find a job. I have to go to the hospital. And I have to go to the probation office. I also must go home at certain times only. That is because I live in a

place d'accueil.

The interesting thing to note about all of this is that I have a bankruptcy and a fine to worry about.

I don't talk to any parents or any doctors about my problems. I don't have any friends. My welfare cheque comes in at the beginning of each month and that is all that goes right about that, I really have to push it to get another three months out of them.

Mes problèmes*

J'aurais aimé avoir quelque chose à écrire. Si j'avais clamé cela à cause d'un simple problème sociologique — il s'est développé en moi un problème psychiatrique — ça aurait été une farce. Le mot «simple» devrait être enlevé et «problème sociologique», mis au pluriel...

Au début, j'ai été expulsé de l'école et aussi de la maison. En premier lieu, cette maison n'était pas réellement la mienne. J'ai été placé en foyer nourricier chez le travailleur social de mon école secondaire, parce que je m'entendais très mal avec mon père et sa seconde femme. Ma sœur avait un problème semblable, mais pas aussi grave que le mien.

J'étais particulièrement bien avec les H. J'ai connu chez eux les meilleures années de ma vie jusqu'à maintenant, à l'exception du temps où j'étais en famille d'accueil à la campagne.

Oui, ça va loin.

Mes problèmes ont réellement débuté à l'âge de dix-sept ans, alors que les plus belles années de mon adolescence se terminaient. Le jour de mes dix-sept ans, je suis allé pour la première fois travailler à ce qui n'était, à ce moment, qu'un emploi d'été. On m'a alors annoncé que je n'allais plus vivre chez les Harrison parce que j'avais échoué en anglais. Bien sûr, j'avais séché quelques cours. Mais j'avais réussi dans toutes les autres matières. On m'a dit que j'avais à me trouver un emploi. Il ne fut question ni de mon avenir ni d'une carrière. Je n'avais pas encore terminé mon cours secondaire. Là-dessus, Mme H. m'a laissé tomber. J'ai obtenu un emploi comme vendeur dans une boutique de ski, ce qui me déranga beaucoup moins que de devoir renoncer au sport lui-même.

* Il s'agit de la traduction du texte précédent.

Mon amie est venue me voir, une fois, au travail. Je l'aime encore beaucoup. Elle m'a laissé alors que j'avais seize ans et j'en ai maintenant vingt-quatre presque vingt-cinq.

Loin des amis
Loin de l'école
Loin des choses comme le ski,
et les danses à l'école et enfin
mon emploi.

J'étais fauché. C'est alors que j'ai commencé à m'adonner aux drogues. Ce fut pour moi une période pleine de confusion. J'ai pris la route. C'est quelque chose que je suis à nouveau tenté de faire. Je suis revenu et j'ai alors eu mes premiers ennuis avec la loi; pour une histoire de drogues. Je suis retourné à l'école pour finalement compléter mes études secondaires. Le semestre suivant, je me suis inscrit à des cours du soir pour obtenir un diplôme collégial. J'ai échoué. J'ai plusieurs échecs d'accumulés maintenant.

À cette époque, les emplois étaient faciles à obtenir et les cours étaient amusants. Ce fut la difficulté de me bâtir une vie sociale qui devint un problème pour moi. Je voulais me faire des amis mais mon travail ne m'aidait certainement pas en cela. L'école n'était qu'un second lieu de travail et ne me laissait plus de temps pour rencontrer des gens. En échouant à l'école, je me retrouvai dans une situation assez difficile. J'entrevis alors mon existence comme une suite ininterrompue d'emplois de plongeur ou autres du même genre. À ce moment-là, les endroits où je pouvais postuler des emplois en plein air commencèrent à se faire rares.

Puis, mon amie me quitta. C'en était trop: je n'étais pas capable de l'accepter. Je me retrouvai en psychiatrie à l'hôpital. Après cela, mes problèmes s'aggravèrent. J'eus de la difficulté à me réadapter au monde du travail. Après avoir pris de la drogue et commis un vol à main armée, je fini par me retrouver à la rue. Mes problèmes gagnèrent encore en intensité quand, n'arrivant toujours pas à m'adapter au milieu du travail, je commençai à fuir en entendant des voix.

Me voici maintenant à Solidarité-Psychiatrie. Puis j'ai rendez-vous jeudi avec un psychiatre pour une injection de modécate. J'ai de l'expérience carcérale; j'ai fait du temps dans une prison-hôpital psychiatrique. Je n'ai pas d'emploi.

Quand j'ai été libéré récemment, j'ai dû faire le voyage depuis Hull. Je suis arrivé à Montréal en homme libre. C'est ma plus longue période de liberté depuis septembre 1981.

Mais je ne suis pas encore tout à fait libre... J'ai à me trouver un emploi. Je dois aller à l'hôpital. Je dois aller au bureau de probation. Je suis aussi obligé de n'aller chez moi qu'à certains moments, parce que je vis dans une maison d'accueil.

Une chose intéressante à noter: j'ai de surcroît à me soucier d'une banqueroute et d'une amende.

Je ne parle de mes problèmes ni à mes parents, ni à mes médecins. Je n'ai pas d'amis. Mon chèque de bien-être arrive au début de chaque mois, et c'est vraiment tout ce qui va bien dans ma vie. Mais cela a réellement forcé pour que j'obtienne d'eux un autre trois mois.

À ma défense

Je me suis enfoncé jusqu'aux oreilles dans le marais de la dépendance.

Je m'y suis presque noyé.

Je ne semble pas encore hors de danger.

Je ne dois pas compter sur rien d'autre que moi.

Et je ne sais pas encore si je peux compter sur moi...

Je souffre silencieusement. De quelque chose que je n'ai pas défini. Cette chose, c'est peut-être ceci: Mon père projette sa rage sur moi. Ma mère projette son angoisse sur moi. Ils dressent mon frère et mes sœurs contre moi. La déprime s'est installée.

À cause des attitudes qu'ils nourrissent à mon égard, je ne suis que des fragments d'apparences désorganisées, de personnalités qu'ils me forcent à prendre.

Batailles destructrices entre ces fragments. Pourquoi se battent-ils? Est-ce parce que ces fragments sont en moi en fonction de conflits qu'ils ont entre eux? Pourraient-ils, possiblement, réaliser que ça peut étouffer la vie en moi?

Mais je reste vivant.

Je ne cherche qu'à me créer un espace pour vivre, qu'on me l'accorde ou qu'on ne me l'accorde pas.

«On» peut dire que je suis «anormal», «violent», «égoïste», «ingrat» — je suis peut-être, moi aussi, triste, renfermé, angoissé, — contrairement à «on» qui vivent normalement, mais, a-t-«on» déjà considéré que dans le fond, je suis bon, épris de justice, doux, sensible, et que je ne cherche qu'à me tailler un espace pour vivre en tant que personne autonome, chose qu'«on» nie, avec l'autonomie, la créativité, et le reste, en babillant pour couvrir (cacher) le tout?

Je n'ai jamais nié mon état.

Pourtant, je me tais — étant si loin d'eux, en sachant tellement plus, et, pourtant, ne sachant pas assez différencier le sincère du fallacieux, et d'affirmer cette différence avec assurance...

Je dois chercher à observer ce fait que j'ai tendance à me rendre coupable, faussement, en prenant pour réel à mon sujet ce que mes frères, sœurs, parents, inventent en réagissant à ma personne. Je n'ai rien de mauvais, je ne veux de mal à personne. Je crois qu'il serait bon que je prenne l'idée que les gens de ma famille immédiate se fichent de mes besoins, de mes sentiments, et établissent des jugements à mon sujet qui soutiennent une vision d'eux et de moi qui leur permet, à eux, de vivre «normalement» dans cette société. Pourtant... il devrait pouvoir y avoir «autre chose», pour eux aussi.

Je dois frapper... pour les arrêter, pour les faire cesser de se moquer de moi, de me nier, et d'essayer de me piler sur les pieds (comme si j'étais une autoroute). Je me sculpte un bâton. Je m'apprête à le brandir. J'espère qu'il ne sera pas trop tard — que l'opportunité se présentera à moi et que je saurai la saisir.

BANG — sur la table — sur leur réseau immobilisant et inutile — sur leur toile d'araignée collante.

Taisez-vous — cessez de me passer dessus — faites le silence — écoutez-vous — laissez-moi tranquille, et regardez, au lieu de nier, d'éluder et de symboliser.

Cette bande de sémaphores, je vais les mettre au pas...

P A C L A F !

Il y a réellement une polarisation moi — eux. Ils essaient d'induire la culpabilité en moi. Ils y réussissent pas mal. Mais ils n'arrivent pas à m'amener «à me rendre». J'ai à leur faire voir comment leur façon de voir cela et d'agir est fallacieuse, que je ne cherche qu'à être tranquillement et qu'ils ne me laissent pas tranquille...

Statistique

Le grand frère est mort. Le grand frère est mort.
La famille canadienne n'est plus une famille de dictature.
À chacun sa liberté
Et personne ne sera plus fou d'après l'un ou l'autre.

À chacun son affaire
Comme disent les Anglais
Mind your own business
You should have to say
To ever in your family
Which disturbs your affair.

You might be old enough
To find yourself your own religion
Even though your parents used to have another one
At your age you might be old enough
To choose your friends, your religion
Your own way of living.

Even though your parents used to choose or tell
You are such and such
The only thing for adults to get maturity
Is to get friends
How to find friends Dale Carnegie
And how to find, a like, a love, a husband.

Pour la musique
Si on inverse
Violon
Piano
et Guitare

musique ou plutôt

Violon
Guitare
Piano

musique western

notes uniformes

Pourquoi pas western?

Passage

Bâillement aux lèvres peintes
 et forme la bouche en parallèle.
 Le trompe-l'œil s'estompe.
 La condition s'affirme.
 Une femme respire ferme la miséritude maternelle
 de la maritude habitude.
 L'avortement de la dépendance s'impose s'installe
 s'en rit sans pleur
 sans plus.
 L'image se retourne et pivote détour.
 Le don est visionnaire de la tendresse victoire.
 Et le sacrifice n'existe plus.
 Un bouleversement saccadé en longueur
 qui fouille dans les archives
 de nos tripes continues
 les souvenirs encrassés du présent.
 Une régénéscence obligatoire.
 Toujours tout donner tout de suite.
 Une pause d'angoisse une mort moirée.
 L'ouverture si petite soit-elle.
 Passage faim.
 La traversée la pénétrée s'y sentir bien.
 Réconfort et grâce douceur.
 L'image dense et sourit.

Superfemme

On ne naît pas fou, on le devient. Je refuse de jouer le rôle de la superfemme.

Mais comment l'éviter sans me sacrifier à nouveau ou faire preuve d'irresponsabilité? Choisir entre «je dois» ou «je veux»?

Quand mes rôles sont si nombreux et si prenants, que me reste-t-il à moi-même et pour moi-même de temps?

Mère, chef de famille, deux enfants, travail à plein temps de neuf heures à cinq heures en plus du travail ménager.

À mes enfants de sept et neuf ans

Bonjour mes deux amours.

Je pense à vous, je vous aime toujours à ma façon. Je préférerais vous avoir concrètement près de moi. Je réfléchis et me repose actuellement. Vous devez être déçus, je comprends votre chagrin, surtout que c'est la fête de l'Halloween aujourd'hui et que je ne serai pas là. Je vais penser à vous très fort et sourire de vos rires, vos chants, votre fête avec tous les amis de la coop ou de la rue. Je prends soin de moi. Je ferai tout mon possible pour me reprendre en main au plus tôt. Je sais combien vous êtes raisonnables et gentils. Prenez votre part de rire et de joie quotidienne, tout cela dans une atmosphère de sécurité et de chaleur. Prenez toute la chaleur qu'il vous faut autour de vous ainsi que l'amour et l'affection de ceux qui sont là, présents à côté de vous. Depuis quelque temps il m'arrive parfois de prier dans mon cœur pour que nous en sortions ensemble, encore plus heureux. Être séparé de ceux qu'on aime c'est pas toujours facile, mais quand c'est pour le mieux, alors ça vaut la peine d'attendre. Prenez du bonheur dans chaque petite journée que le soleil illumine. Mon fils, je n'ai pas invité ton copain pour une fin de semaine, il est toujours temps de le faire. Sa mère est d'accord. Appelle-le. Aidez-vous l'un l'autre le plus possible, votre amitié c'est une grande sécurité pour vous. Si vous vous sentez mal pris, allez voir quelqu'un de la coop ou un médecin ou quelqu'un en qui vous avez confiance. J'envoie un chèque à grand-maman avec une lettre pour le manger, le loyer, vos vêtements, votre linge d'hiver. Ma petite, tu es une belle fille, continue de te mettre en valeur. Je suis certaine que ça va bien aller à l'école. Tu as de belles possibilités tout comme ton frère. Si tu sens, crois, ou t'aperçois que c'est trop, on essaiera de voir

avec toi pourquoi, de trouver une solution ensemble. N'acceptez pas qu'on vous fasse de la peine. Allez où vous vous sentez bien en sécurité tous les deux, là où on vous aime joyeux.

À bientôt.

XXXXX Baisers XXXXX

P.S. Le numéro de téléphone à l'Hôpital est 842-6141. Je suis à la chambre 279. Dans cinq jours, j'aurai le droit de recevoir des téléphones et de vous appeler de 3 heures à 8 heures 30 p.m. J'essaie aussi d'obtenir une permission pour les visites même si vous n'avez pas l'âge exigé. Peut-être me laissera-t-on vous voir en bas dans un bureau. Je vais essayer de toutes mes forces.

Votre maman qui vous aime et pense à vous.

Père

Père — je t'ai mal connu.

Père — tu es mon mal connu.

Tu déversais ta trop grande sensibilité dans des cris qui m'ont émue.

Je détestais cet alcool que tu buvais pour annuler ta peur que tu m'as transmise et que je ressens jusque dans la moëlle.

Tu n'osais pas me serrer dans tes bras.

Quand j'ai compris combien tu m'aimais et combien tu souffrais de ne pas le dire.

Déjà, la mort te tenait par la main.

Père, je suis restée sur ma faim.

Coupure

Des bras d'une grande tendresse
 Une voix qui me murmure des airs
 J'ai trois ans, un homme me berce, mon père.

Amour d'une adolescente, fièvre de vivre
 Une mère qui a peur, peur devant sa propre impuissance
 Coupure avec mon père, je pleure.

Un cri dans la nuit, cauchemar
 L'angoisse face à un mur, un mur qui bouge, un mur vivant
 Mon père, j'ai presque trente ans.

Dans mon ventre, la coupure
 Dans mon sexe, la déchirure
 Des hommes, à l'image de mon père, je meurs.

Un piédestal, un trône digne d'un roi
 Le roi, c'est mon père
 Salut, à toi, ô Roi.

Les ciseaux dans le passé
 Coupures dans ma peau
 Le déplaisir d'être femme, j'étouffe.

Des pleurs d'enfant inondent mon visage
 Des mots d'enfant me montent à la gorge:
 «Papa, je t'aime!»

Délivrance, je deviens le roi
 Et mon père, ma reine
 Salut, à toi, ô Reine.

De l'angoisse et de la souffrance
 Naissent un amour et une tendresse de femme,

Je m'aime et je me berce.

Enfin...

J'ai trente-quatre ans.

D'elle à elle, de moi à toi

J'essaie de t'écrire. Je n'ai jamais pu te parler. Tu n'as jamais pu m'écouter. Peut-être est-ce à force de ne pas écouter que tu n'entends plus... Et moi, je tente de faire ma vie sur ce geste d'écoute. Est-ce encore moi que j'entends dans la parole de l'autre, est-ce moi-toi m'entendant que je tente de rejoindre? Si seulement j'avais pu te parler, te remplir de ma parole d'enfant, de mes mots, peut être n'aurais-je pas tant besoin des mots des autres et ne me serais-je pas condamnée au silence. Mon silence, dit-on, doit être le creux de la parole de l'autre, le lieu de son écoute, de son écho. Tes mots m'ont envahie, ils sont entrés partout dans mon corps. J'ai bloqué les trous pour ne pas que tu y entres, pour ne pas que j'en sorte. Danger. Silence. J'ai perdu la parole. La langue maternelle me bouche la gorge. C'est bien ta parole que je dois perdre pour retrouver la mienne. Parfois je la sens neuve, à moi; parfois la tienne me déchire les tympans, je l'entends crier dans ma tête et je dois crier plus fort pour couvrir ta voix qui m'étourdit. Il n'y a plus moyen de s'entendre, nous ne parlons pas la même langue. Deux monologues pour éviter de dire et d'entendre surtout. Tu n'as jamais entendu le cri de mon ventre, de mon sexe, de ma peau, mon cri de femme qui pleure ou qui jouit. Je n'ai jamais pu supporter le tien. Oui, je la retrouve ma parole mais pour nous il est trop tard, je n'ai plus besoin que tu l'entendes, je peux t'écouter sans devenir sourde.

Rade foraine

Pour toutes mes sœurs qui auront fait le voyage secret de l'inceste; pour toutes mes sœurs qui m'auront aidée à le re-traverser.

Désamorcer le silence.

Chanter mon indécence.

Mon silence, ma violence à tout casser. Toutes portes fermées, un secret circulait dans mes veines à charcuter. La belle danse intérieure, macabre et tyrannique que nous faisons ensemble, plusieurs folles incertaines, aspirées par le vide, luttantes à la mort contre lui.

Un sac de vache, la vache est incomplète. Il n'y a qu'un sac comme une immense vessie de cochon. Suspendue dans les airs, se balançant lourdement dans l'espace, prête à crever son sang. Il n'y a qu'elle dans l'espace, gonglée de sang, nouée par un cordon de tripe. La tripe, serrée, retient la vessie d'éclater. Le sac de vache est élastique et transparent comme de la peau de vessie de cochon. La peau suinte de sang. Le ballon rouge, rempli à péter.

Mon silence tournait, s'enroulait autour du noyau, tricotait une cote de mailles de plus en plus serrée. Une machine à partir, une machine à m'éloigner de moi et les autres avec. C'est depuis ce silence que j'appelais à l'aide. Mon cri sans bon sens. Enfant déroutée. Sale dérouté du sang virginal à effacer. Mille fois je vous ai quittés pour m'abriter, abriter le secret. Exilée, hors d'atteinte, j'ai grossi comme un ballon muet jusqu'à ce que les oiseaux criards viennent gueuler que j'allais péter. Ils allaient me crever. Un soir, j'ai cassé. Le lendemain, rencontre tellement attendue d'un psychiatre qui me shippait ailleurs. Ailleurs, je me suis mutilée. Et rencontre d'un psychiatre qui de sa bouche nerveuse parlait à ma place, aveugle de ma blessure, sourd de

ma crise: Toujours le même cri d'enfant que j'écrivais sous toutes ses figures délirantes, depuis dix-huit années. Je l'avais à présent gravé sur mon corps.

Ils ont lancé la petite truie dans les airs, ballonnée, gonflée. Ils ont tiré. Éclatée, dégoûtante sur nous, ensanglantée. Ils ont enfermé les restes — restance, partance — cloîtrés, vissé le cou et l'attirail vitré, cloué au sol, déjà mouvant sous tes propres pieds. Tu comprends ici qu'il te faut déguerpir au plus tôt. Avant que d'être enlisée, blessée, foutue à l'eau pour ne plus brûler, glisser, tomber en avant en arrière. Comme de raison, cela fait mal à (ta) mort. Je ris ou je crie ici, dans un temps impénétrable, c'est pareil. C'est fini. Je suis la morte de mon enfance, enfoncée, en deuil de ma propre peau, déchirée. Enfant déflorée. Violente enfant je resterai, tuée, déguisée, dédoublée. Muette étourdie.

De l'encre noire écrivant le mot de l'inceste, fracassant. Mais s'installe et s'étaie dans nos vies, tel un morceau de feutre, étouffant nos cris d'enfant démentes. Amoureuses avant l'heure, lèvres bâillonnées, vulves abîmées.

Prise dans un jeu d'enfant, presque un enfantillage. Familial. Prise, déflorée. J'ai saigné, saigné toutes les larmes de mon corps sans qu'à vos yeux, il n'en coule une seule goutte. À vos yeux, rien. Mon cri pulvérisé, ma parole brisée, mon secret mastiqué, mon désir égaré. Cramponnée au silence, à la terreur, j'étais en enfer, mon père, j'étais en enfer, ma mère. Seule, enfant, telle une animale traquée, mes désirs démesurés, meurtris, malades... Comment vous dire aujourd'hui ce cauchemar de ma peau éclatée que j'ai dû piétiner sans cesse, pour m'en sauver un peu, m'enfouir sous des couches de silence, pour vous sauver la face, la famille. Vous m'avez mise au cachot, ma mère, avec des poupées-délires. Vous ne m'avez pas vue, mon père, ni regardée. Invisible à vos yeux, j'avais à protéger mon (ballon) hymen sans cesse de s'éclater. Fracassante nécessité de m'exprimer en dehors de vos murs. Je n'y puis plus rester.

Chapitre III

«Ce qu'on n'ose pas se dire ici
ressemble à une mort lente.»

Graffiti vu hier dans le métro.

Tentative de conversation

Allo? Maman? Je voudrais te parler. Tu sais, ça fait longtemps, deux semaines maintenant, que ça pend, ce que j'ai à dire, cette recherche d'accord au sujet de nos communications.

Pour vous, tout se poursuit normalement, hein, il n'y a que «lui» (moi) en plus, y a rien là, il est paresseux ou il ne comprend pas mais on n'y pense pas trop, on met ça dans un coin de notre tête:

«Il faut qu'il travaille, ce paresseux de rester à la maison à ne rien faire.»

«C'est tout ce que tu fais, ici, toi, de manger et dormir?»

Non, non, assez de ça — ce que vous ne savez pas c'est que j'attends douloureusement le moment propice pour vous parler, parce que je me demande si vous êtes ouverts à m'écouter, ce pourquoi j'ai mortellement besoin de vous.

Cette attente apeurée me fait mal à en mourir.

Et j'ai tellement peur — mais où ai-je pris cette peur-là? Tellement peur de parler de cette façon-là — mais c'est tellement nécessaire pour moi — j'ai une sensibilité exacerbée à un tel point que je ne peux pas m'en passer sans être écrasé d'un sentiment intolérable d'absurdité — je ne peux faire autrement que d'être autrement et de passer par là — alors, il faut que je parle — il faut que tu saches, il faut que je t'amène jusqu'à tes limites — que je te fasse craquer s'il le faut — mais je veux en arriver à ce que nous soyons partenaires devant cette souffrance — je suis convaincu que tu peux et tu dois me donner au moins ça.

Là, du moins, on pourra se comprendre.

Voulez-vous?

Que voudrais-je vous dire?
 Qu'y a-t-il dans mon cœur?
 Voudriez-vous écouter?
 Vais-je vous le dire?

Nous pouvons parler, parler
 pourtant, le plus important
 reste là, renfermé,
 rôdant aux alentours...

J'ai à formuler;
 trouver les mots;
 trouver la façon de conduire
 l'émotion.

Voulez-vous écouter?
 Désirez-vous entendre?
 Peut-être arriverai-je à dire?...

Trémouille sans articorps

- Ça respire pas.
 J'écrouffe en tas.
 Je radiodiffuse des sondes zéclectiques, zerticales et vréelles.
- Vulves-tu?
- Je vulve voici fière, pourtant mais jamais rien.
 Mon émoutivité motivolubile à moitié.
 Craque en feu, volatilisée dans ma meure.
 Informe désordre flou qui creux ses dents.
 La molaire morte et ses mouleurs.
 Marée merdue que je mouffre ici.
- C'est sûr petit oiseau caille qui ricochette et l'aile frélée.
 T'attends-tu ou de trouver l'autre.
 Pauvre bonne chance.

Je ne suis pas de glace — moi non plus

J'arrive de repos
 Me ramène épuisée
 Écoute-moi, touche-moi
 Vois ma peau de rigole
 L'eau s'égouttait là
 Dans ma peur d'être noyée

J'arrive de silence
 Tout aussi incapable
 De raconter et dire
 La pâleur de mes joies

Je retourne chez moi
 M'excuse de ne pas avoir pu
 Encore une fois...

Mes cordes sensibles sont touchées
 Je crains le pire
 L'incompétence de la pensée — du geste
 Je ne suis ni de mur — ni de pierre
 Je suis de violence

Je n'aurais pas dû venir
 Pour me mettre en baume ta voix brisée
 Toi aussi de larmes sans mot dit
 Toi aussi d'analyse à refaire
 À s'attendre capable à vivre — à partager

Je retourne chez moi, j'y ai bien pensé
 Regrette de ne pas avoir pu
 Encore une fois...

Au plus fou de mes amants

Cette folie de l'amour fabuleux... faisons la fête frénétique, de nos faméliques fantaisies, valsons avec l'amour... de cette vibration de nos mains dans cette frissonnade de nos peaux ondulantes. Baisons sans fin, frémissants, nos ongles chantant d'orgasme métallique... Métamorphoses se fuselant, nos corps dansants, mon appel partage de ta tendresse tam-tam sur ma joue. Tes baisers sérénades dans mon cou. Ce délire de ma peau palpitante et palpable. Je m'éclate en mille petits pores de plaisir... tu me rejoins, m'éclos, je fleuris jouissante dans tes mains. Je m'ouvre et te cherche de mon sexe ruisselant. C'est la débandade... C'est fou, c'est moi vivante qui te cherche dans la nuit... Moi, réunifiée, vibrante de désirs conscients... présente dans chaque parcelle de mon corps... Moi qui veux et qui te veux goulûment. Comme une soif joyeuse et caressante qui me veut rejointe, nourrie dans ce temps fou que tu prends à m'aimer avant que tu ne repartes dans ta nuit solitaire. Pour ce soleil de nos rencontres possibles. Pour cette folie de nous deux dans des éclats de rire à recréer nos partances. Pour cet humour dans nos jeux interdits où ne s'aliènent que nos peurs paralysantes. Moi, hésitante parfois de tout ce passé dérisoire, de cette démence dans l'auto-destruction, la dépossession, la culpabilité, le non-lieu du plaisir... Je me veux, moi, jouissante dans tes bras véridiques, volontaires et passionnés. Je me veux délirante de plaisirs. Dans cette jouissance douce de mes mains, de ma bouche à te basculer dans la jouissance. Quand mon sexe vient s'échouer sur le tien frémissant — de ce sens de ton corps entre mes mains musicales, faire chanter ton corps entre mes bras, à mon tour parler de mes mains sur ta peau veloutée. Comme tu me prends, que je te prenne à mon tour — ce désir fou de t'atteindre au cœur de ton plaisir à toi, solitaire. Te faire

défaillir et geindre dans cette joie de nos étreintes mélodieuses. Ma part active à créer ta jouissance comme dans ton souffle chaud se gonfle la mienne, juteuse, pourpre, et prune — mordre dans ta chair chaleureuse, dans ce fruit de tes hanches veloutées — pour cette poussée de ton sexe pénétrant. Croquer dans ton plaisir fauve — comme en défi à cette solitude de l'aliénation, de la dépossession — posséder tous mes sens. Cet agir de mon corps... pour ton absence bienfaisante. Te faire basculer dans l'inconscience ouatée du devenir joyeux de demain. De ce don mutuel, de nos délires complices et recueillis comme une rigole dans nos draps ridés, chante la vie, dans un cri, pour nos vies recrées. Merveilleux d'être si fous... tous les deux.

Rire avec toi, malgré la dépression, malgré la pression sociale et quotidienne.

Aimer, aimer malgré tout.

Psychose de l'amour

Mon ami :

J'aimerais te rencontrer pour mieux rêver de la vie. La vie pour moi est un merveilleux rêve qu'il faut réaliser vers une entité totale tout en étant réel vers la vie qui s'avance.

Un mariage non réalisé n'est pas un échec; la vie doit continuer sans lui.

La vie est un perpétuel recommencement. Si tu obliges ta femme à être trop effacée tu la rendras folle.

L'amour humain doit sûrement exister malgré les contraintes sociales.

L'amour pour toi, est-ce de protéger ta bien-aimée et parfois de laisser les contraintes sociales de côté?

Pourquoi les mariages contraints non réussis.

Pourquoi ne pas ficher la paix à ta femme que tu as abandonnée et en aimer une autre.

Pourquoi faut-il vivre tout le temps ton monde sans que tu regardes le mien.

Le mien n'est pas toujours drôle dans l'ombre et je ne peux vivre dans le tien.

Tes années sombres me font du tort, toi qui aimes en un silence trop réel.

Ma vie, une ombre magique qui se déclare chaque fois que tu te montres.

Une maternité toujours. Une femme n'est pas une machine ou une malade mentale.

Dieu tout-puissant, faites que je rencontre l'être que j'aimerais tout au long de ma vieillesse qui approche.

La vie, avec ou sans toi, a été un enfer qu'aucune femme ne voudrait vivre.

Tu m'obsèdes, moi qui ne l'étais plus et qui travaillais en silence dans la gaieté.

Continue dans ta gloire et j'aurai la mienne.

Moi je cherche un autre amour dans l'ombre où j'ai vécu toute ma vie.

Toi qui en cherches autant, viens me rencontrer. Ta pudeur me protégera des affres du monde.

Hôpital, le 22 mars 1979, à mon mari

Le silence, un piège aberrant, malicieux — le silence tue à petit feu quand la folie nous ronge de l'intérieur, nous ne pouvons plus nous parler comme autrefois, quand les mots jaillissaient de source vive entre nous, la ronde des mots est maintenant comme une morsure. Les mots qui giflent, les mots qui font mal, cruels, inutiles. Les mots qui élargissent encore plus le fossé, qui nous éloignent encore plus d'un jour à l'autre. Ton malaise devant moi, tu ne peux plus me parler comme avant. Les mots de l'unité et de la compréhension se sont tus pour faire place à ceux de la brisure, de la désunion. Des mots blessures, vinaigre — de ta raison tortueuse, de ta nouvelle morale sortent des mots mortels qui m'étrivent, me rompent. Tes mots mensonges — tu ne sais pas ce que tu veux, ton ambivalence me tue, me ronge. Je ne sais à quoi m'attendre de toi d'un jour à l'autre, je ballotte dans l'insécurité. Depuis des mois que tu cherches à m'énerver sans cesse, que tu joues avec mon équilibre précaire. Tu me tirailles et me blesses. Je te fuis. Je me débats comme je peux. Je veux m'en sortir. Tu m'as aidée, dis-tu? Mais si l'intention était là, n'empêche que ton attitude m'a plutôt calée, enfoncée dans la «maladie»; aujourd'hui j'en suis consciente. Par ton entêtement et ton infantilisme, tu m'as poussée au suicide. Tu n'a cessé de me harceler, de torturer ma conscience avec les questions des enfants et encore aujourd'hui, tu continues ton petit manège. Tu es un sadique moral, conscient ou non, ça ne change pas les faits. Je veux sortir de ce cercle vicieux où je me sens prisonnière. Tu ne saisis pas la «santé mentale», malgré tes prétendues connaissances «psychanalytiques». J'étais en train de me noyer et, par maladresse, tu m'as calée encore plus. Je vais me débarrasser de la folie malgré toi — par moi-même, sans ton appui, ta chaleur, sans ton

encouragement. Je vais refaire surface. Et je m'occuperai des enfants, comme seule je sais m'en occuper — ce sera plus facile sans toi — sans ton découragement insidieux. Tu m'assomes de parole déprimant; tu n'as aucune confiance en ma «guérison», mon changement, c'est toi qui restes accroché au passé comme s'il allait rester immuable entre nous. Tu veux que tout soit consommé. Moi, je vais changer, je me «soigne», je vais «guérir». Les enfants le sentent et sont de tout cœur avec moi. J'ai besoin d'eux et eux de moi; et je vais me battre à mort pour les garder près de moi. Tu ne réussiras pas à briser les liens entre eux et moi. Je me dresse comme palissade, je veux protéger ma maternité, c'est toi qui ne veux plus d'enfant, pas moi. Depuis que tu m'as imposé ce choix, cela ne clique plus entre nous.

Seul sur la bande

Je boule.
 Je déboule.
 Je t'aime.
 Je suis perdu.
 Je n'ai plus de personnalité
 parce que je suis souvent très réactif
 un rien me bouleverse
 je me retrouve les quatre fers en l'air
 vulnérable comme une tortue retournée.
 Et je ne sais jamais quand il va se produire
 quelque chose.
 À cause de quoi je vais être tourmenté
 dans une dérive déconcertante
 une course vertigineuse
 dont le sens inconnu me semble familier.

Alors je ne peux rien organiser.
 Je ne peux être fiable, dans un réel que vous vous êtes inventé.
 Je ne peux pas jouer avec vous dans cette réalité.
 Je suis dans un nowhere où je ne peux rencontrer personne.
 Mais j'aimerais tellement parler.
 En tout cas, je ne peux pas avoir de projets avec vous dans
 la réalité que vous vous êtes inventée
 parce que je suis souvent très réactif
 un rien me bouleverse
 je me retrouve les quatre fers en l'air
 vulnérable comme une tortue retournée.
 Et je ne sais jamais quand il va se produire
 quelque chose.
 À cause de quoi je vais être tourmenté
 dans une dérive déconcertante

une course vertigineuse
dont le sens inconnu me semble familier.

Alors, je me retire
dans ma solitude
dans mon nowhere
et je vous laisse aller
dans vos jeux, dans votre société
avec lesquels je ne peux entretenir de liens.

Texte sans titre

Tu m'as dit: «Nous allons nous séparer.» Ces mots résonnent encore dans ma tête après neuf ans. Quand tu as prononcé ces mots fatidiques, j'ai eu l'impression de basculer dans le vide. Je restai abasourdi, comme paralysé, hébété. Tout ce que j'ai pu dire c'est: «Ça se peut pas; j'ai mal compris.»

Mais non, j'avais bien compris. Maintenant, je peux m'imaginer ce que les condamnés ressentent lorsque les juges les condamnent à mort. Car les mots que tu as prononcés à cette occasion, je les ai véritablement pris comme une condamnation. J'ai même ployé sous le poids de cette sentence. Surtout que déjà je me sentais tellement coupable, coupable de ne pas être à la hauteur de la situation, coupable d'être à l'hôpital.

J'avais bâti ma vie sur notre union. Je ne pouvais concevoir le fait de vivre autrement qu'avec toi. À cette occasion, tu m'as expliqué que c'était parce que nous ne nous aimions plus. Il est vrai qu'à cette époque, les relations sexuelles étaient pratiquement inexistantes, mais c'était parce que j'étais bourré de médicaments. Il est vrai également qu'à cette époque les mots d'amour sortaient difficilement de ma bouche, mais chaque parole que je devais dire devenait presque un accouchement à elle seule tellement parler m'était pénible.

Pourtant ce soir-là, après ton départ, pour la première fois de ma vie adulte, j'ai pleuré à chaudes larmes devant une autre personne et ce soir également, je pleure en écrivant ces lignes.

Tu comprends, même après toutes ces années, tu as la part du lion dans mon cœur. Tu es sûrement la plus grande amie que j'aie eue dans ma vie; la meilleure confidente; ma confiance, tu l'as eue comme personne ne l'a jamais eue. Ne t'aurais-je pas considérée à l'occasion un peu comme une mère? J'imagine que c'est probablement pour cela que la séparation devait se produire entre nous.

J'ai mis du temps, tu sais, à me remettre de ta perte. En te perdant j'avais l'impression d'avoir tout perdu. Pendant combien d'années après me suis-je senti dénudé, infirme? À chaque fois que je te voyais, que j'entendais ta voix au téléphone, j'avais l'impression qu'un tisonnier rougi tournait dans une plaie vive que j'aurais eue au cœur, ou, qu'écorché vivant, je me roulais dans une mer de sel.

Puis un jour, par quel hasard, je ne sais, j'ai décidé de ne plus te revoir, ni d'écouter ta voix. Graduellement, alors, la plaie a commencé à se refermer. Aujourd'hui, il n'y a plus qu'une cicatrice géante; je ne crains plus l'infection cependant. Qui sait, peut-être un jour ferai-je faire une greffe?

Pas de temps, pas de temps

Mon énergie est à terre je n'ai même pas la force de dire ce que j'ai sur le cœur ou d'aller demander de m'écouter.

Désespéré à mort. Des tonnes de tristesses. Des tonnes de choses bloquées, là, en moi. Des tonnes de frustrations. Je suis en train de devenir fou avec tout ce poids. Comment établir une communication?

Je ne peux même pas écrire quelque chose d'intéressant. Je ne connais pas l'histoire de ce que je vis — ou, du moins, je n'arrive pas à ressortir l'histoire de ce que je vis.

Je suis en train de mourir.

En stase et en train de mourir!

Mes pensées tournent sombrement.

Ruminations douloureuses. Et je perds le contact avec moi-même. Pensées qui ne débouchent pas. Je suis en plein dedans! Vert de désespoir!

J'ai tellement mal que...

Je recherche le soulagement dans un confort ouaté. N'étant plus capable de produire des actions. J'essaie de soulager ma douleur dans le sommeil. De me bercer dans une inconscience relative.....

Non-sens

— As-tu du temps de temps en temps?
Fragile, défense d'entrer.
Sens interdit.

Rejet

Ça devrait s'appeler : je m'excuse si je vous insulte, mais je sens bien que vous ne m'aimez pas;
ou : je veux que vous m'aimiez; ou : chus tannée de me faire observer comme un rat;
ou : aimez-moi telle que je suis, même si ce qui me nomme et ce qui fait que je me retrouve dans votre monde, n'est que de la marde (c'est bon d'éliminer des fois);
ou : vous êtes trop propres pour moi, je n'ai aucune intégrité, aucun ordre à aucun point de vue;
ou : la propreté que j'ai n'est que physique et je ne comprends pas vos jeux et manèges;
ou : si vous savez compter, ne comptez pas sur moi;
ou : «stie», les chats vont finir par vous sauter dans' face, si vous continuez de les niaiser.

Je suis crabe, les crabes sont mercurisés, ils marchent de côté et de travers, tout croches. Je suis lune, la lune on se l'arrache, elle se pollue de détritrus et de métal; je suis soleil, le soleil émet des rayons mortels; je suis rate, les rats transportent tous les microbes, ou, quelquefois, si ce sont de bons petits rats blancs, ils sont en laboratoire. Ceci, pour l'astrologie.

Je suis Américaine française (quoi que les États-uniens en pensent), d'un pays qui n'est pas un pays, d'une ville qui n'est plus une ville; c'est un crime que de parler français (ou quelque autre nom que vous lui donniez) dans un pays d'Amérique et c'est un crime que d'être Américaine (et ne serait-ce que de comprendre et de parler anglais) dans un pays français.

Je sais qu'on ne peut vivre à des milliards d'hommes et de femmes, sans ordre quelconque, mais personne ne peut plus vivre; je ne demande qu'à croire à vos méthodes et à vos systèmes; vos signes secrets me rebutent, nous sommes tous

humains et nous avons droit, il me semble, à cette reconnaissance à ce seul titre d'humain.

La mer est polluée, l'eau des lacs est poison, la pluie empoisonnée, mes violettes sont stériles et sont mortes de vieillesse. Je suis cancer et le cancer est un signe d'eau et l'une des pires maladies que l'on cherche à ÉLIMINER.

Mon premier nom, Marie, toutes les filles de mon âge et même les plus vieilles le portent, il est ridiculisé; le second, Dolorès, n'est que douleur et souffrance, j'haïs ça, ou je me sens soupçonnée de je ne sais quoi; le troisième, Claire, quoique éclatant — je ne brille pas, je «saute» —, est un adjectif que tout le monde se «pêche», le nom de famille, que l'on prononce le T (dettes) ou non (dais), n'est pas plus drôle, il écœure le monde et moi aussi.

Vous voulez éliminer, vous avez détruit, vous polluez, vous haïssez tout ce que je suis et ce qui me nomme, et ce qui fait que je peux me retrouver dans ce monde; même la folie qui m'appartient en propre, vous la rejetez; je peux bien me prendre pour une «passionnaria», avec tous ces symboles à travers lesquels je dois passer, je n'en ai nommé que quelques-uns; en plus, je fume, quelle offense, et enfin, j'oubliais, je crois au Seigneur et à l'amour malgré tout. Et après, vous dites que vous m'aimez et voulez m'aider! Êtes-vous sincères?

En plus, je suis musicienne de formation (avec des «pattes» d'ours), assez comédienne (aussi de formation) ce qui ne veut pas dire que je joue toujours; j'ai aussi appris à danser, je ne sais pas toujours compter, je ne le sais plus heureusement! J'ai fini par apprendre la dactylo. Mes mains ont modelé ma vie, mes repas; se sont ouvertes, se sont fermées, ont essayé de panser, d'aimer; mes caresses vous semblent flatteries; mes mains travaillent ou me réchauffent et essaient d'aimer quelquefois.

Je vis dans des milieux intellectuels où l'on exècre le travail manuel, la sueur, le zèle, l'effort: mon origine est manuelle, terrestre, ouvrière. Que je sois d'origine indienne, que je sois noire ou rouge ou beige ou même verte m'importe peu. L'autre milieu, où l'on travaille de ses mains, exècre la pseudo-intellectuelle et artiste que je suis. Je ne comprends rien à l'économie; vos «alpha» et vos «beta» me semblent la fin, à moi,

aussi naïve que d'autres. Je ne comprends rien à vos manèges et intrigues, amoureuses ou autres; j'essaie de m'aimer et de vous aimer malgré tout. Ce n'est pas votre faute; je me suis «adonnée» à être là et à être telle que je suis, comme un cheveu sur la soupe, ou une mouche dans le potage. Je faisais partie de l'enfance exceptionnelle surdouée. Je vois pas pourquoi vous preniez tant de peine à me donner coups de pied au cul et claques dans le dos pour monter quand vous saviez pas quoi faire pour m'assommer! Ça fait longtemps que je me regarde le nombril et autres parties du corps, j'essaie de les panser (ça veut dire soigner) et ils puent encore.

Croyez-moi, je ne suis pas Zorro, Tarzan, Ivanhoé ou Robin des Bois, pas plus que Lady Jane ou Godiva, je n'ai pas le courage de Madeleine de Verchères, ni les bras blancs de la belle Hélène, ni de roi à couronner comme Jeanne d'Arc, ni l'ingénuité de Laura Secord.

Quelquefois, je me fais l'effet d'une jument qui rue dans les brancards avec ses gros sabots et je crois bien que je ne pourrai jamais passer par la Lorraine; mon suicide raté — c'est ben pour dire quand on part à tout rater! — n'avait pas la poésie de celui d'Ophélie, c'est comme si l'eau n'avait pas été aussi accueillante et les anémones moins douces, ou moins fortes pour supporter mon poids.

Voyez-vous, je n'aurai jamais la finesse ou l'opiniâtreté des gens de classe, car je n'ai pas de classe, je suis une déclassée avec un ancien diplôme qui n'a aucune valeur marchande et, bien qu'il soit vrai, ressemble à une affiche de cirque; mon curriculum vitae, lui, ressemble à la grand-roue.

Vous voulez que je passe à travers mes symboles, ok, mais ne me prenez pas pour un symbole pour passer au travers des vôtres.

Je ne suis que rejet et dégoût dans ce monde; je n'ai pas plus le goût de vous torcher le cul que de me le faire faire. Je n'ai pas l'impression d'avoir le cul plus net que la bouche. «Il faut rester forts» et je sais pourquoi, sans politique, ni nationalisme borné, ni unitarisme sectaire.

Tout ce que l'on dit ou fait est sujet à interprétation, interprétez, mais, au moins, une fois de temps en temps,

demandez donc clairement, à la personne concernée, ce qu'elle en pense, d'une façon précise, afin que ladite personne sache de quoi il s'agit, et *pas de préférence* quand ladite personne est «pactée» de médicaments et autres drogues.

Je sais qu'on ne peut forcer personne à se faire aimer ou forcer l'amour des gens. Alors, respectez donc ma retraite.

Le cri que je lâcherais atteindrait sûrement Sirius et ils ont le *droit de vivre en paix*, eux aussi, vous aussi et moi aussi.

Votre terre, c'est *l'enfer* et je sais pourquoi je veux vivre ma dernière vie, en aurai-je le courage?

Votre Christ est trop pur, trop beau, trop parfait, je ne suis qu'une humaine «sale et puante» et qui aime le plaisir et le bonheur, pas toujours à tout prix. Quelquefois c'est plus facile d'être malheureuse et de n'être plus acceptée. Je ne participe pas pour autant au sabbat diabolique, votre démon me fait «freaker». Je crois qu'on commence à faire ici ce qu'on veut faire pour plus tard, trouver le bonheur; vos fadaïses et vos courbettes, je n'y crois pas, je ne me courbe pas, je me penche, seuls à la vie et aux ans, je permettrai de me courber. C'est pas que je l'aie pas fait, j'ai même léché le plancher — qu'est-ce qu'on peut faire quand on aime! — je sais ce que c'est.

Le Seigneur me connaît: qu'on l'appelle Christ, Esprit, Dieu, Yawhé, Mahomet, Bouddha ou autre nom que je ne connais pas, il connaît mon cœur et le vôtre aussi; ne vous y trompez pas, je ne suis pas une perfection, je sais sacrer et insulter et maudire et trahir et haïr et, mettez-en, comme tout le monde; mais je crois qu'un homme et une femme peuvent prier debout, en agissant; c'est ma prière, et je crois qu'ils peuvent même prier couchés, en s'aimant.

Je ne veux pas vous détruire, je ne veux pas saborder vos moulins, les miens m'ont rattelée, je ne voudrais pas qu'il vous arrive la même chose, c'est tragique quelquefois et l'on y laisse sa peau, parce que la limite de ce qu'on peut faire et celle jusqu'où l'on peut aller est souvent la mort ou quelque chose de semblable; j'essaie seulement de comprendre ce qui se passe en moi, depuis si longtemps et ce qui fait que je suis «si révoltée» ou «pettee» dans votre vie et la mienne, par le fait même, à ce qu'il paraît, que l'on vit tous à peu près la même vie.

Cette révolte sourde qui gronde en moi, depuis quelque temps (je suis modeste) n'est pas due au hasard. La révolte n'est pas fortuite. Arrêtez donc de nous dire «écrase!» et comprenez pourquoi on a tant de stress. Votre survie est assurée, le croyez-vous, la mienne, comme celle de tant d'autres qui vivent dans des conditions très précaires, l'est à peine quelquefois. Je suis «écœurée» par bouts, je ne vois plus personne ni rien à qui m'accrocher (n'oubliez pas que je suis un crabe).

Je suis un être humain.

Je suis une chatte aussi et vos chats s'appellent «pussy», ce qui veut dire «plotte». Heureusement que celle qui m'appelle «princesse» n'a pas de chien. Je passe par dessus la dinde, l'oie, la bécasse, le ver de terre, la cocotte, j'aime encore mieux naphtaline, ça ressemble plus à ce que je suis.

Il me reste ma peau, mon ça que vous n'avez pas complètement détruit; vous m'avez coupée de la musique dans ma tête et je vous hais et vous déteste pour ça; j'allais dans d'autres pays et d'autres mondes que je ne saurais nommer. J'ai l'impression que ce sont ceux que l'on aime que l'on dérange; les autres, on ne s'en occupe pas. Je vois mieux la réalité, mais je ne la trouve pas belle. N'oubliez pas que je sortais à peine de l'adolescence, si j'en étais sortie, au moment où je commençai à être «psychiatrisée».

Vous m'avez coupée de ma vie et je vous tiens pour écœurants et vous en tient rancœur. Pas toujours; y'a même des jours où j'arrive à pardonner. Heureusement, il y a la nature, un restant d'amour et l'amitié de certaines personnes.

Je suis excessive, le passé me blesse et me bat; je comprends que vous ne regardiez pas dans votre rétroviseur; vous foncez et c'est bien pour vous.

«Une, deux, une deux trois quatre, let's go»... Je vis jusqu'à la fin de ma vie, j'espère que je ne reviendrai jamais sur la terre ou quelque chose qui lui ressemble. Je vous semble un monstre, mais je n'en suis pas un et je considère que j'ai droit au bonheur. Je ne veux plus revenir ici, je ne suis pas comme vous, bien que je vous ressemble beaucoup.

Je vous aime, même si ça ne paraît pas beaucoup.

P.S. On finira par se comprendre un jour... peut-être, enfin...
«Y'a rien d'trop beau pour nous autres.»

Aimer et haïr, en ne sachant qui est de la haine et
qui est de l'amour
Haïr en haïssant la haine
Aimer sans savoir trop comment
De maladresses en désillusions
Et d'espoir et d'amitié
Le long du chemin

À un ami

Excuse-moi
Je crois que je
me suis mis à la
mauvaise place
par
méconnaissance
inadvertance
espérance
inexpérience

Solitude

Un trou à l'intérieur de moi
un trou immense, vide en plus
le malaise est plus indéfinissable
plus petit je dirais que le vide nouveau
il occupe mon attention celui-là...

Les gens le comblent avec peu
insatisfait quand même
il est devenu maison grandiose
où seule l'essence des êtres
sait y vivre un peu plus

Cet intérieur est un caméléon
changements de saisons
maison antique, contemporaine ou futuriste
de pierre ou de verre elle demeure Attention!!
toujours d'une souplesse inattendue
pour ceux qui en valent la peine!

Regardez ce verre sans le briser
transparence à tout moment
d'avoir tant vécu dans ce petit corps
elle n'a jamais su attendre d'avoir l'âge
tout le monde y compris, les petits et les grands sont
les Bienvenus!

Elle est devenue de pierre
elle en sait trop maintenant
pour le peu d'années qu'elle a
comment leur dire, exprimer qu'elle les aime pourtant?
en leur disant ce qu'elle comprend, sans détour.

Si j'étais...

Si j'étais musique, je ferais vibrer les
murs de ma sensibilité.
Si j'étais chanson, je ferais danser mes
émotions.
Si j'étais poésie, je ferais l'amour à
mon imagination.
Je ne suis que monologue, ne vous
étonnez pas de mon soulagement!

Perte

Je suis tellement mystifié
 Dans l'expérience intérieure
 Quelque chose de faux
 Une éducation involontaire
 C'est tellement douloureux d'avoir peur
 Cette peur qui me force à éviter volontairement
 ce qui est le plus légitime...
 ce que je désire

Ce désir
 Cette distance
 Comment puis-je avoir le front de me dire anormal, dans
 cela?
 Cette douleur de la perte
 Elle est tellement grande
 Elle pourrait m'amener à me perdre
 À me suicider
 À sombrer dans...
 Je suis réduit au silence
 J'ai malencontreusement un langage que personne n'écoute
 Une façon d'être que personne ne reçoit

Ne me volez pas mon mal
 C'est avec lui que je suis au monde
 Je suis lui
 Ne me volez pas
 Je ne veux écouter personne
 Aucun raisonnement ne fait mon affaire

Votre amour
 — non — je n'aime pas parler de ça
 N'est qu'une négation stupide de moi

Blanche

J'essaie de vous écrire mon mot: blanche
 J'avais décidé de ne pas toucher aux mots
 de ne plus les dire
 de les fermer avec de la colle
 Je vous écris que je meurs dès après vous
 Mais je rature
 Il y a de la folie blanche
 Je vous écris encore mon mot: père
 Un certain blanc m'habite ma voix n'a pas de face
 Je m'échappe un certain ordre m'écarte
 Je récidive
 Adieu

Chapitre IV

Il me faudra combien de dires
Pour satisfaire à votre savoir.

Pareille

Je suis coupable de ce
que vous ne vouliez pas
aservitude
démagogie, absurde folie
parallèle à votre pareille
Je suis l'insolite
Votre inconscience, ma rage.

Ce défi contre la peur

J'ai passé deux jours à l'urgence. Je me suis fait une toilette sommaire au lavabo. C'était le temps du souper. Les infirmiers et infirmières venaient toujours me demander si j'avais fini. J'avais trop de choses dans la tête. Cela m'a pris une demi-heure, pendant que les autres étaient à la bouffe. Je voulais me laver la tête et là, l'infirmière et l'infirmier sont venus me chercher pour le souper. Je ne pouvais pas manger normalement. Je ne pouvais plus avaler. Il n'y avait que le personnel qui parlait. Pour nous, les quatre hommes hospitalisés, c'était le silence. Après le souper, je suis allé me laver la tête dans le bain. Encore là je prenais trop de temps. Je ne pouvais aller plus vite. J'étais trop anxieux.

Le lendemain matin on m'a fait une radiographie du cerveau. À midi, un médecin noir est venu me voir. Il me posa quelques questions sur mon foie, parce que je lui avais parlé du gastro-entérologue que j'étais allé voir. À peine m'avait-il posé quelques questions sur ma nutrition, qu'un autre médecin noir entra dans la salle de repos et commença à me poser d'autres questions. Il a vérifié mes réflexes. Il m'a fait marcher. Je n'étais pas capable. Il est même venu m'aider pour tourner. Après ces examens, ce fut le dîner. J'avais encore de la difficulté à me nourrir. Tout à coup, le premier médecin noir qui était venu me visiter revint me voir manger. J'avais laissé les bols. Il m'a demandé pourquoi. Ça n'entrait pas, c'est tout. Mais passons.

L'après-midi je suis monté pour un électro-encéphalogramme. Mais il faut dire qu'avant cela, cinq médecins sont venus voir le cirque qu'un médecin me faisait. Il me dit de lui toucher un doigt bien précis. Je ne voulais pas. Je voulais le tuer parce qu'il insistait et qu'il fallait que ça se passe en une fraction de seconde. Je prenais trois, quatre, cinq, dix secondes.

Ensuite, il a testé mes réflexes en dessous des pieds. Je sautais sur la civière. Ce fut tout. Il diagnostiqua une hypothyroïdie qui était à vérifier. Il proposa l'EEG, une artériographie, pour voir comment se faisait la circulation sanguine dans le cerveau, des examens bio-endocrinologiques de même qu'un électrocardiogramme.

Le soir même je suis monté au septième pour éventuellement passer tous ces tests et examens en cinq semaines.

Ce premier soir j'étais confus dans mes mouvements. Je suis allé parler à la réceptionniste. Elle m'a offert un jus. Je n'en voulais pas d'abord, mais j'ai accepté en fin de compte. Il y avait un infirmier qui n'arrêtait pas de rire. J'avais l'impression qu'il riait comme pour me dire que mes troubles n'étaient pas graves. Je le détestais parce que j'étais vraiment malade. Je n'avais pas le goût de rire du tout.

J'étais dans une chambre à deux. À dix heures c'était le coucher. Je ne voulais pas être dans une chambre à deux. Comme je ne voulais pas me coucher, ils m'ont traîné de force dans une chambre d'isolement. Je leur ai dit de ne pas barrer la porte. Ils l'ont barrée. J'ai donné deux coups de poing dans cette carcère de porte. Ils l'ont ouverte parce qu'ils avaient peur que je cogne encore. Mon point de suture saignait. L'infirmière a mis de l'alcool dessus.

Je leur ai demandé de laisser la porte ouverte. Ils étaient réticents mais ils ont décidé de la laisser ouverte, à condition que je ne fasse plus de tapage et que je me couche. C'était d'accord parce que je suis claustrophobe et je voulais qu'on laisse la porte ouverte.

À un moment donné, j'ai voulu aller me laver. Je me sentais sale. Il n'était pas question d'aller me laver pour réveiller les autres patients. Ils ont dit tour à tour que je me coucherais et que je dormirais.

Je n'avais confiance qu'en un infirmier. Je lui ai parlé de sa propreté et je lui ai dit que c'était la même chose pour moi. Entre-temps, une infirmière est venue se mêler de ce qui ne la regardait pas. Elle voulait que je me couche. J'ai demandé à voir le psychiatre de garde. Une demi-heure plus tard, il est monté. C'était un résident compréhensif en tout cas.

Je lui ai expliqué en long et en large que je me sentais sale. Je lui ai dit: «Vous, vous êtes bien, vous avez une chemise propre.» Entre-temps, il voulait philosopher sur mon point de suture d'où la plaie avait saigné. J'ai dit que ce n'était pas grave, que je voulais me laver. Il a dit: «Bon c'est très bien, vous pourrez vous laver mais sans trop faire de bruit.» Il est allé avertir les responsables et j'ai pu me laver.

Ça m'a pris du temps (au moins une heure). J'étais encore confus. Je n'avais pas encore la notion du temps.

Le chiffre de nuit était entré et j'étais assis sur mon lit. J'ai vu l'infirmier, il m'a dit de me coucher. Je lui ai demandé un verre d'eau. Il m'en a apporté un et m'a dit de me coucher après. En fin de compte, j'ai pris mon verre d'eau et je me suis couché proprement.

Cinq semaines plus tard, je sortais de l'hôpital. Ils m'ont dit que je n'avais rien. J'avais pris un bon vingt livres à cause d'un régime de bananes à raison d'une banane par repas.

Docteur!

— «Les médicaments sont-ils corrects?
Ma fille, est-ce que je peux la voir samedi? Où?
Les reins docteur?
Ça tient tout le corps.
Infection aux reins?
J'en ai déjà eu une? En '76
Pyélonéphrite.
La tête docteur?
C'est très important.
Je comprends
Le cœur docteur?
C'est ce qui tient tout le reste!
N'est-ce pas?
Je n'aime pas les prises de sang
Je tombe ce matin
C'est tout pour le moment.
Prise de sang?
Je suis tombée à terre.
J'ai vu tout en blanc embrouillé.
J'avais très chaud.»

Hôpital, le 15 février 1979

Du moins, écrire pour fracasser ce qui m'étouffe et me tire en dedans. De cette habitude à tuer les sanglots avant qu'ils n'inondent mes joues. Combien de fois ai-je refoulé mes peines comme une honte, une faiblesse à ne pas laisser paraître aux yeux des autres, comme une manifestation de force de caractère, de capacité d'encaisser sans sourciller, sans broncher — savoir prendre les coups : au nom de quoi, au nom de qui —, ce refus comme une manifestation de faiblesse — inhiber, inhiber sans cesse, pourquoi? À quoi m'ont-ils servi, ce sang froid et cette combativité? Et, d'un coup, je me sens effondrée comme ce soir. Je pense qu'il est parti, elle ne viendra pas aujourd'hui. Eh bien tant pis. Mes enfants, comme je voudrais voir mes enfants, les serrer contre moi. Ces enfants qui me donnent goût de vivre, goût de rire, goût de chanter. Vous m'avez pris mes enfants. Qu'est-ce qu'il me reste alors? J'ai mis tant d'espoir dans mes enfants, de cette capacité que je voudrais leur donner à vivre. Rendez-moi mes enfants — cette privation me tue —, vous avez tué la confiance que j'avais d'en faire des êtres autonomes, épris de liberté, fiers de la lutte à vivre et joyeux de grandir et d'espérer. Je sens que mes enfants perçoivent cette séparation comme un nouvel abandon, mais je ne les ai jamais abandonnés; un jour, je sais qu'ils comprendront avec le recul et la maturité qu'ils vont acquérir; un jour, j'en suis certaine, ils vont savoir — ils ont acquis un certain nombre de valeurs et de conceptions que je trouve très valables, et on aura bien du mal à vouloir les «brainwasher», leur faire un lavage de cerveau. J'ai confiance en leur intelligence. Je regrette qu'ils aient été pris en otages contre moi, mais je ne sombrerai pas et un jour, pas si lointain, je vais reprendre les enfants avec moi. S'ils veulent bien, malgré tout, vivre encore avec moi. Il ne faut pas

mourir... cette effrayante attirance de la mort qui me hante souvent, comme un double, qui me ronge à gauche pendant que la droite me retient.

Prélude de la peur

Tout a commencé lorsque mon médecin m'a référé à un gastro-entérologue. Il m'a donné une diète hypo-graisseuse. J'avais du gras dans le sang. Il m'a dit de maigrir. J'ai perdu beaucoup de poids. Croyez-le, puisque je suis passé de cent quatre-vingts à cent vingt-neuf livres en trois mois. Je ne suivais pas la diète. Je mangeais des chips, des gâteaux et buvais de la liqueur. J'étais faible. Chez moi, je pissais dru sur le tapis mur à mur. Je n'avais plus la notion du temps. Je me demandais si j'avais le temps d'aller à la toilette. J'avais toujours l'impression que la fille d'en face de chez moi était plus importante, mais je n'ai pas eu le temps de lui parler, ou bien je ne savais jusqu'où allait la schizophrénie, ou bien j'étais carrément asocial. Je la regardais toujours par la fenêtre et puis je pissais à terre. Un soir d'été, c'était humide, je ne savais pas si elle était allée à la campagne. Mes voisins (c'était un couple) parlaient de mariage. Je ne pouvais entendre ce mot plus longtemps. J'ai brisé la vitre de mon appartement d'un coup de poing. Quelqu'un a appelé la police et après quelques explications, on m'a amené à l'hôpital Notre-Dame. J'ai d'abord reçu un point de suture. Je n'en voulais pas, mais le médecin a insisté et j'ai reçu une injection contre le tétanos.

J'étais sale. Je sentais l'urine. De l'urgence en chirurgie, je suis passé à l'urgence en psychiatrie. Le résident ne voulait pas me garder. Il s'informa de mon prochain rendez-vous avec mon psychiatre. Je lui ai dit que c'était le lendemain après-midi. Il m'a dit d'attendre et d'aller le voir le lendemain.

Je ne voulais pas retourner chez moi. J'ai passé la nuit dehors. Le lendemain, j'étais un médium. Je parlais dans ma tête à la fille d'en face de chez moi. Je lui disais de venir me rejoindre à telle porte à l'hôpital. Il était dix heures du matin. Je suis allé

m'asseoir en face du département des allergies. Une femme du centre de rendez-vous est venue me demander si j'attendais quelqu'un. Je fis signe que oui. Il faut dire que j'étais le seul à être assis devant ce département. Bizarre. La femme ensuite a appelé un agent de sécurité en civil qui est venu s'informer de mes intentions. Je lui ai dit que j'attendais une fille pour aller voir le psychiatre à onze heures.

À onze heures pétant l'agent revint me voir; je lui dis alors que la fille n'était pas venue, et que j'irais voir le psychiatre seul, ce qui était faux. Je suis allé à la cafétéria prendre un jus de pomme et une tarte. J'ai passé quatre heures à la cafétéria. Je n'étais pas capable de manger.

À trois heures, je me suis tenu dans le corridor menant à la toilette ou au psychiatre. Tout à coup, j'entends mon nom, je me retourne et ça y est, c'est l'infirmière attachée à mon psychiatre. Elle dit: «Vous avez rendez-vous avec le docteur.» Je ne voulais pas y aller. Finalement, je m'assois quelques minutes dans la salle d'attente et voilà le psychiatre. Il m'apprend qu'il va m'hospitaliser parce qu'il me trouve égaré et confus.

La soirée d'une nurse psychiatrique

16h00. Je me dépose au vestiaire, mets les larmes en conserve et le gros nerf en porte-manteau. Mon déshabillage émotif terminé, j'affiche le sourire serein. En sortant de mon coqeron pour me rendre au poste, je me dis qu'ils sont fous! Moi, responsable du département, RESPONSABLE quand j'ai de la misère à me tenir sur mes deux pattes délirantes.

16h05. Lecture du rapport par le service de jour: un tel est à moitié fou. Un autre est agressif envers X qui est ben plus malade que lui, le nouveau kid a l'air louche — DANGER. PATATI PATATA, bonne soirée, bonne nuit, à demain soir qu'on trouve d'autre chose à dire — merci ben.

16h15. Préparation de la recette miracle. Smarties rouges-jaunes-bleus; ce serait beau une toile avec des dégradés de pilules, c'est esthétique, ça a l'air appétissant. J'ai envie de toutes les bouffer juste pour voir... La bleue pour le n° 4450, ça y va bien: y parle pus tu seul, y parle pus pantoute. La grosse jaune, ça lui donne l'œil égaré pis des tremblements passagers. La blanche toute ronde, ça le rend ben doux, y'a pus la force qu'y avait! Il faut dire que la médecine ne cesse de faire des pas en arrière, vers la préhistoire. J'me dis qu'avec de nouvelles inventions de pilule, y vont peut-être se mettre à grogner et à grimper sur les murs; un vrai zoo domestique. Pour l'instant, un laboratoire de recherche: on peut pas trouver meilleurs cobayes que les troubleurs de l'ordre public. Allez-y. L'institut ouvre ses portes pour jouer dans le cerveau de ses meubles! C'est pas beau, ça?

16h30. Je sors du poste pour voir si ça gueule, si ça rit, si ça braille, si ça gît. Une vraie belle atmosphère, pis comme j'ai l'air emprunté, je retourne dans mon coqeron pour me rassembler. Tant pis si j'ai l'air que j'ai.

17h15. «Souper». En rang, mes p'tits choux, garrochez-vous pas toutt dans'porte, j'ai pas de place pour l'ouvrir. Passez pas là, ça va m'embêter. Je vous invite au calme, c'est pas nécessaire de prendre exemple sur moi.

17h40. «Dodo!» La paix. La garderie est ouverte, les gardiens vous «watchent»! Prohibition de tout acte hétéro ou homosexuel dans les dortoirs: c'est frustrant pour les autres. Faites «ça» en dessous des escaliers, pis faites-vous pas pincer. Pour l'auto-suffisance, on est plus souple, MAIS: EN DESSOUS DES COUVERTES S.V.P.! Pour moi, c'est le souper, l'heure de la pause. «Chez nous, c'est ben calme», «nous autres on a reçu un chris de p'tit baveux qui fait chier»; «moi, j'ai toujours le n° 4930, un vrai phénomène qui tombe sur les nerfs», etc. Ce qu'on s'amuse entre nous autres!

19h00. Retour dans la porcherie, il faut bien dire ce que c'est; une grande poubelle. Un peu d'urine dans un coin, une culotte qui traîne, des mégots éparpillés et, sous un bas, une selle venue d'on ne sait où. Veux-tu venir à la danse, au bingo, au gymnase... ça va te faire du bien. Ça va loin tout ce qu'on se dissimule. Moi, vu que j'suis pognée pour rester en dedans avec les plus fous qui sortent pas, je jase. «Il fait beau dehors.» «T'as passé une belle journée?» «T'as passé une belle nuit?» Là, je tousse pis comme si de rien n'était, j'la crisse là pis j'me garroche sur les murs en me disant que j'aurais dû tomber malade à soir. Il y en a avec qui je jase comme avec de vieux amis, mais ils sont persuadés que je suis la déesse-mère — le baume sur leurs plaies. Pis v'là que j'les déçois grandement quand j'me mets à faire toutes sortes de conneries parce que c'est drôle des fois, quand on sent qu'on est tous ensemble dans le même bateau. Pis c'est rare que j'oublie et qu'ils oublient que c'est moi qui ai les clefs.

20h30. Smarties du n° 4930. C'est tout un rituel et ça peut prendre une heure avant qu'il se décide à poser un geste sans l'annuler. Alors là, j'ai un œil sur les dossiers et un œil sur lui. Je suis tellement impuissante — stérile.

21h30. Smarties général! Venez subir votre chronicité! «Tu trouves que t'en as pas assez? T'en parleras au Dieu-psychiatre. Il t'en manque une — 12 ou 13, entre toi pis moi, ça enlèvera pas beaucoup d'effet. Ton PRN pour dormir. Faudrait peut-être

essayer de dormir avant, non?» Quelle dégueulasserie! Bouffez! Bouffez! STOP. Le n° 1415 refuse médic. Annoncez-le dans les journaux, écrivez en gros: Le n° 1415 a décidé d'être lucide malgré l'environnement délirant. Combien de temps résistera-t-il? J'te mangerai pas pis j'vas te parler pareil. T'as le droit. T'as le droit! Vraiment? Rarement.

22h00. C'est les dossiers qui me sautent dans la face avec leur air sévère et castrant. «Un tel a envoyé chier la nurse sans raison.» Lire: «La nurse a écoeuré sans raison un tel qui l'a envoyée chier.» «Je lui ai donné une injection parce qu'il était agité.» Lire: «Il chantait fort dans le corridor et en plus de fausser, il m'énervait.» Et moi, faut que j'en rajoute, que j'analyse: «Tu sais ben qu'y sont fous pis qu'y faut que ça paraisse dans ta littérature.» Désolée, j'ai pas d'imagination.

22h30. Dodo, last call. La p'tite famille veille sur vous. Non-non, on ne vous abandonne pas, on n'a pas le droit. On est payé pour se parler; c'est-tu assez fou!

24h00. Je dépose le manteau de ma responsabilité émietlée. Rapport au service de nuit, juste l'essentiel. Un tel veut se tuer, «watchez-le!» Tabarnac, ça commence ben qu'ils répondent. Ben oui, qu'est-ce tu veux, t'es payée pour «watcher», non? À part ça, y en a une couple qui dorment pas. La face leur tombe en bas des genoux. Chu toujours ben pas pour les assommer parce qu'ils se promènent dans le corridor. Bonne nuit pis mangez d'la mardel!

C'est le grand départ, le saut dans l'autobus. Parlons d'autre chose, veux-tu? N'empêche que c'est débile que je sois payée pour te parler, pour qu'on se parle. Il y a sûrement d'autres raisons, dans le fond. J'pense que chu payée pour te garder en boîte... Parlons d'autre chose, veux-tu? Faut que j'dorme c'te nuit pis chu tellement fatiguée...

Ces êtres à part...

Il y a sept ou huit ans environ, j'ai fait deux lectures qui m'ont vraiment touchée: la première, celle d'un texte de la petite revue *Je Crois*, exposait une hypothèse bouleversante sur l'origine de la maladie mentale. La maladie mentale serait, selon l'auteur de l'article, une manifestation de l'éloignement ou refroidissement d'une relation personnelle d'amour entre l'homme et Dieu. Cela m'a fait friser les oreilles. Ma deuxième lecture fut celle du livre de Jean Vanier, *Ton silence m'appelle*, un livre merveilleux, véhiculant tout un vécu rempli d'amour, de partage, de compréhension de toute la richesse et la profondeur cachée des handicapés mentaux. Mais, aussi belles que soient des lectures, elles ne sont rien si elles ne résonnent dans un vécu, et ce n'est que cinq années plus tard, une fois devenue omnipratricienne au département de psychiatrie d'un hôpital général que l'expérience heureuse a débuté pour moi.

Je fus, pendant presque trois années, la généraliste affectée au soin de quarante-six résidents d'un centre d'hébergement psychiatrique et des patients internés dans le département de psychiatrie. Pour une jeune médecin sortante, le fait de commencer par une telle pratique amène à en voir de toutes les couleurs. Tout d'abord, mes propres sentiments face à ces êtres humains à part entière, sont passés de l'agressivité mitigée, à l'épuisement moral, en passant par la crainte, ou le sentiment d'être envahie par un vécu si tourmenté; vraiment, il y a des fois où j'aurais voulu être loin d'eux, et pourtant ils voulaient tellement être proches, être compris et moi qui suffoquais dans cette atmosphère. Mais il y a eu aussi toutes ces merveilleuses heures, où, à la longue, j'ai appris à être attentive, recueillante, où il n'y avait de place que pour l'amitié, l'échange d'égale à égal, d'intérieur à intérieur, avec des interrogations, des remises en

question autant psychologiques que spirituelles. Là, j'y croyais à cette lecture des écrits de Jean Vanier, qui me revenait à l'esprit. Comme j'étais dérangée par cette hypothèse spirituelle de la maladie mentale; comment la vérifier, pourquoi un tel oui et l'autre non? J'ai vite laissé ces pensées pour m'attarder à la tendresse qui fusait surtout des résidents du centre d'accueil; c'était comme une grande famille, avec des parents s'occupant d'enfants environ du même âge d'évolution, à quelques exceptions faites, les aidant à faire quelque apprentissage humain, dans le domaine de l'hygiène personnelle, des relations interpersonnelles, des responsabilités à divers niveaux, ceci, à leur rythme et de façon réaliste. Cela m'a touchée et je fus vite gagnée par ces sourires, ces poignées de main, ces échanges chaleureux, et j'ai appris à être tendre avec ces êtres.

Autour d'eux, j'ai appris très tôt à distinguer les divers sentiments du personnel. J'ai mis plus de temps à comprendre les diverses attitudes de refus, de fermeté, de correction venant d'un personnel impliqué, dévoué, maternel, paternel, se faisant un devoir d'amener ces êtres humains au maximum de leur libération, de leur évolution, en prenant soin de tous les détails techniques et humains pour y arriver. Ces attitudes d'un personnel régulier, ou même rotatoire n'étaient pas homogènes malheureusement. Pire encore était l'attitude du personnel consultatif, soit médical ou paramédical des cliniques spécialisées ou de l'urgence. Des soins de moins bonne qualité, véhiculant des peurs, des préjugés, alimentés par des problèmes administratifs, monétaires (coupures de budget, de personnel), problèmes de communication, de dossiers, d'archives. Nous avons dû vivre avec de multiples problèmes chroniques tels que l'absence de rideaux dans la chambre des résidents du centre d'accueil, ceci pendant deux ans (quel médecin aurait accepté cela pour sa chambre de garde?), et tout cela parce que ce sont, aux yeux de la majorité des gens, des personnes ne méritant pas le respect que l'on accorde à monsieur-tout-le-monde!

Que de gens qui restent prisonniers encore de leurs attitudes, comme dirait Suzanne, et combien qui se privent d'échanges chaleureux avec ces êtres, qui malheureusement sont étiquetés comme étant inefficaces, inutiles à la société, embar-

rassants; les «fous», les «imbéciles». Mais n'ont-ils pas, pourtant, le droit de vote, celui de la parole; le droit au respect de la personne, aux soins médicaux, juridiques ou sociaux comme tout le monde? Non, dans la réalité ils ne sont pas comme tout le monde: qui nous dit, cependant, qu'un jour notre femme, notre fille, un parent ou nous-mêmes, ne serons pas atteints du mal du siècle: «les nerfs». Combien, alors, nous aimerions être entourés de tendresse, de respect entier, de compréhension et, peut-être aussi, de prières?...

P.S. J'invite tous ceux qui voient clair, et sont solidaires de ces êtres humains à part entière à exposer au grand jour autour d'eux les injustices faites à ceux-ci, moins pour chercher des coupables que pour réveiller la tendresse refroidie de nos cœurs envahis par la technique et le matérialisme.

Corps étranger

Je commence à comprendre où je suis. Je suis folle avec les fous. Il y en a qui crient, d'autres pleurent, mais la plupart semblent comme hypnotisés, ils marchent comme des robots, en traînant les pieds. Leur voix est monocorde, aucune expression sur leur visage, juste une fixité comme s'ils étaient coulés dans la cire. Je me regarde dans le miroir, ce n'est pas vrai! Ce n'est pas moi, j'ai le même air qu'eux, la même peau luisante et les yeux vides, je suis comme soufflée, enflée, j'ai la langue brune. Mais qu'est-ce qu'ils sont en train de me faire? Je vais voir quelqu'un, n'importe qui, une garde, quelqu'un qui m'écoute. Tiens, celle-ci a l'air moins bête que les autres (on reconnaît facilement les gardes, elles ont l'air occupé et elles se déplacent plus vite que les autres). Je lui dis ne pas vouloir être comme ça, je suis mal, j'ai l'impression d'être dans un corps étranger, je ne me reconnais plus, je ne sens plus mon corps, il est gros, lourd, lent, je veux que ça cesse. Elle me regarde (j'ai honte), sourit: «Compte-toi chanceuse, tu as failli avoir des électro-chocs, mais les médicaments suffisent pour l'instant. Tu te sens mieux que lorsque tu es arrivée, n'est-ce pas?» Mieux, je devrais me sentir mieux?

Lettre à un camarade de travail

(Seconde partie: solitude)

L'hospitalisation, quelle saloperie. Solitude, solitude, solitude — personne ne vient, personne n'appelle, personne n'écrit pendant de longs jours, de longues soirées. Je fais les cent pas dans les corridors de l'hôpital, prisonnière à l'étage psychiatrique. Quelques membres de ma famille viendront une fois ou deux pour se donner bonne conscience, se déculpabiliser; ils vont m'apporter des cadeaux comme pour s'excuser de m'avoir volé mes enfants. Mon cher mari, lui, ce sera au moins quinze à vingt minutes par semaine un soir par hasard — il est toujours tellement occupé et toujours si engagé et indispensable socialement, etc. Et puis, c'est déjà tellement pénible, ces confrontations une fois par semaine avec les psychologues, pas vrai? Il sait très bien ce qu'il m'a fait, où il m'a poussée, et il chie dans ses culottes à l'idée d'être démasqué et que moi aussi j'ouvre les yeux. Une semaine, il restera cinq minutes de plus. En ce soir mémorable, il vient me dire une fois pour toutes qu'il ne veut plus de moi, qu'il veut se séparer et que c'est lui qui aura la garde des enfants. Comment ai-je pu me contrôler; je l'affronte, le questionne, accepte son point de vue. Il y a un cri qui monte en moi mais ma raison décide que je ne lui donnerai pas encore ce spectacle de me voir désespérée, gisante — je n'ai pas crié. J'ai fait face. Je suis restée debout devant lui, devant ses sarcasmes. Il m'a plantée là au milieu de cette chambre hideuse au mur incommensurablement blanc, comme si mon univers s'écroulait encore une fois. J'ai basculé dans la souffrance, le désespoir. C'était fou. Johanne et Huguette, malgré la peur que je lis sur leur visage, sont venues me voir. Elles sont là, une plante à la main, nous parlons. J'ai très peur de l'impression que je vais faire sur elles, comment vont-elles percevoir, ou comprendre

ma souffrance. Mais elles sont là, nous communiquons, je souris, une chaleur monte doucement en moi. Je n'oublierai jamais cette visite. J'écris une longue lettre à une personne avec laquelle je travaille. Il n'y aura jamais d'écho à m'être exprimée au cœur de ma souffrance. Je ne demandais rien de concret, mais c'était tout de même un appel. Tant pis. Plus tard, trois femmes de la coopérative arrivent un soir, chargées d'un gros bouquet de fleurs hétéroclites trippantes que je n'ai jamais vues pour la plupart. C'est un vent de fantaisie et de tendresse qui souffle sur mon angoisse quotidienne. Un de mes «ex» que j'appelle après dix ans de silence vient me voir avec sa femme un soir. C'est encore de la chaleur au dehors qui pénètre dans mon chez-moi désespéré, surtout que cet homme-là venait me voir régulièrement en 68 à l'hôpital lors de mon premier séjour en psychiatrie (quarante jours). Je n'aurais jamais pensé m'y retrouver un jour après toutes ces années. Cette fois-ci, j'y serai pour deux mois et demi environ. J'y suis rentrée en ambulance, inconsciente; j'en sortirai debout, prête à me battre malgré tout, encore vivante pour témoigner, plus vivante que jamais.

Je t'embrasse, grand «fou»...

N.B. «Vaut mieux passer pour fou que de passer tout droit.» (Claude Péloquin)

Témoignage de mon vécu

Je suis, parmi tant d'autres, employée dans un Centre hospitalier depuis déjà quelques années. Ma fonction de secrétaire du Service de Pastorale ne me permet pas, comme tel, d'œuvrer auprès des handicapés mentaux du service de psychiatrie.

Cependant, un jour, lors d'un incendie à l'hôpital Louis-Hippolyte Lafontaine, une cinquantaine de patients ont dû être relocalisés ici, en centre d'accueil.

C'est à ce moment-là que, sans savoir ni pourquoi ni comment, j'ai compris que ce genre de patients m'inspirait de la crainte, pour ne pas dire de la peur, tout simplement.

Tous les matins, les patients de cette unité de soins viennent prendre leur petit-déjeuner à la cantine de l'hôpital. À ma grande confusion, je suis obligée d'admettre que, craignant leurs réactions parfois imprévisibles, j'évitais de me placer près d'eux. Si, d'occasion, il m'arrivait d'être seule avec l'un d'eux devant la porte de l'ascenseur, je préférerais alors emprunter l'escalier à cause de ce sentiment d'insécurité qui montait en moi et qui me faisait supposer qu'il pouvait être violent.

Je me sentais motivée par une foule de préjugés, quant à ce genre de maladie. De plus, je crois que la fausse réputation qu'on avait faite, autrefois, à ces institutions, servait à nourrir chez moi, ces craintes et ces peurs.

J'ai vécu de longues années dans ces sentiments, jusqu'au jour où on m'a appris qu'une de mes amies était hospitalisée en psychiatrie, pour ce que l'on appelle communément une dépression nerveuse.

Au début, j'aurais beaucoup aimé lui rendre visite, mais il y avait toujours cette fameuse crainte dont je ne parvenais pas à me défaire. De jour en jour, je retardais cette rencontre et,

croyez-moi, tous les prétextes étaient bons pour ce faire.

Dieu seul sait comment et pourquoi... mais, un jour, je me suis décidée. Ce qui ne fut pas chose facile. Lorsque je me suis trouvée seule à seule avec cette amie, si heureuse de me voir, un profond sentiment de honte et de confusion monta en moi. Vous décrire son contentement de me revoir et la joie qui rayonnait sur son visage, serait chose presque impossible.

La conversation s'engagea, et je vous prie de me croire, qu'elle avait des tas et des tas de choses à me raconter. À ma grande stupéfaction, un très grand nombre de ses compagnes, vivant la même expérience qu'elle, sont venues se joindre à nous, à un point tel que, plongée dans une atmosphère de confiance et d'amitié vraies, je me suis surprise à me sentir parfaitement à l'aise. Mes peurs et mes craintes antérieures s'étaient évanouies, comme par enchantement. C'est alors que, pour la première fois de ma vie, j'ai pris conscience des besoins réels de ces personnes.

Besoins d'attention, de compréhension, d'amour reçu et donné, ainsi que de pouvoir trouver une oreille vraiment à l'écoute de leurs problèmes. Le fait qu'ils soient, en quelque façon, différents de nous ne les empêche pas d'éprouver de très profonds sentiments que nous nous devons de découvrir avec eux.

Retournant, par la suite, à mon lieu de travail, je me suis sentie tout heureuse d'avoir, pour ainsi dire, fait le cadeau de moi-même à quelqu'un d'autre. À la vérité, c'était encore bien plus à moi-même que je venais d'offrir un inestimable présent de tendresse et d'amour.

Puisse ce modeste témoignage venir en aide à tous ceux et celles qui, comme moi, seraient encore prisonnières de leurs peurs.

Les ouvriers de l'usine des fous

Vous entrez de force
De curiosité — de scandale
Vous frôlez les murs
Prenez leurs couleurs
De peur de vous être vus
De honte d'être venus
Et de ne pas trouver
Les vrais fous
Ceux des légendes.

Mais regardez-vous
Leur parler
En mépris — en sécheresse
Comme vos bêtes domestiques
Mais regardez-vous donc
Trembler d'intolérance
Au-dedans de vos folies.

Et puis vient l'habitude
Du quart de travail
Où les mêmes mots seront dits
Les mêmes gestes faits
Et puis vient la croyance illimitée
Du Dieu-psychiatre
De la pilule-miracle
Et le règlement militaire
Pour être bien sûr
Que les fous ne disent pas
Que les fous restent fous
D'avoir cherché, d'avoir forcé
Les grilles de leur identité.

Vous sortez du travail
 Gratifiés des supérieurs
 Le dos un peu plus voûté
 D'intolérance
 Le regard cerné
 D'avoir fermé les yeux
 Le sourire maladif
 De retenir le geste.

 Et puis le temps passe
 Immobille — intemporel
 Et vous voyez les jeunes
 En lui, celui que vous étiez
 Et toujours, vous évitez le geste
 Voyant bien votre chronicité.

 Et quand vous devenez sénile
 Bien avant l'âge
 Qu'on vous licencie de force
 En remerciant votre complicité
 En la transformation des matières
 Premières en produits finis.

 Vous sortez de force
 A force de vouloir
 Ne pas être
 A force de vous dissimuler
 A l'abri
 A force de passer à côté
 De votre folie.

Schizophrène hébéphrénique

Schizophrène hébéphrénique.

C'est bien plus que le titre!

C'est mon titre!

Et il est loin d'être honorifique...

Il y a un an que je n'ai dit un mot.

Et, comme «qui ne dit mot, consent»,

On a formé un complot

Pour m'enfermer comme un dément...

Non, je ne suis pas paranoïaque!

Même si j'ai essuyé toute une claque,

Car pour mon bien et celui de la société,

On m'a simplement emprisonné!

Tout a commencé

Le jour où j'ai décidé

Que ça ne valait plus la peine de parler...

Les gens en furent consternés!

Parler de pluie et de beau temps...

Ne sert qu'à passer le temps!

Sans changer la direction du vent

Ou avoir du bon temps!

Parler de politique...

Ne changera rien à la gamique!

Mais cela fait bien dans les salons

Pour épater ses intellectuels compagnons!

De véritables discussions

Ne sont pas légion!

Que monologues qui s'entrecourent...

Autant qu'il y a de gens dans le groupe!

«Les esprits faibles parlent de gens,
Les esprits médiocres parlent d'événements,
Mais les grands esprits parlent d'idées»
C'est bien la vérité...

Ils parlent tous de l'extérieur!
Aucun ne parle de l'intérieur,
Personne ne parle de soi,
Ça, moi ou surmoi...

Personne ne dit ce qu'il ressent.
On se tait ou ment!
Moi, j'ai voulu parler et écouter,
On m'a trouvé un peu «pété».

Plutôt que des mots qui ne disent rien.
Je préfère rester coi.
Parler ne sert à rien.
Si l'on ne peut se comprendre toi et moi!

J'ai perdu la raison
Le jour où je suis arrivé à cette conclusion!

un «Fou»

J'ai gagné le gros lot

Tout commence en septembre soixante-neuf, alors que je traverse une période moins facile de ma vie; ma femme consulte, en mon nom, les médecins d'Albert Prévost. Ces derniers répondent qu'ils n'ont pas de place pour moi pour le moment et que le seul moyen d'entrer à cette institution serait d'y entrer d'urgence.

On me demande d'aller au poste de police de Laval, qu'il y aurait un moyen là. Un médecin arrive, supposément conseillé par les médecins de Prévost, et m'injecte 1500 mg. de Largactil. On me dépouille et m'installe dans une cellule pour la nuit.

Vous devinez un peu l'état dans lequel je me suis retrouvé, moi qui n'étais pas habitué aux «drogues» psychiatriques. Remarquez que je ne suis pas violent; tout au plus étais-je quelque peu euphorique. Le lendemain, je ne suis plus qu'une loque qu'on amène à l'urgence psychiatrique de Prévost. On me fait signer une formule d'admission en m'aidant, car j'ai peine à me tenir sur mes jambes. Et là, pendant les sept jours qui suivent, je ne distingue même pas les nuits des jours car on continue à m'injecter la même dose quotidienne de Largactil (1500 mg.).

Je suis psychiatisé. C'est pire qu'en prison, car je n'ai même pas la chance de communiquer avec l'extérieur. Et même si j'avais eu le droit de communiquer avec l'extérieur, aurais-je seulement pu composer un numéro de téléphone? Ma femme obtient la permission de me rendre visite une semaine plus tard et me demande pourquoi je n'ai pas communiqué avec elle plus tôt!!!

Durant tout ce temps, je souffre sans arrêt, physiquement, car j'ai des réactions médicamenteuses. Combien de fois je suis incapable d'avaler une bouchée, tellement je souffre.

Je ne parle pas ici des sessions avec le psychiatre où je dois rester muet, la langue épaisse d'un pouce, sans eau, pendant cinquante minutes. Lui, il ne parle pas. Il me fixe. Il dit une phrase au début: «Bonjour, comment ça va Monsieur» et une phrase au bout de cinquante minutes: «Dans trois jours on se revoit.» De toute façon, il sait que j'ai une assurance et qu'il va être payé. Quelquefois, je réussis à glisser quelques mots pour lui dire que les médicaments ne me conviennent pas, que je me sens tout tordu, que j'ai l'impression d'être en prison. Il daigne me répondre à l'occasion que je ne suis pas en prison mais que je ne sortirai que lorsque je parlerai.

Approxim

vous vous êtes foutus de moi
avec vos analyses approxismes
mes maux vous sont qu'un conçoit
schizomaniatipe:

mais vous m'êtes () et belliqueux
j'aboies.....
le désordre est votre œuvre
j'en suis le gueux.

à votre péripsychopsi
je ne me veux que larve
comédie...
et déchirure.

Danse de la destruction

J'ai passé six mois à la clinique de jour de l'hôpital Notre-Dame; de janvier 76 à juin 76. On avait de l'ergothérapie, des périodes de thérapie de groupe, de la gymnastique, des rencontres une fois la semaine avec une infirmière, deux périodes de rencontre de tout le groupe où l'on disait les points que l'on voulait améliorer et les points que l'on avait améliorés, etc. Tout cela m'est arrivé après une hospitalisation d'un mois et demi.

À l'hôpital de jour, il y avait un psychiatre, deux infirmières, une psychologue et des ergothérapeutes. Et c'est à partir du psychiatre qu'il y a eu de la broderie pour mon hospitalisation à Louis-H., le 5 novembre 76. Il faut dire que je le considérais pour son assurance et que je le prenais pour Dieu le Père avec sa barbe, et sa tête haute. D'autre part, j'allais voir les topless, ce qui n'était pas tout à fait désagréable; mais c'est le mélange des deux qui m'a mené à une colère carottée en novembre.

Voilà! J'en conclus que Dieu et le sexe ne vont pas ensemble.

Je communiquais avec la topless par l'esprit. Je voulais la voir toute nue et elle se montrait. Mais voilà, il y a un mais. Je voyais des intermédiaires: des petites filles de dix ans environ. Ça prenait un temps interminable pour voir la topless. Je croisais bien que c'était les petites filles qui choisissaient si elles étaient pour montrer la topless ou non. C'est emmerdant, à la fin, de toujours attendre. Ça donne une chute de la libido et un mal de tête. Pour contrecarrer cela, j'allais voir la topless.

Mais c'est là que le drame commence. De retour chez moi, mon subconscient me remettait dans l'atmosphère du club. J'y voyais le psychiatre organiser une orgie. J'avais la libido qui

descendait. Mais là, il y avait une drôle d'organisation qui se payait un chemin. Il y avait un dualisme entre le psychiatre qui remplaçait Dieu le Père qui riait toujours, et Satan qui me provoquait et qui me disait qu'il ferait l'amour à la topless Suzanne.

Ce n'était pas Dieu le Père qui aurait fait l'amour à la topless, mais il riait et me provoquait en parlant à d'autres hommes, tandis que, d'un autre côté, Satan voulait aller tuer Suzanne.

J'étais saturé de sexe mais je ne voulais pas que Suzanne meure. Je voulais encore faire confiance au psychiatre mais pas à Satan.

Il fallait que j'aille au club pour empêcher ce meurtre. Cela voudrait dire au moins huit stations de métro et six rues à marcher. Satan montrait qu'il était près du club.

Et c'est là que j'ai fait mon mauvais voyage. C'était le temps que je n'avais plus pour aller sauver Suzanne.

J'ai fait une crise, un délire.

Avec toute la casse que j'ai faite dans ma chambre. J'ai brisé le frigidaire, lancé le grille-pain dans la porte; tout à coup j'entends: «C'est la police!» Je criais de plus belle, mais sans m'être rendu compte que c'était la police. J'ai lancé ma balance dans la porte, ça a fait un trou. J'ai crié Pol Sao très fort. Je crois que c'était pour éloigner Satan et pour dire que rien ne surpasse le bonheur. Il était vraiment temps d'aller sauver Suzanne. J'ouvre ma fenêtre et je sors avec mon blazer sans chemise; j'avais mes pantalons, mes souliers et mes bas. Ça donnait sur la galerie arrière.

La police sort en même temps que moi et me menotte. Une police m'amène dans l'auto-patrouille; tandis que l'autre faisait son rapport et communiquait avec les hôpitaux ou le poste de police pour savoir où me placer. Au bout d'une bonne demi-heure, la police qui s'est renseignée embarque dans la voiture. On file à toute allure vers Louis-H.

Je passe à l'admission. Ensuite ils m'injectent probablement du moditen à grosse dose. Ils me passent ensuite (les deux gardes de sécurité) au bureau de l'unité des salles d'isolement. Là, ils me disent d'enlever mes chaussures et me font passer dans la salle

d'isolement pour m'enfiler une jaquette. Je leur remets tout ce que j'ai.

C'était l'heure d'aller se coucher. Il ne me restait plus que mon matelas, un drap, une couverture. Le sommier, la chaise et le petit bureau avaient disparu. Je vais à la toilette. À mon retour il ne me restait plus que la couverture. Je ferme ma porte et me couche sans plus penser. Le lendemain ils viennent porter mon déjeuner; je n'ai plus faim. Je leur demande de m'aider à me lever et de me soutenir jusqu'à la toilette. Je n'étais pas capable de me lever et de marcher. C'était deux grands noirs qui se foutaient de moi. Au début ils me disaient de me lever et à la fin, voyant que je n'étais pas capable de marcher, ils m'ont soutenu jusqu'à la toilette. Je suis revenu avec eux.

Pour mon déjeuner je n'ai bu que le jus d'orange et je n'ai pas touché à mes céréales. Ils m'ont dit: «Vite Monsieur, il faut finir votre repas!» Je leur ai dit que je n'avais plus faim. Ils ont alors rapporté mon cabaret.

Plus tard, ils m'ont sorti de la salle d'isolement et m'ont amené dans la salle de jeu. Il y avait une table de billard et c'est tout. Peut-être y avait-il la télévision, et tout le tour de la salle il y avait des chaises toutes déchirées où les hommes se couchaient, moi aussi. L'injection m'avait trop tranquilisé. Un ou deux jours après, les effets secondaires de cette fameuse injection se font sentir. Pour ne pas, qui sait, me battre avec les autres, j'ai préféré m'isoler dans la toilette. Je ne savais pas si je devais donner un coup de karaté sur le bol de toilette où il y a l'eau propre. Et pourtant, je ne suis pas brise-fer. Quand j'ai vu que c'était mieux de m'endormir, je suis allé me coucher sur les chaises. La deuxième soirée se terminait ainsi. Le troisième jour, un médecin me dit: «Vous êtes intelligent», pour me remonter le moral, et ajoute: «On va vous transférer dans une unité plus tranquille.»

La journée même, ils m'ont transféré au pavillon Saint-Amable, où les gens n'étaient pas trop agressifs.

Je me prenais pour le Dieu de l'univers, je disais aux hommes qu'ils étaient pour sortir bientôt. Il y en a un qui me demandait quelle journée on était, et ce, constamment. Il avait très hâte de sortir. En fin de compte, il est resté près de trois

mois et demi, tout comme moi, en plus du temps qu'il avait fait avant moi.

«Flash» sur ma pratique en institution psychiatrique

— Je travaille dans la production des fous, dans l'asile reproducteur, dans le storage des malades mentaux.

— Je travaille à l'arrivée des matières premières dans une unité de trente-huit fous qui, à loisir, peuvent circuler du passage au solarium, du solarium au passage en parlant seuls ou avec d'autres mais toujours de manière pathologique; il faut bien justifier l'internement!

— Entre nous, un minimum de respect; Saint-Jean de Dieu — Louis-Hippolyte Lafontaine — l'Université de l'Est, c'est la même chose. Ne faisons plus comme s'il n'y avait plus de préjugés, S.V.P.

— Mon travail consiste à observer le fou, décrire son comportement au dossier en évitant les incohérences par rapport au diagnostic du Dieu-médecin et de sa recette-miracle.

— Il n'y a pas d'endroit plus réglementé que l'hôpital des fous. Il n'y a pas d'endroit plus représentatif de la société répressive. Nulle part ailleurs trouve-t-on autant de préjugés et autant d'attitudes méprisantes que chez les soignants qui se prétendent «soignants». Bref, il n'y a pas d'endroit plus fou!

— La violence est prohibée et proscrite quoique valorisée: le soignant est «obligé» d'intervenir, de s'occuper de..., de porter attention à..., de se souvenir qu'il est là.

— Le fou ne sait plus comment être; s'il ne communique pas, on le dit méfiant. S'il pose des questions ou exerce des pressions, c'est un rebelle. S'il demande à signer un refus de traitement, on le convainc qu'il aura des ennuis.

— On exige des fous qu'ils soient plus patients et plus forts que les gens qui sont libres. On leur demande d'être moins vulnérables que quiconque. Qu'est-ce que je peux faire d'autre

que de le dénoncer et de le dire; ma voix passe sous silence. Tout le monde sait cela, mais chacun est complice de l'aliénation des autres.

— Quel geste puis-je poser seule? Exemple: je diminue la dose de médication, le lendemain note au dossier: «Depuis qu'il ne prend plus telle médic., plus agressif.» Conséquence: augmentation de la dose quotidienne.

— C'est à travers les «fous» que nous contrôlons nos propres perturbations. Parce que ça dérange, parce que ça fait peur de voir les gens déconner, nous qui n'osons pas.

— La folie, ça devrait être positif, un dépassement de l'appris-par-cœur, une sensibilité de soi. Mais ici, la folie c'est l'enfer. C'est moi qui ai le contrôle, c'est moi qui décide de toi, on a tellement peur de le perdre ce contrôle!

— Il y a des soirs où je rentre, le sourire difficile, avec le désir de me cacher dans un petit coin et de ne plus voir. Il y a des soirs où je ne suis plus capable d'entendre les mots et de refaire les mêmes gestes, où je ne suis plus capable de comprendre l'attente des réponses toutes faites que je n'ai pas, où je ne peux plus supporter Jean-Paul qui s'accroche à moi parce qu'il manque tellement de tendresse. Il y a des soirs où je me taperais d'avoir dit telle chose de telle manière sans respecter son degré de réceptivité. Quand on attache un nouveau patient simplement parce que nous ne sommes pas assez nombreux pour assurer sa protection et que, trois jours plus tard, après de nombreuses pressions, on se retrouve avec une personne de plus à soigner, c'est pas très-très gai.

17 février 1979 à l'hôpital

Vie de femme, vie d'enfer, jeu de drame, s'emballe l'univers. La terre chaotique, vociférante dans ce stress diabolique, diabolotin ridicule. Vie de femme, vie de mère misère, vie de fer. Je suis exténuée, vidée, complètement sabotée à l'intérieur. C'est la folie furieuse — la fratrie — en moi la maudite bousculade meurtrière. Et le soleil qui mord l'ombrage dans mon dos marbré. Je marche, marche jusqu'au soleil. Vie intra-utérine. Mois de septembre comme un fœtus. Un pan de ma mémoire a délivré à ma conscience l'intimité et la conversation de mes parents avant ma naissance. Ce goût inaltérable de hurler tout à coup. Comme le loup hurle à la mort en pleine nuit — en plein cricri du marteau sur les tempes. La scie du temps à nous ronger les os — hache à fendre, pourfendre nos crânes divisés. Ronde de la nuit glaciale — ronde de l'ennui. Cette limite fatigante du papier. Cet aller-retour inlassable sur quatre pouces — lignes trop petites, diffuses. Je me refuse au naufrage du dedans qui me chavire, ivre de vie. Ne plus se creuser la tête comme on se creuse un tombeau. La chute des mots comme les feuilles de la morte ricaneuse, de la morte inassouvie — de cette morte, mon double — mon amie. De tous mes muscles, mes nerfs endoloris dans cette digestion écœurante des pilules — pilules des fous —, me rend furieuse. Comme si mon sang m'abandonnait sans bruit — dans cette circulation de mon corps éperdu. J'ai déjà eu des symptômes de manque depuis que le traitement est commencé, il y a une semaine à peine. Se battre contre l'écroulement — la perte de conscience, de l'intérieur sans connaissance — de ces brûlements un peu partout dans mon corps, brûlements derrière les yeux, brûlement du ventre surtout — deux jaunes, une blanche, deux fois par jour. Ou un peu de liquide jaunâtre pour saboter l'insomnie. Tomber dans un précipice doucement,

la chaleur du sommeil vous gagne — et c'est la chute, l'avalanche. Sur de petites feuilles blotties l'une contre l'autre se tapisse ma folie — se risque ma parole de femme évanouie...

Tentative d'écriture

Je vivais avec elle depuis un certain temps déjà, côte à côte comme deux sœurs, l'une dans l'autre comme une mère et sa fille. Inséparables.

Je voyais la panique dans les yeux qui se détournaient. Elle était là entre le monde et moi, au su et au vu de tous. Insupportable. Ils ont voulu la chasser, m'en délivrer (peut-être); en tout cas, l'ôter de leur vue. Ils nous ont enfermées. Pour la faire taire, ils m'ont droguée. Ce corps lourd et lent ne leur faisait plus peur, ils pouvaient maintenant regarder mes yeux fixes sans danger, moi je savais bien qu'ils n'avaient fait que l'endormir... J'ai bien essayé de crier pour leur dire qu'ils se trompaient, ils n'ont pas entendu et m'ont attachée.

Alors je me suis tenue tranquille et elle, je l'ai cachée. J'ai fait ce qu'ils voulaient: manger, dormir, et surtout ne plus dire certaines choses... J'ai regardé autour. Il y avait des hommes et des femmes, absents de leur corps, traînant les pieds sans but dans un corridor, mangeant des patates pilées insipides en bavant un peu, regardant la télé sans la voir et sachant pourtant l'heure; ils se lèvent un à un et font la queue pour avoir la potion magique qui gardera bouchées les oreilles des bien-pensants.

De temps en temps, après avoir bien sucé la vie en eux, ils en laissent repartir un ou deux, qui disparaissent, anonymes dans la foule, bien «contrôlés».

Je croyais la mort en moi. C'était avant de rencontrer les assassins du désir.

Conte pour adulte

Is' me l'arrach' ou la différence entre l'illusion ou la réalité.

Vous ne le savez pas, mais quand vous ne m'avez pas vue, je me suis fait transformer en homme, ça m'a tout l'air que j'ai plus l'air d'un homme que d'une femme et comme vous aimez tous mieux les hommes... Vous ne le voyez pas, c'est illusion. De toute façon, comme j'ai le désir et que j'ai toujours eu le désir de rejoindre mon père, me faire toucher par lui et lui toucher; mais n'oubliez pas, j'aime aussi ma mère... Et j'ai osé, dans mes symboles et délires, penser que je tuerais ma mère, vous ne savez pas le nombre d'années que ça m'a pris de psychanalyse; si j'en suis sortie encore maintenant, c'est beau!

Mais, moi aussi, j'aime mieux les garçons et il s'adonne que j'ai une jouissance de femme... Imaginez que je ne suis pas aussi blonde que mon père et pas aussi brune que ma mère et que je n'ai les yeux ni du même bleu, ni du même vert, ni même du même brun que personne. Je suis ce qu'on appelle une bâtarde, qui change de couleur de cheveux comme passent les saisons: l'eussiez-vous cru, et ce, sans se teindre les cheveux; je change même de couleur d'yeux; si vous n'en voyez pas toujours la couleur exacte, c'est que tout n'est que pure illusion; j'ai des seins et de la barbe, je ne suis pas une travestie, je suis moi-même et il ne me manque que la plume au cul. J'ose aimer quelqu'un de sexe différent, qui ressemble à ma mère, excusez-moi mais j'aime les différences et les ressemblances, y'a des choses qui se complètent et s'harmonisent.

Depuis le temps, j'en suis arrivée à la phase narcissisme en homme.

Je n'ai pas étudié la psychologie, mais j'ai lu les différentes mythologies du monde entier, bien avant vous. Si j'ai trouvé délices et plaisir à les lire, c'est peut-être que, finalement, je n'y

ai jamais rien compris... Vos grands mots et belles idées, j'en ai soupé et il n'y a pas plus de quoi dans mon assiette... «Le monde est moins beau qu'il n'est con», dicit Sardou, Michel.

angoisse, écart impromptu

un déferlement d'angoisses
nourrit mon corps en proie
à d'impromptues et d'horribles
convulsions où l'écart de myriade

je rêve de collines où l'enfance
une source à grand chêne
abritent les corbeaux des collines

combien de temps faudra-t-il dresser
contre la folie des gentils
combien de misères
contre l'acharnement

ma gorge s'est nourrie dans la main
de la source des guerres
mes yeux ont goûté le chêne
et la nuit j'ai compté les étoiles
et les sagesses qui m'ont amusé

mais ce soir, mon lit sera la ville
où l'angoisse règne
à ma porte des gens pleurent
la mort d'une dame

il me faudra combien de dires
pour satisfaire à votre savoir
aujourd'hui des pieux ont lieu
de plaisir.

Souper savant

Comme intro, savante démagogie à vos tables. Messieurs, un souper fait d'idioties sous ces lumières brûlées par ces soirs de lune cachée; messieurs, vous trouverez sous la nappe une indication idiote des saucisses mal cuites du carré Saint-Louis, par des étudiants de la savante organisation des binnes en boîte de la police normale et intelligente.

Sur l'endos de la nappe vous trouverez l'indication des fabricants de nappes situés Hôtel-de-Ville, rue Notre-Dame. Il serait aussi un plaisir de vous dire de ne pas vous surprendre des mets servis dans cette savante et savaneuse causerie: souper savant!

Accordez-vous du sérieux dans la recherche sérieuse que je vous expose depuis mon banc, chers savants.

Soupez tranquillement, aisément, sans embêtement à la manière gentille, à la manière grandiose de l'élucubration candiaque sur la platitude, la bête de n'avoir jamais subervi des binnes à l'envers d'une assiette cassée.

D'ailleurs servi en dégénéré par un non-connu de notre cuisine, de la rue Hochelaga.

Donc, chers savants, permettez-moi avec gênes de folie de vous savamment remettre plus de rien-du-tout, plus qu'il n'en faudra: permettez-vous entre vos binnes et votre pain sec et votre café de charbon de vous glisser une quelconque idée religieuse, propre, savante, pure qu'il nous faut maintenant accepter: la folie des savants-soignants de Louis-H.-Lafontaine alias Saint-Jean-de-Dieu.

Permettez-moi de m'éterniser en tant que votre humble propriétaire de cet asile «maison grise» en vous disant merci, merci, merci, merci...

Le «nu-vite»

C'est comme irréel. Je fonctionnais si bien. J'étais si actif. Puis tout d'un coup, me voilà plongé comme dans une nuit noire, encarcené, paralysé, hébété. Je ne puis le croire, c'est sûrement un cauchemar. Qu'est-ce que j'ai fait pour devenir comme ça, pour me ramasser ici. Autour de moi, rien que des étrangers. Plus de famille; ni femme, ni enfant, ni copain. Je ne retrouve pas non plus la familiarité des lieux. Aux fenêtres il n'y a pas de barreaux, mais des moustiquaires en acier inoxydable. Les portes sont fermées à clef et pour en passer le seuil il faut obtenir une permission. Des gens me parlent d'une voix que je trouve très forte. Moi, même mes réponses brèves semblent tellement manquer d'assurance. À chaque fois que j'essaie d'ouvrir la bouche tout mon être tremble: tous doivent le remarquer. Je me sens extrêmement mal. Une espèce de vertige intense m'envahit constamment. On me force à avaler des comprimés à toutes les quelques heures: une poignée de pilules à chaque fois et après m'avoir donné de l'eau, une femme me demande d'ouvrir ma bouche pour l'inspecter et s'assurer que j'ai bien tout avalé. Cette même femme m'ordonne également de faire mon lit le matin. Je n'oserais certainement pas m'opposer à sa volonté: elle est mieux bâtie que la plupart des hommes que j'ai rencontrés dans ma vie et elle est constamment en train de fumer sa pipe. Elle me talonne continuellement, du moins c'est l'impression que j'ai.

Elle me demande «comment ça va maintenant». Elle me dit que c'est terrible ce que j'ai fait: «Se promener tout nu à l'extérieur de sa maison, aller chez ses voisins comme ça.» Je me sens honteux quand elle me dit ça. «J'ai sûrement dû en perdre des bouts pour ne pas m'en souvenir.» J'ai le sentiment d'avoir fait des choses très graves pour me retrouver dans une maison

comme celle-là. Seulement trois semaines plus tard, j'apprendrai de la bouche de mon médecin que ce n'était pas «tout nu» que je me promenais mais «pieds nus». Mon interlocutrice avait seulement fait une erreur en lisant mon dossier: erreur qui pendant trois semaines m'a terrorisé.

«Au bout de ma folie, la vie...»

(Seconde partie)

Je me suis réveillée à l'urgence de l'hôpital Saint-Luc, arrachant mon soluté, enragée de dépit de revenir ainsi à la surface, je voulais mourir plus que jamais. On m'amena devant une femme psychiatre qui me posa des questions sur les raisons de mon geste. Je lui dis que mon mari et moi étions séparés, et je ne mentais pas. Elle est revenue en me disant l'avoir appelé et que c'était faux, que je n'étais pas séparée. Je me souviens encore de sa grosse face à claques de matrone juchée sur son trône de médecin bien-pensant. Qui était la plus folle des deux? De le croire, lui, le tout-puissant mari, si normal, pas vrai? Moi, de l'urgence, je passais à la cure fermée pendant que monsieur vagabondait sans attache, sans enfant. Je n'avais que le téléphone, mais j'étais dans un tel mic-mac. Tout se bousculait, se mélangeait en moi — enfermée, enfermée, enfermée, punie, punie, punie. Il y avait un autre patient avec moi. Il était très agité, il y avait en lui quelque chose qui me faisait peur. D'un autre côté, je le trouvais sympathique, le seul être avec qui communiquer dans cette prison. Pour le personnel, c'était le silence. Ils étaient plongés dans leurs papiers jusqu'au cou. À travers une vitre on pouvait les voir s'affairer, tout à eux-mêmes, si loin de notre souffrance. Quelques jours ont passé, je crois, de solitude, de vide, d'absence de chaleur humaine. Je me sentais coupable, criminelle. J'ai appelé un ami, ma sœur et une vieille dame que j'aime comme une mère. J'ai bientôt reçu les trucs que j'avais demandés. J'ai fumé, il fallait demander chaque cigarette au poste de garde, on me rationnait doucement mais fermement. Je pensais toujours à la mort. Il y avait une robe de chambre avec, voyez-vous, une épaisse cordelière de bonne longueur. J'ai fait un nœud coulant et dans le silence des

toilettes un soir, je l'ai fixée à la douche, grimpant sur une chaise et je me suis pendue. Mais voilà que, dans ce silence, mon camarade d'infortune qui s'attardait dans une toilette est venu mettre son nez dans les douches et s'est enfui en criant. Je regrette de lui avoir fait un tel choc; ç'a pas dû être drôle pour lui. Pour moi, ça n'allait pas l'être non plus, bientôt, d'avoir encore raté mon coup de cette façon. Pendue au bout de ma corde, j'ai vu apparaître tout à coup deux faces d'infirmiers, un homme, une femme, un noir, une blanche. L'un me tenait à bras le corps, l'autre essayait de desserrer le nœud. Rien n'y faisait. Des moments comme ceux-là paraissent durer une éternité. Puis, je sentis le froid d'une paire de ciseaux dans mon cou. On me transporta dans ma chambre et là, quelqu'un d'humain se mit à me parler. C'était ce jeune noir qui m'avait soutenu dans ses bras. Il était épuisé et encore sous le coup de l'émotion. La psychiatre est bien venue me parler, mais je croyais entendre ma mère me faire la morale. C'était du toc ressassé des centaines de fois. Le lendemain c'était la Saint-Valentin. Une partie du personnel se mit alors d'accord pour m'amener à une réunion de groupe durant l'après-midi. Miracle! Sortir de la cure fermée, de l'emprisonnement. On y parlait du sens de cette fête, quand je suis intervenue, à mon tour. J'ai parlé de l'amour et surtout de l'amitié comme jamais je ne l'avais fait dans ma vie. Je savais, je sentais que les autres patients, pauvres bougres comme moi, me comprenaient. Quant aux soignants, assis raides sur leurs chaises, l'air suffisant et sceptique, n'en parlons pas, oublions-les à jamais. Puis je réintégrai mes quartiers; ensuite, une autre bonne femme psychiatre vint m'avertir qu'on allait me transférer en quatrième vitesse à l'hôpital Sainte-Jeanne-d'Arc où on était au courant de mon cas. Le trajet devait se faire en ambulance. Je ne voulais pas partir en jaquette, attachée sur une civière. Je réussis à gagner un peu de temps et je courus rejoindre ma mémé sympathique qui est arrivée avec tout le bric-à-brac qu'il me fallait. J'avais l'air d'une vraie gipsy; puis je dus monter dans l'ambulance. J'avais à peine pu sentir un peu de chaleur humaine que déjà, on m'expédiait ailleurs. La sirène marchait à fond de train — mais mémé était avec moi. Je dus passer par l'urgence de cet autre hôpital: nom, prénom, occu-

pation et tout le tralala. Puis, transfert dans une chambre à l'étage psychiatrique de l'hôpital. Puis, mémé dut partir et je me retrouvai seule avec la défense de téléphoner et de recevoir des visites, et ce, pendant six jours. De nouveau prisonnière. Qu'avais-je fait, dites-moi? Quel crime est-ce que d'attenter à sa vie quand il n'y a pas d'autre issue? De crier au secours, est-ce défendu? Voilà, j'étais complètement isolée de l'extérieur dans mon monde de souffrance. Je me suis battue pour avoir le minimum de médicaments. J'ai défendu devant le psychiatre mon droit à refuser — entre autres, l'injection incontrôlable. Je préférerais les capsules au jour le jour et à la plus faible dose possible. C'était le maudit moditen. Je refusais d'être droguée à outrance, je cherchais des alternatives. Je trouvai l'amitié d'un préposé qui était sensible aux conditions de la femme, sympathique à ma situation. Une des infirmières alla même jusqu'à me donner des massages au lieu de médicaments quand j'avais des crises d'angoisse. C'est cette chaleur que je cherchais pour calmer ma souffrance. Besoin d'amour, tout simplement. Puis, un jour, je me suis remise à écrire; geste libérateur et consolateur à la fois. J'ai écrit sur moi, sur les femmes, sur notre souffrance et nos joies. J'ai passé deux mois et demi dans cette geôle. Nos promenades à l'extérieur en rangs d'oignons encadrés d'infirmiers au carré Saint-Louis dans la neige. Les fous se promènent, barrez vos portes à double tour. Heureusement, ils ne sortent pas bien souvent. Je nageais donc dans la solitude; faut dire que mon mari m'y avait aidée; j'ai appris par des connaissances et amis comment il s'y prenait quand ceux-ci demandaient des nouvelles de moi. Il leur faisait sentir combien j'étais malade, inaccessible, dans un état mental terrible et renforçait ainsi les peurs, les préjugés, les hésitations des autres à m'appeler, me voir, me parler. Il s'attirait ainsi la pitié des autres, tout en me gardant captive et isolée. À un moment donné, il y eut à l'hôpital la grande confrontation. Je vais m'en souvenir jusqu'à la fin de mes jours. Quatre membres de ma famille ainsi que mon mari étaient là; en face, il y avait moi, une infirmière et le psychologue de l'hôpital. Il fut établi devant tous que mon mari m'avait malhonnêtement diffamée — mais je dus faire, pour le prouver, un long plaidoyer et raconter devant

ces sept paires d'yeux comment je venais de passer ce dernier hiver. La vérité fut faite, ah! oui, mais j'étais faite moi aussi, émotivement étranglée de chagrin, seule pour digérer ma peine. Je suis remontée à ma chambre; à mes côtés quelqu'un en uniforme d'infirmière me poussait dans l'ascenseur, je retournais dans ma cellule de condamnée, exclue de tout ce monde que j'aimais, punie d'être allée jusqu'au bout de moi, d'avoir porté ma vérité au bout de mes bras. Moi, j'avais encore du «temps» à faire. Mais je savais qu'à la sortie, je me bâtirais une nouvelle liberté.

D'en avoir tant écrit, je me suis vidée, mais cela me laisse calme et apaisée. Soulagement de tout dire, de tout confesser; ça dénoue les tripes, ça libère le cœur en titi. Et de penser que quelqu'un va lire ton errance, la partager peut-être, la comprendre malgré tout, c'est une note d'espoir dans cette journée que je passe à me bâtir un présent; quand d'une trace de crayon s'efface hier, se consume le passé. La vérité des fous c'est aussi la nôtre. Qu'en savons-nous?

Asiles

J'entends déjà vos voix tonnerrées dans le silence
 Et de ces mille-pattes accourus en plainte au lit du défunt
 et de ces carêmes sordides empilés au milieu des autres
 Qu'en arrive-t-il de ces larmoiements qu'essuient les
 murs comme des outrages
 Que passe-t-il donc de ces fuites en barreaux de cage
 Qui sont ces cris qui murmurent le tapage
 Et de ces mille-pattes accourus en plainte au lit du défunt
 Les arracheurs de dents sont entrés dans la chambre
 En main, bien en main, mais cassé, cassé comme on a cassé
 les têtes au burin
 Et de l'eau suinte des murs son pleurnichement
 De loin les arrogances des gens aux têtes pleines
 Pleines de ouate enfoncez leur tue-mouches
 Pleurez tu mouches
 Et malencontreusement des mille-pattes sont venus coucher
 avec moi ce soir
 Leur arrosoir et leur flore la fièvre de leur vermine
 me cabre sans silence, arrosé, débité des vents et des
 mers entonnoir
 Filer la laine comme le coton sur des airs de jeunesse
 qui inondent du pardon

À toi d'avoir vécu parmi les fous

(juillet 81, extrait)

«Dire la vérité, c'est un test, c'est mettre à nu ce qui existe vraiment entre deux personnes.»

Nancy Friday

Peur de ma folie? Peut-être peur de ta propre folie sous-jacente, qui sait? À cause de ce passé délirant? Tous tes souvenirs d'enfance. Comment imposer à un jeune enfant de ces souvenirs démentiels dont tu es encore bouleversé. De toute cette terreur aliénante. Vision dans l'ombre des fenêtres, cauchemar des cris... Avoir peur des fous. Tes parents alors ne partageaient-ils pas la même peur que toi? Parce que tu ne l'as pas encore dépassée aujourd'hui effectivement. La seule arme protectrice et sécurisante que t'as donnée ton père: les médicaments, les drogues, le «largactil», etc., pour contrer la peur, la violence, les délires, les cris, les contrôler. Tu les étouffes. Temporairement, pourquoi pas? Mais à long terme, c'est la catastrophe dans le silence, de l'abus de pouvoir. Réduire les soins à la chimiothérapie — c'est dans cet abus que se sont gargarisés la grande majorité des psychiatres et soignants —, mettre en prison le cerveau des détraqués — leur imposer silence et sclérose. Avoir la tête, l'émotion dans un étau, me promener comme mort-vivante, comme un zombi, soumise, gentille, plus dérangeante pour les autres, conforme au modèle social — acceptable pour tous — avec ma dose de psychotropes tous les jours — mes amortisseurs, ma dope quotidienne —, tu peux soulager temporairement la souffrance mentale à l'aide de médicaments; mais condamner quelqu'un à la médication à vie, sans autre forme de thérapie ou de support, c'est criminel, c'est

rire du monde. C'est être illusionniste. C'est enlever à «ton patient» tout espoir de guérison, c'est trahir la confiance que l'autre a mise en toi — chaque soignant devrait être aussi un chercheur ou être en contact étroit avec ceux qui portent cette étiquette et qui sont souvent dans leur tour d'ivoire, coupés de toute pratique concrète. C'est aberrant, cette compartimentation de la vie dans les différentes spécialités qui ne travaillent jamais conjointement. Ce que je veux, ce que nous voulons, c'est le droit à la «SANTÉ» — le droit de vivre à plein. Pourquoi n'est-ce qu'un privilège, finalement. J'ai peur de ta «déformation» professionnelle, de tes jugements cliniques arriérés, stéréotypés, erronnés. C'est bien sécurisant, pas vrai, de s'asseoir, en sécurité, derrière un bureau massif — en maître, fort, contrôlant la situation. As-tu conscience du fait que tu es le seul médecin de la boîte qui soit dans un tel rapport physique au «patient»: les autres sont plutôt côte à côte ou un peu de biais avec «leurs patients»; leur pupitre fait face au mur, tous. Il n'y a pas d'écran dans l'accueil qu'ils font aux usagers... ils ne sentent pas le besoin d'avoir un bouclier devant eux, peut-être? Je reconnais ton vécu de peur vis-à-vis la folie — je comprends qu'on a maintenu ou laissé se développer ces impressions de cauchemar chez toi, qu'on t'a fait croire au miracle des médicaments pour contrer la menace —, ces affreux monstres hideux, se tordant d'horreur, hurlant dans les fenêtres. On te les a drogués puis fait rencontrer sur les gazons gentils de ce cher asile d'aliénés, et tu as pu constater que grâce à papa, ils étaient bien inoffensifs — que ces monstres du passé te lançaient gentiment le ballon — que, grâce aux découvertes de papa, ils ne pouvaient te faire de mal. Étaient-ils, de toute façon, dangereux, ces êtres souffrants? Et où étaient les bras protecteurs paternels et chaleureux contre tes fantômes d'enfants? Ton papa distribuait des bonbons aux méchants fous. C'était la garantie d'être en sécurité — ça ne pouvait pas être un peu un substitut à l'impuissance parentale à te sécuriser en toi et autour de toi? Et je pense que, malgré ton analyse rationnelle et intellectuelle de la folie, tu restes sous l'emprise de tes préjugés et peurs à l'égard des «malades mentaux». Parti de ta volonté consciente et honnête qu'on les accepte à part entière — tu te

sécurises pourtant avec des traitements chimiothérapeutiques et des techniques que papa t'a apprises ou que tu tiens de confrères spécialisés à lui —, tu les a appris comme des recettes. Mais laisse-moi te dire que moi, je ne suis pas dupe et que derrière ta façade imperturbable, je sais très bien, je sens, je vois que tes terreurs d'enfant sont devenues des angoisses d'homme, et que devant des «fous» comme moi, la peur t'aveugle. Tu aimes mieux consulter les spécialistes ou les livres pour savoir quoi faire, au lieu d'analyser et de reconnaître ta propre angoisse — tu as peur et tu le nies —, tu me nies. Et je vais crier symboliquement: T'en fais pas! S'il le faut, pour que tu me reconnaisse, pour que tu voies que je ne suis pas si folle d'être folle et que ce n'est peut-être pas moi qui le suis tant que ça. Pour que tu saches que mon nom de femme mariée, c'est le nom de l'oppression, de l'aliénation d'une femme. Que mon nom de fille, celui que je reprends, c'est le nom de celle que tu devras bien reconnaître — de celle qui va s'affirmer malgré toi.

P.S. Trois années d'écoulées depuis, heureuse que toi aussi, tu aies changé.

Polichinelle

C'était une garde que j'aimais bien.
Je n'en pouvais plus du silence, du secret.
Je le lui ai dit. Elle m'a crue. Ça se voyait.
Elle m'a crue malgré mon diagnostic.

Réunion d'équipe du personnel:

«— Docteur, est-ce vrai que vous faites l'amour avec Mademoiselle 518?»

«— Non, elle s'imagine ces choses. Ce sont des fantômes. Ça fait partie de sa maladie.»

Voilà. Ta parole contre la mienne...

Snow White versus Green Sleeping Girl

Ou: ne confondez pas les deux, elles ne se ressemblent que très peu et n'ont pas tout à fait les mêmes objectifs;

ou: la «balloune» pettée;

ou: ne prenez pas ce que je dis pour parole d'Évangile, je ne suis pas infallible, aussi sujette à erreur que vous, si vous pensez que vous pouvez peut-être vous tromper, deux points: je réclame le droit à l'erreur et au délire;

ou: je ne suis pas certaine d'avoir toujours raison pas plus que je ne suis certaine de toujours avoir tort;

ou: laissez-moi rêver la nuit au moins, je ne crois plus à vos sornettes, laissez-moi inventer les miennes, s.v.p.;

ou: je suis tannée de me faire niaiser, des promesses et des discours, on connaît ça;

ou: le 7^e ciel, c'est pas pour moi, je suis toujours au sous-sol, essayez de m'aider à monter, peut-être que vous pouvez m'aider après tout, tout ce que je connais comme 7^e ou 6^e ou 8^e ou autre ciel, c'est la psychiatrie ou la «job»; j'imagine qu'il doit y avoir autre chose!

C'est quoi le sens de la vie d'une momie, d'être une momie plus tard? Ou de vivre sa vie? Je ne veux pas être une momie vivante; savez-vous ce que c'est que de n'être que des yeux, des oreilles, d'être clouée sur un lit d'hôpital; vous me défrisez, c'est le moins que je puisse dire, à moins que notre souffrance ne vaille aussi cher que votre travail.

Vous êtes encarcenés, vos prisons et vos asiles sont les barreaux de vos carcans.

La belle au bois dormant conservée dans le formol? Elle pourrait peut-être accompagner le Géant Beaupré? Avez-vous laissé le corps astral s'envoler au moins? Êtes-vous certains que le prince charmant ne fera pas de septicémie? Les momies, on

n'a pas eu la chance de leur examiner la couleur des yeux (quel dommage!). Si je vous appelle à l'aide, allez-vous m'assommer? Vous me dites que je suis folle, je vous réponds qu'il y a de quoi s'inquiéter quand on fait de l'artériosclérose et qu'on prend, en plus, du chlorpromazine ou largactil, plus communément appelé.

La belle au bois dormant ne veut pas se réveiller sous cent pieds de neige, ou en plein désert; peut-être couverte par du sable radioactif ou en pleine jungle, enroulée dans les lianes, sans pomme, ni dragon, ni chevalier Georges à l'épée d'airain (de toute façon, on sait ce que c'est comme symbole!). Ça existe plus, pi encore dans quelque pays lointain, pi encore, plus c'est loin, plus c'est beau; quand tu vois les maringouins de proche, y sont pas mieux qu'ici, sont aussi voraces, c'est presque aussi pire que les vampires. Ça m'arrive encore de rêver la nuit, mais leurs histoires, j'y crois plus.

Je rêve, mais ce ne sont pas des contes de fées. J'aimerais ça être capable de manger une pomme sans me prendre pour l'indigne descendante d'une immonde pécheresse, de danser sans penser que je coupe le cou à personne ou que je suis une cochonne. De faire l'amour en me disant que l'autre m'aime pour ce que je suis et que sa femme ne sera pas ramassée à la p'tite cuillère et que ses enfants ne le maudiront pas. De faire l'amour en me disant que c'est beau et bon, même si j'aime ça! Ça s'pourrais-tu? Je suis masochiste par rôle de femme et par ignorance. Je ne crois pas qu'ils aient plus la vocation de sadisme.

Je suis «tannée» d'être martyre et je n'ai vraiment pas le goût d'être bourreau. Je n'ai pas la vocation. Mon sang coule dans mes veines et hors de moi et c'est la vie, ma vie, même si elle est pourrie quoi que vous en pensiez. Le sang qui coule n'est pas toujours ce qui donne la mort et je ne suis pas une horreur de la guerre, même si mon sang vous semble caillé et «en mottions».

Certaines (ça prend le féminin quand c'est avant) gens choisissent et moi je n'ai pas choisi, je me suis adaptée du mieux que j'ai pu. Je ne suis pas tout à fait certaine ni d'avoir tort, ni d'avoir raison.

Je parlais, semble-t-il, avec les mêmes mots qui n'avaient pas les mêmes ou la même signification, comme quoi «les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés» et que... mais, pourtant, d'habitude, les médecins sont bien soignés et les dactylos tapent leurs propres textes, etc. J'me dis toujours que j'avais m'fermer la gueule; quand j'parle pas, j'écris, je lis, j'écoute ou alors, mais, quel crime, j'ose penser.

Ma tête parle de mon cœur, de mon amour, de ma haine, de mon désarroi, de mes peurs et hantises, de ma souffrance et, aussi, de mes espoirs; je ne vous les nomme pas, vous allez les détruire, en fait je vous les ai nommés et vous achevez d'y mettre la faux; vous autres, vous pouvez toujours être deux et plus, mais nous, nous rêvons... Je le dis et en criant et en riant, mon rire grince; ne croyez pas que j'aime grincer et, quoique j'aie les os qui craquent, mon fantôme est ailleurs, loin de moi; je suis bien vivante et n'ai volé le «brain» de personne; je l'ai, même si ça vous écœure, j'ai payé assez cher pour le savoir et le fais encore, même s'il ne vous semble guère.

C'est-tu tonton qui m'écoute? ou tonton makout? minut' le téléphone y son.

Lettre publique à un patron aux Hautes Études Commerciales

Hiver 69-70. Vous m'avez congédiée. Qu'était la véritable raison? Qu'aviez-vous découvert; que j'avais été violée et psychiatisée avant mon embauche? Parce que j'avais laissé traîner *Nègres Blancs d'Amérique* de Pierre Vallières sur mon bureau pendant que mère supérieure immédiate et un autre cadre complotaient avec la police et leur ouvraient les dossiers des étudiants régulièrement? Parce qu'avec quelques secrétaires, je dînais parfois à la cafétéria de la C.S.N. et que nous discussions de la possibilité de nous syndiquer? La surveillante ne cessait de me harceler au travail. Pourtant, au moment de me donner le choc du congédiement, vous m'avez dit n'avoir rien à reprocher à mon travail, qu'il était impeccable, mais que vous étiez obligé de le faire: Pourquoi? Pourquoi m'avoir offert des journées de congé tant que j'en voudrais pour chercher un autre travail? Une belle lettre de recommandation? Vous avez exercé des pressions pour que je vous signe une lettre de démission. Malgré ma terreur de ne plus trouver d'emploi, parce qu'ayant un dossier psychiatrique, j'ai quand même refusé. Si la ligue des Droits et Libertés avait existé à l'époque, je m'en serais servi pour défendre mes droits, Monsieur. Vous m'avez ensuite remis une lettre de congédiement qui mentionnait que j'avais des «conflits de la personnalité». J'ai protesté auprès de votre secrétaire pour que vous changiez le contenu d'une telle lettre, elle a abondé dans mon sens. L'autre lettre dit: «À cause de conflits de personnalité avec ses supérieurs.» Un mois auparavant, j'avais pressenti qu'il se tramait quelque chose contre moi à travers le branle-bas du transfert sur le campus de l'Université de Montréal. J'en avais parlé à certaines compagnes de travail. J'avais peur qu'on découvre mon passé psychiatrique. Vous

m'avez jetée à la rue en plein hiver. Pourtant, il n'en paraît rien à mon dossier au bureau du personnel. C'est bien drôle, en effet. Pourtant, les faits sont véridiques, malgré que ce soit bien une «folle» qui vous les rappelle. L'Université m'a toujours fourni une reconnaissance de travail sans aucun problème; pourquoi? Comme s'il ne s'était rien passé, comme si tout était le fruit de mon imagination. Qui que vous soyez, où que vous soyez maintenant, sachez qu'on ne va pas encore longtemps traiter les psychiatisés comme vous l'avez fait jadis avec moi. Vous m'avez enlevé mon droit au travail, vous m'avez congédiée injustement. Au nom de ce droit et de la justice, au nom de tous les psychiatisés, je proteste enfin aujourd'hui publiquement contre toutes les formes d'ostracisme et de ségrégation qu'on fait subir aux ex-détenus de la «folie».

Ne coupez pas la bande de négatifs

Je suis un gentil violent,
Trop gentil pour être violent,
Trop violent pour être gentil.

Les yeux ouverts.

Dans la ville occupée par les violents,
Je me fais violence
Pour être gentil.

Et j'ai la nausée.

Vous qui brandissez le spectre de la violence pour que
je sois gentil,
Qui voulez que je continue d'avoir peur,
Violence!
Je serai aimant,
Les yeux ouverts.

Sortir de l'hôpital

Ma journée a commencé complètement écroulée, couchée, vidée, culpabilisée à l'os. Il y a comme une télépathie entre les «psychotiques» comme on dit. Nous nous mettons souvent en catatonie par mesure de prudence: de protection, volontairement pour ne pas trahir notre état, pour qu'on nous garde le moins possible à l'hôpital, qu'on nous enferme le moins longtemps possible. Garder le silence, se tenir tranquille, ne manifester aucune agressivité, ni faire aucune protestation sauf quand ça lèse nos droits les plus fondamentaux. Être très patient, en dire le moins possible. Dire surtout ce qui attire la sympathie paternaliste du personnel «soignant». Taire nos «bad trips» et nos phantasmes surtout les plus fous ou les plus violents ou suicidaires. Se montrer docile, respecter les règlements, ne pas revendiquer, même si on a raison, demander gentiment; user plutôt de résistance pacifique, silence, refus de médication abusive ou agressive (ex.: injections, camisole de force, électrochocs). Surtout être très patient. Aussitôt qu'on se sent capable de demander son congé, se montrer actif, participer aux activités telles gymnastique, artisanat, thérapie. Être gentil avec le personnel. Pour tenir le coup, se faire des amis parmi les autres patients et quelques-uns parmi le personnel. Écrire pour se défouler, cacher ou poster à quelqu'un de sûr. Si on se sent capable ou qu'on a une alternative, on peut signer un refus de traitement, ou bien attendre que le dieu-psychiatre signe notre congé. Mettre toutes les chances de notre côté pour recouvrer au plus sacrant notre liberté. Appeler nos amis qu'ils viennent nous voir, nous donnent du support, nous maintiennent en contact avec l'extérieur, nous donnent espoir de reprendre avec eux la vie de tous les jours dans notre environnement, un peu comme avant, comme dans l'temps, où on contrôlait nos

vies. Qu'est-ce qu'il nous reste avec notre fragilité, l'hôpital ou une petite vie bien tranquille, bien plate si on veut, sans trop d'émotions, sans espoir d'en sortir un jour? C'est ce qu'on veut bien nous faire croire, nous faire accepter, pour rassurer la conscience du corps médical et social. Ça vaut-tu la peine de vivre à ce prix-là? Dites-moi? Avec un espoir si mince.

Fin de compte

Moi, n'étant plus entre parenthèse, je désobéis à l'ordre intime d'abandonner mon désir, ma parole et mon rire. Je désobéis à l'ordre du père, fils et quoi encore, compagnie psychiatrique à but lucratif certain: Enfermement de la pensée, du plaisir et du don. Comment est-il possible de tolérer la forclusion de la vie à l'intérieur de la vie.

La vie, monsieur, redemande des comptes, ici, vitaux.

Dans mon plus grand désarroi vous m'avez parlé des succès de votre fille, fille de médecin-psychiatre. Dans mon plus grand désarroi vous avez colmaté ma blessure de ces mots vides. Dans mon plus grand désarroi vous n'avez pas pansé ma brûlure.

Vous ne l'avez pas regardé pour ne pas l'entendre crier. Un cri de vie était inscrit dans ma chair, mais il, comme elles, n'auront pas eu droit à la parole.

Votre Urgence n'a pas reconnu la mienne. Votre compagnie de secours est bien avare des véritables soins. Peut-être vous les réservez-vous avec RAISON. Car lorsque vous serez démasqué dans votre faux rôle et votre fausse identité, vous risquez, monsieur, à coup sûr, de capoter.

Il vous faudra, et c'est là la véritable urgence, désapprendre à zéro, à penser, à écouter, à regarder, à parler, pour SAUVER VOTRE FOLIE plutôt que de vous sauver d'elle comme s'il s'agissait toujours de celle d'un autre. Le fou est bien l'autre de vous-même que vous méprisez, que vous bâillonnez.

Vous avez une belle carte d'identité sociale: aidant, sauveur, et économique: dominant, réussite. Vous occupez une position utile et votre jeune fille voyage et remporte les meilleurs succès au collège m'avez-vous dit. Auriez-vous aimé que je vous en félicite? Que je vous rassure au fond de ce qu'il y a de plus incertain... J'avais la chair à vif, monsieur et cet appel à l'aide

qui résonnait, et raisonnait aussi dans ma cervelle n'a pas fait écho dans la vôtre, fermée.

La vie, monsieur est tue et tuée dans vos urgences: «SHIPPING MENTAL, KEEP QUIET!» Vous y supprimez le temps et l'espace et, de surcroît, vous nous embarquez dans ce lieu de la mort. Votre règne est bien celui de la mort. Mais je sais à présent que vous et votre groupe ne détenez ni le pouvoir que vous vous octroyez d'avoir le monopole de la raison, non plus que la clé donnant accès à la liberté. Vous êtes captif, monsieur, bien à votre insu, de votre système carcéral.

Derrière l'image de la Raison et de l'Ordre-à-tout-prix que vous défendez, se cache une lézarde qui progresse lentement et qui défera votre langage absolu. Vous dites schizophrénie, maniaco-dépression, psychose, et moi je dis simplement ouverture et droit fondamental à ma singularité comme à ma jouissance, ne serait-ce que celle-là d'exister. Ai-je besoin d'un permis de ceux qui se prétendent les administrateurs de la sérénité? Je n'ai besoin ni de votre patronage, ni de votre protection: Je ne reconnais pas vos idées, vos manières, votre manie d'enfermer, de faire taire le désir comme la différence. Je ne reconnais pas votre langage truffé de dogmes, de leurres et de préjugés.

Vous n'êtes, monsieur, qu'une ombre, une idole, un singe de l'Ordre de la Barbarie. Car, malgré toutes les simagrées de votre pouvoir simulacre, la vie qui m'entraîne demeure souveraine. Je ne réponds que d'elle et, puisque j'ai reçu ce privilège d'être en vie, je compte bien, en fin de compte, monsieur, le et la célébrer.

L'exclu

je m'enfuis de l'oracle vil
la réforme est une pierre de glace
je le dis, ça m'échappe
je m'exclus pour échapper à vos ordres
vos voies sont des rêves
la réforme est une pierre de glace.

Chapitre V

Les tentacules de l'asile psychiatrique

Tu as fait un séjour dans un hôpital psychiatrique. Tu as connu plusieurs personnes. De toutes ces personnes tu n'avais d'affinités qu'avec quelques-unes. Tout d'un coup, on t'annonce que ton temps est fini et que tu dois te trouver une place pour aller vivre. On te suggère un foyer. (Je ne sais pourquoi on appelle ça comme ça). On t'a tellement habitué à dépendre de tout le monde, à ne pas te confier de responsabilités, à te traiter en enfant, qu'en effet, tu crois toi-même que c'est la meilleure solution.

Tu vas donc voir la travailleuse sociale de l'hôpital qui te donne une adresse en t'affirmant que les propriétaires de ce foyer sont les meilleures personnes au monde.

Tu prends donc rendez-vous pour aller voir cet endroit et finalement tu acceptes d'y vivre parce que tu n'as pas le choix.

Tu arrives au foyer et là, le monsieur et la madame te font le «briefing»: ils ne veulent pas avoir de trouble; le matin le déjeuner est à telle heure; le dîner et le souper aussi; à onze heures la porte est barricadée; (naturellement tu n'as pas de clef). Chacun fait la vaisselle à tour de rôle; tu manges ce qu'il y a sur la table (on ne s'enquiert pas de tes goûts et préférences). Ils te demandent également ton «pot» de pilules qu'ils te donneront avant chaque repas (comme à l'hôpital). Ils t'entassent alors à trois ou quatre dans une chambre, avec deux tiroirs pour tout espace de rangement. Tu habites à treize ou quatorze dans une maison qui devrait n'abriter qu'une famille normale (quatre ou cinq).

Quand tu arrives dans le salon, les autres t'envisagent comme une bête rare (tu es le nouveau), alors que tu vas t'asseoir sur une chaise droite parce que les quelques fauteuils

qui existent sont déjà occupés.

Tu n'as aucun endroit privé dans la maison car dans les chambres il y a à peine assez d'espace pour les lits et la commode. Tu as le choix : ou tu regardes la télévision (une pour quinze), ou tu restes couché sur ton lit, ou alors tu sors (jusqu'à onze heures). Pas question de recevoir des amis ou des parents.

Si tu as la chance de travailler, tant mieux. Le temps passe plus vite, mais les soirs et les fins de semaine où tu restes là, c'est l'ennui mortel. Si tu t'entends bien avec quelqu'un, tu peux toujours aller jaser dehors en prenant une marche, mais si tu passes dans le salon, ça dérange les autres qui regardent la télévision. Dans cette maison-là, seuls le monsieur et la dame ont le droit d'élever la voix, puisque les autres ne sont pas vraiment chez eux, même s'ils payent, et amplement, pour les services qu'ils reçoivent. Si tu essaies de discuter, ils ne le tolèrent pas ; si tu essaies de t'affirmer, ils ne l'acceptent pas. Toi tu n'es qu'un «malade mental» ; eux sont les normaux, eux savent ce qui est bon pour toi et ils te laissent sentir que ta vie à toi est un échec. Autrement, pourquoi serais-tu là ?

Ils se vantent de tenir un bon foyer. En effet, certains ne sont-ils pas avec eux depuis douze ans ? (oui en effet ; dominés, anéantis par eux). Ils ne comprennent pas que leur rôle, c'est d'aider les gens à redevenir autonomes. Pour certains d'entre eux, ce qui compte c'est l'argent, la sensation d'être supérieur, le pouvoir, la domination.

Tu te demandes alors comment ça se fait que tu es là et comment faire pour en sortir.

Point de fuite

Je me dérouté enfin
 Quel horizon sans fin
 Je me dérouté enfin
 Où suis-je. Dans quelle heure
 Ni départ, ni partance d'ailleurs
 Je me dérouté enfin
 Ni sauveurs ni direction certaine
 Au hasard, je m'épouvante ailleurs

Capoter? Oui... Pour la vie? Non.

(Première partie)

Je recommence à rêver, par deux fois cette nuit, les détails m'échappent mais le mécanisme fonctionne à nouveau: ce vécu d'une autre moi, ou d'une moi dédoublée; cette drôle de sensation d'une autre moi vivante, qui s'anime en dehors de moi, sans que je puisse en avoir le contrôle. Tout date de cet été quand j'ai arrêté de fumer; cœur gros, sentiment dépressif, le matin solitaire devant le lac les deux premières semaines. Agressivité, portée à l'isolement, deux autres semaines en camping, nervosité de plus en plus grande, surtout celle des yeux; peur, affolement devant tout objet pointu; aiguille, ciseaux, couteau, hache, ouvre-boîte, etc., investigation; les mouches qui se posent sur moi le matin me mettent les nerfs à vif; frustration sexuelle, manque d'attention, révision de mes textes de ces dernières années; excursion dans le passé, extase devant la nature calme, repos, sentiment de me retrouver, anxiété dans la dernière semaine, face au retour éventuel au travail. Hâte angoissée. Goût de fuir, de partir en voyage face aux tâches qui m'attendent; peur d'affronter septembre. Goût de l'aventure, de nouveau face au mimétisme de mon mari absent, mon mari apathique, j'en rage. Je veux voir mon dossier psychiatrique depuis son hospitalisation à lui, depuis mes visites à cet hôpital; je repense à mon viol, mon anxiété augmente encore plus, plus les vacances achèvent, plus j'angoisse et m'énerve face au retour en ville.

Je sais que j'ai encore rêvé; mon réveil en sueur, ma chemise de nuit enroulée, tordue autour de moi. Ce matin, aucun souvenir, une grande agitation c'est tout. J'ai arrêté de fumer à cause de quelqu'un et non pour moi seulement, quelqu'un à qui j'étais attachée sans comprendre à quel point,

comme en un désir inconscient de lui plaire. Mon retour en ville dans cette ronde des problèmes sociaux qui sévissent. Peur du feu, suite à l'incendie criminel qu'on a allumé dans la maison barricadée d'à côté, collée sur la nôtre; la garderie encore menacée de fermeture, je m'implique; ma démission du programme enfance, la pression de l'administration et de certains employés; la dure lutte pour un logement coopératif, le mauvais climat au travail depuis l'occupation des groupes populaires, le conflit syndical-patronal, le ménage, les enfants; le mari anxieux, chômeur dépressif, m'aide de moins en moins. Toutes ces conditions viennent nourrir l'angoisse. Je recommence alors à fumer; échec de ma volonté, échec cuisant pour moi. Mon goût plus grand pour la détente que m'apporte l'alcool, et le stress qui m'accable encore plus. Je prends conscience du sentiment d'amour que j'ai pour quelqu'un d'autre que mon mari. C'est trop.

Je n'ai vu aucun «psy» d'aucune sorte depuis dix ans, époque à laquelle je me suis retrouvée pour la première fois de ma vie quarante jours en psychiatrie. J'ai traversé des choses très «tof» depuis, sans y retourner, mais là je vais craquer, perdre la carte sans m'en douter.

Comment a débuté mon aventure dans l'inconscient de l'automne 78?

C'était un vendredi après-midi, j'étais au travail, bien que très fatiguée. Il y avait plein de bouleversements et de tension dans la boîte. À cause de mon poste, je m'apercevais de tout, j'étais sensible à tout ce qui se passait. Donc, au beau milieu de cet après-midi-là, une compagne de travail s'amena avec son fils de trois ans, qu'elle laissa dans le hall. Comme il voulait essayer de rejoindre sa mère, je le pris dans mes bras en lui expliquant d'attendre. Mais il se mit à se convulser et son visage tourna au bleu marin. Je restai interloquée et le posai par terre mais en ressentis un grand choc. Une fois seule dans mon bureau, je ne pus m'empêcher de pleurer. Je n'en pouvais plus, c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Je terminai néanmoins mon après-midi. En sortant du bureau, je prends, intérieurement, le mari d'une de mes camarades de travail pour le ministre Lazure. Je rentre chez moi et là, je raconte l'histoire de

l'enfant bleu à mon mari. Selon lui, je ne me suis pas arrêtée de pleurer de toute la soirée. Le lendemain, c'est le délire et l'incohérence qui m'habitent. J'appelle une de mes sœurs et lui dis des choses sans allure. Elle rapplique à la maison, m'offre de prendre les enfants avec elle. Je sais que j'ai perdu la carte, j'accepte cette première fois. Je suis d'accord. Je les embrasse. Je reste seule avec mon mari. Les deux à trois semaines qui vont suivre, je serai dans le «cirage», comme on dit, tantôt délirant tout haut, à d'autres moments, figée sans dire un mot. Mon mari essaiera par tous les moyens de me faire boire, manger et dormir. Il va rester à la maison avec moi jour et nuit et ne s'absentera que pour de courtes périodes ne dépassant pas une heure. Je suis en sécurité chez nous, dans mes choses, avec quelqu'un que je connais. Si ç'avait été l'hôpital, j'aurais sombré encore plus; milieu étranger, gens étrangers. J'avais une réalité quotidienne à laquelle me raccrocher. S'il m'avait «crissée» à l'hôpital, comme il regrette de ne pas l'avoir fait, je ne m'en serais pas sortie aussi vite. Si mon mari a fait vraiment quelque chose pour moi, gratuitement, ce fut à ce moment-là. Je l'en remercie du fond du cœur. Au début je criais: «Enfermez-moi, enfermez-moi», mais je lui disais aussi ma terreur de l'hôpital. Je crois que ça n'a pas dû être facile pour lui et qu'il aurait dû aller chercher du support pour lui-même. Mais il n'a jamais aimé les psy, il les a toujours craints. Je passe donc à travers un délire intense sans autre médicament que de faibles somnifères qui m'aident à dormir. C'est mieux ainsi, car des pans entiers de mon délire reviennent et sont compris dans l'analyse. À cette époque, je ne suis ni suicidaire, ni agressive. Je revis à l'état de fœtus, à un an, à deux ans, etc. Mon mari me tient lieu de père. En même temps, je compose avec mon environnement. Il y a deux temps dans ma journée. À neuf heures, je suis en avant de la maison, dans le solarium, comme si je commençais le travail. Il y a une voiture rouge qui est stationnée là et qui est celle de quelqu'un que j'aime; je me sens en sécurité. Je soigne les plantes, je reprise le linge des enfants car je me sens coupable de ne pas m'en occuper. Alors on m'a donné ça à faire pour eux. La radio me livre des messages, la musique me berce. Je pense à mes camarades de travail qui ne sont pas si loin. Je me sens

coupable d'être là à la maison. Je fais du ménage. Je me promène de long en large. Ça parle en dedans de moi; parfois ma voix me surprend. Il m'arrive d'en perdre de bons bouts. Mais je serai plus active de neuf heures à cinq heures. Le soir, j'angoisse plus facilement. J'ai peur du feu, de la maison barricadée qui est collée à la nôtre. Parfois, la nuit, je m'éveille, je fais les cent pas, j'écoute, je scrute la nuit. La lumière des phares sur les murs du corridor me fait halluciner. J'appréhendrais ainsi souvent de passer au feu pendant un mois, quand finalement quelqu'un mettra le feu à la maison d'à côté et que nous serons bel et bien à la rue. Nous logerons chez ma sœur, temporairement, mais je ne cesserai d'achaler tout le monde pour revenir dans le quartier. J'ignore pourquoi c'était capital pour moi. J'avais accepté que les enfants soient gardés, à la condition que ma fille continue d'aller à la même garderie le jour et que mon fils reste à la maternelle de la même école du quartier, ce qui fut fait. On les y conduisait matin et soir. Cette fois-là, on a respecté le fait que je voulais qu'ils demeurent dans leur environnement, auprès de leurs connaissances et amis. Le soir de l'incendie, je reprenais ma fille à la maison et la gardais à coucher pour la première fois depuis mon «capotage» un mois auparavant. On m'avait amené mon fils à quelques occasions après l'école. Mon mari le laissait à sa grand-mère dans le métro et revenait à la maison. Je voulais tant me remettre pour pouvoir reprendre avec moi mes enfants le plus tôt possible. Au début, mon mari m'amena chez un médecin de famille. Ce fut un voyage pénible; j'étais paniquée à l'idée de sortir. Je n'ai rien pu dire au médecin, mais j'hallucinai, je l'entendais me traiter de salope. Ma sœur recommanda à mon mari un psychologue qu'elle connaissait. La première fois qu'il réussit à m'y entraîner, ce fut en taxi. Bien que d'accord, j'étais terrorisée. C'est à cette occasion que j'eus la certitude de me transformer en loup et je me retins de toutes mes forces pour ne pas hurler. Je voyais, je sentais mon visage se métamorphoser en celui d'animal féroce. Je croyais aussi que ce qui se disait à la radio était pour moi. J'étais à cette époque, psychologiquement, dans le même état exactement qu'après une agression subie dix ans plus tôt. Mon mari fut obligé d'assister à trois scéances avant que j'accepte de rester seule avec le

psychologue. Je le voyais trois fois et même quatre fois par semaine. Toutes mes économies y ont passé. Ça n'avait pas d'importance, je voulais sortir de mon cauchemar. J'aurais donné n'importe quoi pour y arriver. Mais je m'arrête là, je ne vais pas continuer à raconter le quotidien. Je vais seulement raconter mes phobies, délires ou hallucinations, appelez-les comme vous voudrez. Je les livre pêle-mêle, pas dans l'ordre où tout s'est réellement produit. Je crois que c'est sans importance. Le psychologue que je vois, malgré toute sa bonne volonté, s'avère directif et moralisateur, malheureusement pour moi. Mais je cesserai de tout lui dire comme le fait que je veuille me suicider de façon irrésistible à chaque fois que je me rends à son bureau. C'est, à chaque fois, une lutte épuisante dans le métro, où je m'accroche de toutes mes forces au banc parce qu'une force en moi me pousse à me jeter sur les rails devant chaque wagon qui arrive. Je monte enfin à Berri-deMontigny. Pendant le trajet interminable, je m'imagine toutes sortes de choses, je me sens menacée. Ce n'est qu'à la station Sauvé que je peux respirer. Le trajet d'Henri-Bourassa à la clinique sera aussi une lutte pour ne pas mourir, une lutte pour ne pas prendre la fuite. Il y a aussi dans son bureau un mur de liège qui dégage une forte odeur qui me rappelle celle des incendies. Cela m'angoisse terriblement. Il y a au moins six chaises dans ce maudit bureau et de couleurs différentes en plus. C'est trop pour moi. Je les occupe en alternant comme le feraient des personnes différentes. Il y a un gros crochet qui pend dans la cour derrière chez moi. Chaque fois que je le vois, je pense l'utiliser pour me prendre. Mes dérapages, tout au long de l'année, sont sous-tendus surtout de sentiments de culpabilité, de peur, de solitude immense. Mais je tiens bon, je reprends mes enfants, j'entretiens la maison et reprends même le travail, malgré cette souffrance qui m'agite par intermittence. Je veux en sortir à tout prix. En moi se déroule un combat fantastique entre celle qui veut mourir et celle qui ne le veut pas. Par exemple, les paquets de cigarettes écrasés sur le trottoir sont autant de signes qui m'indiquent quoi faire, autant de menaces aussi. Même chose pour les annonces; par exemple le mot «hostess» sur les camions résonne pour moi comme «last test», comme une

dernière chance que j'aurais avant de crever. Ça me plonge parfois dans une peur panique. À partir d'un certain moment, la façon dont je m'habille devient très importante, très symbolique. Surtout pour les couleurs; c'est comme si j'avais peur de trahir un secret. Choisir devient un cauchemar pour moi. Que ce soit pour le travail, la visite au psychologue ou une sortie; tout dépend du jour de la semaine. C'est comme un langage codé pour moi, un langage que je ne comprends pas vraiment. Même chose pour la nourriture, à l'occasion. Les «campers» Volkswagen signifient aussi quelque chose pour moi (mon père en possédait un), leur couleur, selon qu'il est stationné devant ou derrière chez moi, cela m'angoisse ou me rassure. Souvent, j'ai l'impression d'être surveillée continuellement par quelqu'un ou quelque chose d'invisible, comme investie d'une présence obsédante. Parfois il m'arrive d'être replongée dans le passé. Par exemple, en me rendant au travail à pied, dans le même quartier qu'il y a dix ans, je me dirige vers l'autre endroit de travail, avec la certitude d'y être toujours. Même impression d'être comme si le temps s'était figé. Puis, tout à coup, c'est le réveil brutal de 1979. Je dois faire un immense effort pour retomber sur mes pieds, comme au réveil quand on ne sait plus si on rêve ou pas. J'ai besoin d'avoir prise sur la réalité du moment; j'ai besoin de contact humain, et travailler m'y aide beaucoup. J'ai peur que mes camarades de travail comprennent ma folie, mais en même temps je sens que certains sont inquiets ou effrayés face à moi. Personne ne viendra me parler du fond du cœur sauf un qui s'y essaiera maladroitement, mais sincèrement. Merci à celui-là. Pour les autres, c'est un silence loquace et isolant. Un midi, je n'en peux plus, je rentre à la maison, ma tête va éclater. Sitôt la porte fermée, je hurle, me roule par terre; tout se déchaîne, s'entrechoque dans ma tête. J'ai un délire de religion à propos de saint François d'Assise et de sainte Thérèse d'Avila. Je pleure, je hurle. J'ai bien cru y rester, mais à une heure, j'étais à nouveau au bureau comme si de rien n'était. J'ai continué.

Parfois aussi, au travail, tout devient symbolique et j'ai l'impression d'être victime d'un complot. J'aurais besoin de l'empathie et de l'affection des autres, mais je suis consciente que beaucoup me fuient et me trouvent tout simplement

étrange. Un soir, alors que je rentre du travail, une ambulance se range à gauche à l'intersection de chez moi; sirènes hurlantes clignotant à gauche; à droite, une voiture rouge clignotante à droite; devant moi, le pont Jacques Cartier. J'ai senti ça comme un appel. À gauche, l'hôpital psychiatrique, à droite, l'amour coupable et impossible, en avant, le suicide.

Retrouvailles du soleil de ma vie, ou mort de Satan

L'année de la femme, en 1975, je m'en souviendrai longtemps.

J'entendais des voix. D'abord celle du Cardinal Léger, puis celle de Paul VI. Ils m'ont dit: «Voulez-vous parler?» Ils ont commencé par me faire des folies sur la tête. Ils me prenaient des nerfs et les étiraient. Je voyais réellement leurs images dans mon espace immédiat.

Ensuite, je n'allais pas très bien. J'avais démissionné de mon travail à l'Université de Montréal. J'ai reçu de l'assurance-chômage, mais comme j'avais peur que l'officier vienne voir les adresses pour savoir où et quand j'avais fait mes demandes d'emploi, je ne répondais plus à la porte, de peur de me faire couper mon assurance-chômage trop tôt. De toute façon, c'était vers la fin.

Je crois que je ne voulais pas travailler.

Le Cardinal Léger, de plus belle, me faisait lever la nuit pour lire la Bible. Il me faisait regarder ma montre qu'il arrêta ou repartait à volonté et l'heure où il m'avait réveillé correspondait à la page à lire.

Il me codait. Il disait ou me faisait lire des choses sur la guerre. À trois heures moins quart, c'était l'aviation militaire, etc. Il m'a fait maigrir. D'avril 75 à fin juin 75, je suis passé de cent soixante-huit à cent huit livres.

Comme il disait que c'était le commencement de la guerre, il m'a dit de partir le 2 mai. J'avais en tout soixante-dix-sept dollars, plus trois dollars vingt de timbres.

Je suis parti avec une voiturette à quatre roues et tous mes bagages pour les villes de Saint-Félicien, Chibougamau, Val d'Or, Amos et pour finir, Matagami, près de la Baie James.

J'étais parti en train et en autobus évidemment. Il m'envoyait comme prophète ou pour faire peur aux gens de Matagami. Il disait que c'était la nouvelle Israël, qu'ils allaient payer pour leurs péchés en subissant des cataclysmes, comme des tremblements de terre.

Je m'étais logé sur la rive de la rivière Bell. J'avais des toiles de polyéthylène que j'avais enfouies sous d'énormes bûches de bouleau. Alors, quand il pleuvait, j'étais à l'abri; mais pour rester dans la position couchée exclusivement et pour ne pas mouiller mon matériel, j'avais placé des morceaux de styrofoam sous moi. C'était inconfortable.

En m'arrêtant chez un garagiste pour savoir où je pourrais aller, j'ai eu une bonne information. Il m'a dit qu'il y avait un camp qui avait brûlé de l'intérieur tout juste avant le pont qui traverse la rivière Bell. C'était plus confortable. Le vent dans la toile de polyéthylène, je m'en foutais maintenant; j'avais mon sac de couchage, et une chandelle toujours pour lire la Bible.

J'avais jeûné pendant vingt-deux jours. Un jour, Satan marchait sur le toit du camp. Il a marché deux heures. Tout à coup, je l'aperçois dans le camp. Il a donné un grand coup de chaudron sur l'armoire.

Je sors du camp en vitesse et vais m'abriter dans une petite cabane près du terrain de golf. Il y avait quelques bottes de foin et une corde au plafond. Je ne sais pas si c'était pour étouffer les poules. Mais Satan était toujours là. Alors, je me suis poussé avec mon sac à dos. Je pense que j'ai marché vingt milles tellement j'avais peur. Tout avait commencé à midi et j'ai fini de marcher dans la nuit.

Le lendemain, une auto s'arrête et deux hommes me demandent si je vais loin. En fin de compte, ils m'ont amené «Au paradis», un restaurant sur la route, et m'ont laissé là. Il y avait des œufs d'oies et quelques animaux, des maringouins et des brûlots qui m'ont mangé les jambes. J'ai mangé les œufs d'oies. Deux étaient bons.

Je commençais à avoir faim. Je suis allé derrière une épicerie fouiller dans les vidanges. Il y avait trois belles tangerines dans le fond de la grande poubelle. La police m'a vu. Ils m'ont parlé un peu, m'ont même donné chacun un dollar et sont

venus me conduire au camp; mais je suis vite reparti dès le matin pour manger mes trois tangerines sur le bord de l'eau.

J'ai attendu neuf heures pour que le supermarché ouvre ses portes. Je me suis acheté une pinte de lait au chocolat et une tarte. Je suis revenu au camp. Satan n'était plus là.

J'ai pensé aller quêter de l'argent au curé. Tout à coup, j'y pense, il y avait le bien-être social! Je décide de faire du pouce. Il était vers midi et je voulais aller au bien-être social. Un petit camion rouge s'arrête et je dis à l'homme que je voulais aller au bien-être social. Il m'y amène. J'ai monté un escalier. J'ai pensé que mon cœur allait s'arrêter.

Je leur demande ce qu'il fallait pour en recevoir. Ils m'ont dit que ça prenait le baptistaire. Je n'en avais pas et ça m'aurait pris je ne sais combien de temps pour le faire venir de Montréal! Je leur ai demandé s'ils ne pouvaient pas me donner quelque chose. Rien à faire.

J'étais habillé d'un anorak d'hiver et d'un grand foulard de laine à la fin juin.

L'homme qui m'avait donné le pouce klaxonne. Je vais le retrouver. Il me dit ça n'a pas d'allure d'être pauvre comme ça. Il m'amène d'abord chez lui et me donne à manger. Deux petits steaks, une bonne portion, des légumes et un café avec un morceau de tarte.

Ensuite, il m'amène dans la forêt aux abords de la route. Il me dit qu'il avait eu un contrat pour couper vingt et un gros arbres. Il m'a demandé si je voulais attacher les arbres après le bulldozer. J'ai dit oui, mais j'étais rendu un cas d'hôpital, mûr pour une diète et du sérum. J'y ai pensé, quand je suis passé devant, parce que j'avais quand même de la difficulté à marcher, à enjamber les gros arbres, à mettre un pied devant l'autre pour attacher ces arbres avec une grosse chaîne.

J'ai passé une semaine avec sa femme, sa fille de treize ans et lui. Il me logeait dans une roulotte rouge près d'un lac. Le jour, j'attachais les arbres pour qu'ils les tirent sur le chemin de sable. Le soir on allait souper à la maison toute la famille. Je voyais qu'ils étaient amoureux, l'un de l'autre; ils venaient ensuite me reconduire à la roulotte près du lac avec mon déjeuner.

Le matin, j'arrachais des clous sur des bouts de bois. Il m'apportait à dîner ou on allait manger à la maison. Il y avait un bon quatre milles qui nous séparaient de la maison.

J'ai, en fin de compte, repris un peu d'énergie. L'homme décida de réduire mes rations. J'ai alors décidé de partir le lundi après qu'il nous eût payé à tous un cornet le dimanche soir et que l'on soit allé regarder les avions partir de l'aéroport.

Eh bien! vous ne me croirez pas, mais j'ai fait, sur le pouce, Matagami, Amos, Joutel, Val d'Or, le Parc La Vérendrye, Sainte-Agathe et Terrebonne dans cette même journée de lundi. Il y a même un couple qui m'a fait coucher dans la chambre d'amis. Le lendemain, ils m'ont amené à la station Crémazie parce que la nouvelle mariée travaillait tout près de là.

Moi qui n'étais revenu qu'avec deux boîtes, j'ai pu prendre le métro. Ma mère et mon père n'étant pas là (ils étaient allés faire des commissions) je suis monté chez ma tante au premier étage, et patati... et patata; tout à coup, on les vit monter et ce furent les retrouvailles.

Lettre à un collègue de travail

(Première partie: Préjugé)

Parfois je suis comme dans un état second — eh oui cela m'arrive mais aujourd'hui je ne m'affole plus — je le vis — je m'apprivoise petit à petit à travers l'analyse, moment d'absence, onde, mutation qu'importe. Je sais que je suis «capotée», je ne m'avoue pas vaincue pour autant. Je refuse de me vivre comme une «malade mentale». Je ne vais pas me soumettre, accepter mon sort, croire le diagnostic des médecin-psychiatres, leur condamnation irrémédiable. Faire de ma vie un témoignage en défi à leur «science», prouver par ma libération que la folie n'est qu'un état temporaire d'où l'on peut sortir renforcée, reconstruite, réunifiée et non pas cette maladie maudite incurable à laquelle ils nous condamnent à coup d'étiquette, qui fait de nous une fois pour toute des parias, des marginaux, des exclus; nous les ex-détenus de la «folie», ex-prisonniers des institutions psychiatriques, les consommateurs de psychotropes, avec ce dossier pour nous condamner jusqu'à la fin de nos jours (me revoilà, je t'écris par à-coup entre lavage et ménage). La condition qu'on fait vivre aux «fous» me révolte, m'a toujours révoltée, je n'arrive pas à me raisonner. Quand il en est question, ça me pogne aux tripes, j'en ai la rage au cœur, je me sens blessée personnellement jusqu'au fond de l'âme, mal aimée, «malcastrée» (titre d'un livre d'Emma Santos) et je repense à ma terreur, mon isolement, ma solitude, le rejet de ma famille, ma souffrance silencieuse — parce que *coupable*. Se vivre comme une lépreuse cérébrale, parce que, pensent-ils, croient-ils, ta «folie» c'est contagieux, comme si on était «normal» une fois pour toute ou «anormal» à tout jamais. Quelle «folie»! de la divagation. Moi, je pense qu'on est tous un peu «capoté», qu'on a tous un petit brin de folie, c'est là lové en nous, ça ne

demande qu'à éclore, un jour sans y prendre garde, surtout
quand nous nions en nous sa réalité.

«Plaisir particulier»

j'ai un plaisir particulier
détestable...
..... a lié.

d'un particulier indessant
emprunt de plaisir instable
inconséquent...

d'être m'aître ou fou mais humain
de me sentir plus que...
d'être en main.

Sur la corde raide

C'est un soir d'automne, les arbres sont dénudés, la nuit vient de tomber. Je descends d'un taxi et entre dans un gros bloc en brique rouge. À l'entrée, il n'y a personne dans le bureau pour m'accueillir. Je m'engouffre dans un escalier qui débouche sur un corridor sombre, éclairé seulement par quelques ampoules orange très faibles. Une série de chambres s'aligne sur ma droite. Au milieu des portes, je remarque une minuscule fenêtre et derrière cette fenêtre je sens la présence de couples: homme-femme, femme-femme, homme-homme qui font l'amour. Eux je ne vois pas, moi je ne peux les voir. Je me sens épié. Je me donne en spectacle. C'est une maison close.

Je distingue à peine les lettres sur une affiche dans le corridor: *chute à linge sale*. Je me déshabille, jette les vêtements dans la chute et me dirige vers le sauna. Aussitôt, la porte se referme sur moi, il m'est impossible de la rouvrir, je dois revenir par un autre passage. Il y a un tarif d'indiqué, mais personne pour le percevoir.

Après le sauna, je reviens par la seule issue possible. Il y a plusieurs chambres vides. J'en choisis une et je m'étends sur le lit quelques minutes. Je remarque sur le mur un tableau de contrôle avec plusieurs boutons; je pousse au hasard sur plusieurs de ces boutons: noirs, rouges et blancs.

Pendant tout ce temps, je suis nu. Je décide alors d'aller faire un tour d'inspection des différents étages.

Des quatre paliers, il n'y en a qu'un et demi d'occupé. Je reviens dans la chambre dont j'avais pris possession. Je ne me décide pas d'aller coucher avec une fille. Je décide alors de démanteler leur système d'avertissement électronique. Je n'ai que quatre fils à débrancher et le tour est joué. Je sabote également les sorties de secours.

Je descends en courant les escaliers et je sonne à toutes les chambres. Tout le monde descend, en courant, paniqué, à peine un morceau de linge sur le corps.

Ils veulent me donner une volée. Je réussis à m'échapper à l'extérieur, nu. Il fait à peine dix degrés. Comme j'arrive à l'extérieur, l'auto-patrouille arrive également. Les policiers me couvrent d'une couverture de laine, et me font entrer dans l'auto. Ils sont très fiers, car depuis longtemps déjà, me disent-ils, ils soupçonnaient ce lieu de n'être pas très catholique. Plusieurs autos-patrouille sont arrivées. Les policiers embarquent les clients trouvés sur place et les amènent en cellules.

J'ai très peur, mais je suis très fier en même temps. J'ai marché sur la corde raide mais je m'en suis tiré. Pour l'instant cependant, je ne songe plus à récidiver.

L'amnésique

L'amnésique n'a pas de vie propre à lui car il doit se refaire une vie.

Ses crises d'amnésie peuvent provenir d'un drame qu'il a déjà vécu.

Plusieurs à la suite de chocs électriques sont amnésiques car le drame vécu était profond.

Il serait bon de ne pas leur faire du tort à travers et d'appeler leur médecin ou leurs amis si les visites médicales sont finies car souvent, comme pour les alcooliques, seuls leurs amis savent leur vie.

Je suis amnésique à la suite d'un drame et de chocs.

Détenue...

Je suis schizophrène, je le sais depuis longtemps. Je me dédouble et détriple souvent — et plus encore — autant de lieux, autant de milieux. J'ai conscience, maintenant, que je me métamorphose, autant aussi vis-à-vis de chaque personne en particulier sans l'avoir cherché. C'est dans cela que réside ma peur de la spontanéité: pouvoir montrer mon vrai visage, aussi hideux puisse-t-il être, aussi effrayant qu'il m'apparaisse — tant je ne peux le regarder en face sans frémir et fermer les yeux. Depuis ces derniers mois, j'ai vécu des métamorphoses en animal, des métamorphoses que j'ai réussi à contrôler, mais qui provoquent chez moi des crises d'angoisse insupportables, des crises dépressives à vouloir irrésistiblement me jeter sous le métro ou en bas du pont, devant un camion, etc. Le crochet derrière chez nous, il y a longtemps que j'ai songé à m'y pendre. Le gaz, ma première phobie. Quand j'ai craqué, je vivais l'entrée dans le sommeil comme une vie intra-utérine, recroquevillée sur le lit à chaque fois que j'essayais de trouver le repos. J'étais dans l'eau, mes oreilles percevant les discussions de mes parents avant ma naissance. Je me suis retrouvée à entendre les noms, les conversations entrecoupées de coït — de cette frayeur de ma mère à l'approche du plaisir, de cette volonté de mon père à endiguer ses peurs de guerre. Toute cette partie de ma mémoire a ressurgi en moi, et plusieurs événements traumatisants de mon enfance — je les ai tous revécus — pendant au moins dix jours, sans notion, dans ces états de crise, du temps et de mon être aujourd'hui, de ce sommeil dos à dos avec mon mari, comme deux jumeaux dans la même membrane, rattachés l'un à l'autre par le dos. Tout ça, je ne l'ai pas raconté au psychologue. De ce trajet pour me rendre là, qui effaçait le cauchemar de chez nous pour faire place à la paranoïa du

ehors. Des taxis qui me rendent malade, ma terreur du métro, ma terreur de parler. De quoi ai-je réellement parlé à cette époque? Pas de mon vécu, de ces journées d'horreur angoissée, mais des événements du passé que tout cela réanimait en moi. J'ai toujours eu la phobie de ces rencontres avec le psychologue — comme un jeu tourné contre moi. Dans la certitude malade de l'existence d'un complot, pour installer ma «folie» définitivement. Mes deux peurs dominantes de mettre le feu ou de faire du mal aux enfants. Je n'ai pas fait et je ne ferai ni un, ni l'autre — aujourd'hui je le sais. Entendre des bruits, voir des images ou des formes qui n'existent pas, ça je le sais possible pour moi. Une division autant mentale que physique entre ma droite et ma gauche, ça je le sens et le vis aussi. Comment faire cette unité en moi? Cela me pèse et m'angoisse beaucoup. Je réussis à me contrôler, mais je ne sais ce que je ferais si un jour, à nouveau, je perdais ce contrôle sur moi-même — Ne plus penser, mais combattre à tout prix. Je vais gagner sur moi-même, sur mon propre traquenard intérieur. Je ne trahirai pas — et pour ça, j'ai tant besoin d'un contact avec l'extérieur, du soutien amical. Ma lutte, c'est aussi la vôtre, à l'usine, au travail, à la maison, dans le quartier — elle est aussi vivante en dedans de moi, à me déchirer et me meurtrir. Je me sens encouragée à lutter aujourd'hui plus que jamais. Je veux vivre en pleine conscience — même si le prix en est une mort prématurée. On m'a refusé les réseaux aujourd'hui, je n'ai pas pu finir ma petite murale pour mes enfants: je veux savoir pourquoi.

Solidaires

Dans une ère où il existe des milliers de produits différents destinés aux milliers d'objets qui nous entourent, comment ne pas considérer notre corps comme un de ces objets ayant besoin d'un tas de produits pour fonctionner dans cet univers artificiel?

Si un objet ne remplit pas sa fonction «normalement», il faut avoir recours à un produit spécialisé: du poli-meuble, du poli-auto, du lave-plancher, du lave-vitre, du «lave-linge», des vaporisateurs à qui mieux mieux. Tout doit jouer le rôle que nous lui assignons: le grille-pain doit briller, le linge être blanc, la vaisselle resplendir; à chaque défaut, son remède chimique.

Alors si notre corps n'a pas la réaction voulue, on tend la main vers la bouteille appropriée: shampoing spécial, savon spécial, «pilule spéciale». On se vaporise pour ne pas sentir, on prend une pilule pour ne rien sentir.

Mais de plus en plus de gens réagissent contre ce système; on se regroupe, on est ensemble et c'est le meilleur des remèdes.

Nous qui sommes classés comme «fous», prenons conscience du problème et de notre responsabilité de trouver la solution en nous.

Ceux qui nous observent: les «normaux», les fous qui s'ignorent, ne cherchent pas, ils sont tellement sûrs d'avoir réponse à tout. Comme ils endorment le cognement de leur moteur d'auto avec une huile spéciale, ils endorment leur conscience avec des valiums. Ils bourrent les plantes et les animaux de produits artificiels pour les faire entrer dans le monde de la normalité, ils voudraient faire la même chose avec les «marginiaux»: sensibles — rêveurs — émotifs — malheureux — artistes — poètes — créateurs, bref les «fous».

Mais nous nous regroupons, nous nous aimons et leur moule ne sera jamais assez grand pour nous contenir tous.

Liaison...

Ma tête s'éblouit en lavement, mon cœur se débat pour n'échapper, les bras me poussent en trop et l'eau du café s'impatiente en bouillant. Je me déverse en tasse et me reflète. L'esprit malin me cerne dans le métro foulé, dans la ruelle suspecte, dans mes murs téléguidés à distance et me parle en cataphonie de mon impuissance. Il me tient à la gorge des bouelles de la vie, le nœud coulant me coule à l'improviste et m'enfarge de limite. Les règles me toisent du collectif, ma poussière se microscope, la loupe me reconnaît au besoin. Tu m'épuises, vieille folle!

Je sors de mes murs à tâtons, mon bien-être social m'expédie en chèque, la banque me coupe les mains en ridicule chômeuse. Le petit se parle à tuer le temps pendant qu'il ballote en berceau roulette. On se bouscule pour nous voir dérailler, perdre le trottoir à me voler le capital. La glace me renvoie sur le nez mes rides trop jeunes. Mes genoux déchirés et mes guenilles dessus. Le jeune m'en veut au portefeuille à m'en faire insupportable. Ça me devient étranger ce chiot en pleurs, à balancer aux œuvres de charité incharitables.

On m'expédie à rentrer dans mes murs incolores quoique l'odeur me pourrisse. Laissez-moi pourrir en paix! Le dessus m'épie à travers son plafond et je me jette au garde-linge accrochée en support, le chiot au four. Mon grelot détraque et ma porte se déshabille. Garde ton contrôle, vieille folle!

Mon café se gèle, déversé en tasse, mon réel exagéré, dites-moi que j'emphase!) me gruge et la vie me dollars en lette. Mon dépotoir me garroche à la rue avec mon ballot en petit. Ne m'enfermez pas, je me contrôle vachement, bien sûr, ma «criss» de vie. Ne m'attachez pas, j'ai le contrôle en héritage, ma folie m'appartient, je la cache tant que l'enfant n'en saura

rien... Ne me prenez pas en pitié pour m'arracher le libre!

Je me sens à naître dans mon imaginaire conscient. Je m'évertue à vous prendre en modèle politique mais la banque m'en veut de ma vie à payer. Je me contrôle si bien encore, ne m'enfermez pas, je resterai docile, me contenterai de vous cracher dessus et j'épargnerai le petit des morsures de coquerelles.

Ma folie détraquée à vous faire payer cher l'édifice des remords de conscience!

Garde-fou

C'est la répression de la parole.
 C'est l'autorité qui profite de sa position pour caler
 l'autre dans sa position de paralysée.
 Et la longue ton rôle devient plus humiliant que le mien.
 La honte d'avoir le meilleur rôle, la bonne part du gâteau,
 d'en profiter.
 La facilité de ton jeu.
 Moi perdue dans mes toiles de mots-désirs, confuse, réduite
 à la banalité de ma confusion.
 Tu tiens dans un autre esprit.
 Je ne suis pas la perdante, celle qui fait pitié.
 L'avoir pitié, c'est dégueulasse.
 Quand je vas sortir de terre, la flore, la faune, toute
 avec moi pour m'accoter.
 Que la parole jaillisse et fasse le tour de la terre.

Machinerie

Je ne m'arrête pas, je continue d'arriver après être partie
 encore trop silencieusement. poliment. je n'ai pas couru, mes
 jambes de milk shake. dans le parc. dans le parc. dans un parc
 de tourbillons insensés impuissante à me défoncer le corps. les
 nuages touffus et des gouttes petites et molles de pluie. je suis
 corrompue et je m'assassine par résistance organique. ni le corps
 ni l'esprit. le corps-esprit-environnement. je ne peux plus te
 regarder me regarder. je ne peux plus me voir bloquer. une
 pierre stagnante avec de l'eau pourrie, croupissante. J'aurais
 aimé l'orage et toute trempée, vêtements déchirés et course et
 cris. Fuyante à jamais et perdue, disparue dans l'éclair de ce
 petit trou noir, point de fuite dans la perspective de mon
 tableau, cadre venimeux.

Je ne m'arrête pas. je ne me suicide pas. je continue et je
 frappe ailleurs. sur les touches de la machine grise. le bruit est
 bon. dénonciateur de mon humeur à étrangler jusqu'au dernier
 râlement. je sublime et je mens encore, mais c'est ma seule façon
 depuis longtemps. Excuse irrecevable dans le processus de
 changement. mutation avortée. mutation désirée. je comprends
 tout ce que tu me dis. je suis en avance sur moi et je me le répète
 jusqu'à la dénonciation de mon être-mur de béton qui s'effrite et
 se consolide à qui mieux mieux. J'attends toujours le grand coup
 de l'effondrement précipité par la tierce personne: toi ici, ces
 jours; un autre ailleurs par le passé et répétition. Crier à l'aide et
 je me sauverais déjà un peu. mais ici sur ce papier, encore, tout
 est silencieux et mijoté. le claquement des touches me donne
 l'illusion d'exister. et pourtant, mon corps assis à côté de la
 fenêtre que je veux traverser. patiente ou lyrique ou colérique à
 la décrire seulement. toutes mes histoires sont la même et je ne
 peux plus, je refuse de continuer à répéter cette dernière

rouvaille. comment imaginer la suite avant qu'elle ne se produise et sans toutefois y croire jusqu'à la prochaine rengaine de la déception inévitable.

Je meurs ici. je meurs ici. je meurs ici. Traïtesse et paradoxale. coup d'épée dans l'eau et mort-née dans l'œuf opaque et muet. je fais de la littérature. je me végète et je me pétrifie des doigts. et l'écriture est mon seul repère. sans direction. gratuité pure, impuissance pure. gaz rare évanescents et suffocant: cul-de-sac à tour de bras, à tour de force. j'ai un contrôle en moi incontrôlable, un contrôle spontané qui bouffe et aspire de la spontanéité et de la volonté à grand coup de renforcement.

Je ne m'arrête pas, je m'arrête. je ne m'arrête pas et je m'arrête. je ne m'arrête pas et je m'arrête. machine seulement et je tente de m'oublier et de centrer mon attention ailleurs. du vent en petites séries et feuilles vertes tombantes et bruissantes et ôm urbain et touche et claque et lettres carrées blanches sur noir. voiture et re-voiture et possibilité de sens pour une autre lectrice que moi? et possibilité de sens pour moi? je t'écris à toi. je t'écris à toi. je t'écris à toi que je frappe sur ma machine à védoise empruntée depuis des années à mon vieil amant sans sexe pour moi. sans sexe ni dualité. je m'égare et je le sais. direction. direction. direction. les machines devraient être musicales et sonores et symphoniques mais tout est détaché et défini dans son isolement ou son utilité opératoire. laboratoire abstrait et leurre de cloisonnement. leurre d'une réalisation ou d'une existence en dehors de l'ici où que je et tu sois. Calage et insonorisation d'un temps et d'un espace thérapeutique. duquel je pars maladroitement avec l'espoir de courir affirmativement et je me retrouve seule et mouillée en dedans et plus muette encore avec une robe que je ne te connaissais pas. seule pièce à conviction que j'emporte avec moi pour mon imaginaire hebdomadaire. tissu ample et rose et déjà flou.

Je m'arrête. midi.

Il y a un lecteur dans mon dos, une lectrice-moi qui regarde au-dessus de mes épaules et pèse et choisit les mots. au bout de la ligne il y a toi et enfin une possibilité de tous les autres. Une lecture que j'entretiens craintivement dans ma nécessité, force

majeure, obligation de t'écrire mon départ précipité et presque prémédité. sans pour cela que j'en connaisse la forme ni les conséquences sur le déroulement de cette étonnante journée. je reviens systématiquement m'asseoir et je poursuis. je continue. je ne meurs pas. je ne meurs jamais. les ressources sont abondantes même si parfaitement immobiles. la conscience que j'ai d'elles me réveille et me pousse à poursuivre dans le sens de ma non-direction. Journée étonnante.

Je pars.

J'ai perdu ma clé et mes papiers d'identité. je rentre avec l'orage qui met le feu aux poudres. superbe nuage noir et enfoncé, s'avancant vers nous, s'éclatant. la pluie est celle que je souhaitais ce matin dans un parc: dure, drue, oblique, lavante et renversante comme une vision illuminée. j'attends ton appel pendant que le spectacle se calme. l'extraordinaire c'est que j'ai tout simplement hâte, non pas seulement d'entendre ta voix mais aussi bien la mienne. je suis stimulée par la seule pensée que tantôt j'improviserai et je ne connais ni le ton, ni la verve ou le silence, ni le propos. je comprends que j'ai envie de rétablir la communication avec la personne qui porte la fameuse robe rose aujourd'hui.

Miracle instantané

Il est environ vingt-trois heures. C'est l'automne. J'entre dans un restaurant bon marché rue Mont-Royal. J'entends le propriétaire vociférer contre un client : «Paye-moé pis 'criss' ton camp d'ici sinon j'appelle la police!»

Je m'approche et commence à parler avec l'homme qui était fait interpellé. Ce dernier, dans la trentaine avancée, portait la barbe longue. Il avait une valise à côté de lui sur la banquette du restaurant. Il me raconte alors que tout le monde le rejette et que, depuis quelques jours, il n'a ni feu ni lieu. Il m'indique également qu'il a une jambe artificielle.

J'essaie de calmer le restaurateur, paie ce que le client lui doit et lui demande de ne pas appeler la police puisque je me charge de le débarrasser de l'intrus.

J'invite ensuite le client non désiré à me suivre chez moi.

Le trajet pour se rendre à la maison est long, car mon homme se dit fatigué et ajoute qu'il a de la difficulté à marcher. Pour comble de malheur, c'est alors la grève du transport en commun.

Arrivé chez moi, l'homme commence à crier que personne ne s'occupe de lui et que pourquoi moi je serais meilleur que les autres : il décide de partir en faisant un bruit d'enfer, ce qui réveille tous les voisins qui font venir la police. Les policiers arrivent. Je leur explique ce qui se passe et ils réussissent à convaincre mon hôte qu'il vaut mieux passer la nuit dans un logement plutôt qu'au poste de police. Là, la litanie des demandes et des plaintes commence. Il veut un café. Je lui en sers un. Il le refuse parce qu'il est trop chaud. J'ajoute du lait dans le café. Il ne le trouve alors pas assez sucré. Finalement, je réussis à lui en préparer un à son goût. Après, il désire prendre un bain et se changer. La valse des plaintes continue.

Avez-vous déjà donné un bain à un homme qui porte une jambe artificielle, qui est visiblement aigri par l'existence et qui récrimine constamment? Je m'arme de patience, répondant à ses moindres désirs, satisfaisant ses moindres caprices. Il me parle de sa vie, de son accident, de son travail à la baie James comme opérateur de machinerie lourde, de son hospitalisation psychiatrique à Saint-Luc depuis deux ans. Je l'écoute avec intérêt et compréhension. Il déverse son fiel sur ceux qui l'ont côtoyé depuis un certain temps. Je ne l'interromps ni ne le désapprouve le moins : je le laisse poursuivre son récit.

Il est maintenant quatre heures du matin. Je tombe de fatigue et de sommeil. Je lui offre un lit. Il le refuse.

Pour la première fois depuis le début de notre rencontre, j'élève la voix et lui dis d'un ton très ferme qu'il est temps qu'il arrête de s'apitoyer sur son sort et cesse de traiter tout le monde en ennemi. J'ajoute qu'alors peut-être il pourrait se remettre à travailler et à vivre d'une façon agréable. Il est comme sidéré par la façon dont je lui ai dit ces choses.

Il s'écrie alors qu'il se sent guéri, que c'est un miracle, qu'il veut se rendre à l'oratoire Saint-Joseph pour remercier le frère André et qu'après, il retourne à la baie James. Ce qu'il fait sur-le-champ.

Il est maintenant cinq heures et demie du matin. Je sors de chez moi. Il fait du pouce. Un automobiliste arrête, le fait monter. Ils se dirigent du côté de l'oratoire Saint-Joseph. Je rentre alors chez moi.

Je n'en ai plus jamais entendu parler depuis. Bonne chance, inconnu.

Capoter? oui... Pour la vie? non.

(Seconde partie)

Je ne sais pas si vous pouvez comprendre à quel point on peut tenir à la liberté de se promener, de penser, d'aimer, de vivre dehors même si on souffre atrocement. Créer des maisons de la folie dans les quartiers, accueillantes et sympathiques. Vivre sa folie avec un support qualifié oui mais dans le même milieu, connu, senti, vécu. C'est très important pour sortir de ces délires au plus sacrant, de ne pas ajouter à la souffrance mentale celle de l'isolement, de l'emprisonnement et du doping, qu'est le vécu à l'hôpital, avec en plus un dossier et un diagnostic de «malade mental». N'avons-nous pas tous un petit grain de folie? N'avons-nous pas tous des prédispositions à «capoter» si notre vécu et les circonstances le favorisent? Quelle serait votre étiquette alors, dites-moi? N'avez-vous pas été un peu «fou» par épisode à certaines époques de votre vie? Pourquoi marginalisez-vous ceux qui souffrent plus, et plus longtemps que vous? Vous-même dans les mêmes conditions personnelles familiales, morales, sociales, n'auriez-vous pas perdu la carte? N'avez-vous pas peur de votre propre folie? Ce n'est qu'un cri de souffrance, ça ne vous mordra pas, et croyez-en mon expérience, avec de la persévérance, de l'amour, un support thérapeutique adéquat on en revient, on n'est pas si «fou» qu'on le pense. Et aujourd'hui, plus j'apprivoise ma folie en l'analysant, en la comprenant, plus je la raconte à mes amis sans peur, ni honte, plus je m'en délivre, je m'en exorcise.

Aujourd'hui, je commence à pouvoir vivre avec ma folie de façon créatrice grâce à l'analyse, à l'amitié, à la solidarité.

Pourquoi participer à un groupe comme Solidarité-Psychiatrie?

Non, je n'ai jamais vu un psychiatre. Non, je n'ai jamais subi d'internement. Je n'ai pas connu les effets d'une médication abusive. Je n'ai jamais eu peur d'aller au dépanneur. Je n'ai jamais senti de monstre en moi. Non, je n'ai pas de blessure qui me laissera pour toujours une cicatrice.

Ce que je connais, c'est de me chercher une job depuis un an. C'est l'incertitude du lendemain. C'est de ne pas savoir si ça va durer encore longtemps, de ne même plus être sûr que ça va finir. C'est des journées que je passe à tourner en rond. C'est l'incertitude du lendemain, ou la certitude que ça va être pareil. C'est de me sentir mal, de ne rien faire et ne plus avoir le goût de rien faire. C'est de trouver partout des barrières infranchissables. C'est de ne pas me sentir compris mais d'être incapable de m'expliquer. C'est de ne pas avoir une blonde avec qui en jaser et de me sentir trop fucké pour en avoir une.

Non, je n'ai jamais vu un psychiatre. Je n'ai jamais subi d'internement. Je n'ai pas connu les effets d'une médication abusive. Je n'ai jamais eu peur d'aller au dépanneur. Je n'ai jamais senti de monstre en moi. Non, je n'ai pas de blessure qui me laissera pour toujours une cicatrice.

Mais c'est pour essayer d'éviter ça que je vais continuer.

Une vie

Une vie entremêlée de psychiatrie n'a quand même pas que des déboires à passer isolés(ées).

Il demeure encore possible de refaire son bonheur, de se créer des amitiés nouvelles, d'échanger, de partager, et les expériences et à en arriver à réellement fonctionner en un monde qui après tout demeure vivable pour tous et chacun, et à la condition de réellement essayer.

Une dépression nerveuse demeure cruelle à vivre; et surtout pénétrer dans ce monde des soins psychiatriques, y faire face en hospitalisation c'est une expérience cruelle mais à SOLIDARITÉ-PSYCHIATRIE l'on collabore et au sein du groupe les gars et les filles échangent. Et en se connaissant, chacun y met du sien et la vie prend de nouvelles perspectives; et peu à peu l'on se consolide et l'on se rend compte de la possibilité en groupe, non seulement de survivre, mais d'atteindre un certain bonheur, alors qu'un certain progrès s'établit dans nos vies.

S'organiser entre «fous»

Après avoir consulté et qu'on me l'ait recommandé, j'entre en psychiatrie, à l'hôpital Charles-Lemoine, malgré ma peur de me retrouver parmi les «fous». Je veux en sortir à tout prix. J'y trouve quarante hommes et femmes sensibles, émotifs, intelligents qui ont terriblement souffert, dont on a abusé comme moi. À cette époque, on peut circuler dans la journée très librement d'une chambre à l'autre. Je finis bientôt par tous les connaître et la plupart écoute avec sympathie mon histoire que là, je ne cesse de raconter.

Il y a des choses dures à vivre comme voir entrer un nouveau, attaché, qui hurle et se débat comme un forcené sur une civière. Celui-là, on l'enferme devant nous dans une cellule spéciale. Une d'entre nous a l'obsession du suicide, je la découvre un jour les poignets ouverts dans les toilettes. Hospitalisée suite à une agression, je demande un examen gynécologique pour me rassurer. Même si j'ai demandé à l'infirmière qu'elle prévienne le gynécologue de prendre ses précautions, à cause de mon vécu, celui-ci m'enfoncera le spéculum de force. Je sortirai de son bureau en saignant et en pleurant. Mais des années plus tard, j'apprendrai qu'il sera radié pour un an de l'hôpital parce qu'il fera l'erreur de s'en prendre à d'autres qu'à des «folles» et que la plainte des femmes en obstétrique sera entendue et crue.

Un soir, j'interviens pour venir en aide à une autre qu'on veut piquer de force. On finit par être deux à se faire «shooter». Avant le coucher, un des préposés s'amuse à me provoquer. Je dois toujours me retenir à plein pour ne pas lui sauter dans la face — je sais ce qui m'attend sinon. À part des visites au bureau du psychiatre, on a régulièrement des séances de psychodrame que je trouve très déchirantes. Je trouve l'animateur voyeur et

manipulateur, et refuse d'embarquer, mais quand d'autres psychiatrisés me le demandent, j'accepte de jouer le jeu. À la toute dernière rencontre, je me ferai attraper à la grande satisfaction de l'animateur.

Pendant mon hospitalisation je voudrai profiter des soins dentaires gratuits. On exigera l'anesthésie pour la réparation de plusieurs dents. Je vais m'éveiller pour constater qu'on m'a trompée. On les lui a toutes enlevées, à la «folle», pendant son sommeil! Encore sous l'effet de l'anesthésie, on me remonte à ma chambre. Là ce sont les patients qui se sont relayés à tour de rôle auprès de mon lit. Ce sont eux qui se sont aperçus que j'étouffais dans mon sang et ont alerté le personnel. À mon réveil, on me remettra une carte de tous, avec un bouquet de fleurs de papiers.

Un des psychiatres m'interdit de parler à ses «patients» parce que soi-disant, je les perturbe. Moi j'ai promis à un d'être là à son retour de l'électrochoc, et quand il se réveillera je serai là, lui tenant la main tel que promis. C'était tous les jours l'entraide entre nous, des menus services aux confidences, de la consolation à l'encouragement mutuel. Et de vivre ça jour après jour me convainquait de plus en plus que les vrais «fous» n'étaient pas ici mais dehors en liberté, ceux qui par leur cruauté nous avaient rendus si malheureux. Nous n'étions pas malades mais tout simplement malheureux. Certains de mes camarades de fortune me disaient: «Toi tu n'es pas une patiente, tu dois être une infirmière déguisée en malade.» Ça me faisait rire. Aujourd'hui, je comprends que j'avais un avantage sur la plupart: je n'étais pas surmédicamentée. On avait accepté mon refus de toute médication, sauf de légers somnifères. J'étais aussi venue naïvement peut-être mais aussi volontairement. Mais quelle angoisse quand j'ai appris que je ne pouvais sortir que sur l'autorisation du psychiatre. Je n'étais plus libre de partir de la même volonté. J'y serai quarante jours.

Nous avons une ergothérapeute très dynamique, nouvelle venue en psychiatrie. Elle nous a réunis afin que nous élisions un représentant des patients pour l'organisation des loisirs. On fit une élection, mes amis me choisirent. Nous devions exprimer nos désirs, nos idées. Je demandai à l'ergothérapeute si elle

pouvait nous laisser seuls à une réunion et que l'intercom et les portes soient fermées. Elle obtint la permission des psychiatres. Nous nous enfermâmes tous dans le local et là j'invitai tous mes amis à dire tout ce qu'ils avaient sur le cœur concernant l'hospitalisation, que je ne dirais jamais mais qui l'avait dit, que je parlerais au nom de tous. Je commençai par dire ce que moi je pensais et ressentais, puis là les autres se mirent à en faire autant. Il fut question de l'attitude du personnel, des soins, médication, nourriture, loisirs, etc. On choisit les griefs les plus importants et on décida ensemble comment on allait présenter ça. Et un jour, j'expliquai devant les psychiatres, tous mes amis étant heureusement assis derrière moi à me soutenir, ce que nous avions sur le cœur. Il y avait surtout une infirmière agressive dans son attitude qui ne cessait de nous harceler par ses propos et de nous tourner en dérision. Nous demandions plus de liberté, de droit de parole, de loisirs. Le lendemain, nous apprenions que l'on avait transféré notre infirmière de département. On pouvait respirer. Nous ne comprenions pas, je ne comprends pas la portée de ce que nous avons fait. Ça avait été un mouvement bien spontané. On avait là dans nos mains un moyen efficace de défendre nos droits, de nous protéger contre le pouvoir abusif de la psychiatrie. Nous aurions pu répéter de telles réunions, de telles démarches. Nous avons aussi obtenu des loisirs plus intéressants et du matériel en conséquence. On laissa plusieurs d'entre nous descendre en civil en bas de l'hôpital se promener librement, aller prendre un café à la cafétéria. Faut dire qu'à cette époque, je le sais aujourd'hui, on tentait d'humaniser les soins psychiatriques, de créer des étages de ces soins dans les hôpitaux généraux, de mieux faire accepter ce genre de «malade». C'était le libéralisme des années 68. Cette expérience m'a convaincue que les psychiatrisés doivent et peuvent s'organiser à l'intérieur comme à l'extérieur des murs.

Droit à la différence, droit à la vie!

Dans votre langage de spécialiste, vous nous avez condamnés, condamnés aux drogues (chimiothérapie), à l'enfermement répétitif, à la souffrance d'une crise à l'autre, d'un «capotage» à l'autre. Vous nous refusez le droit à la différence et à la liberté. J'ai besoin d'amour et de pouvoir respirer sans qu'on me punisse toujours d'avoir osé m'exprimer hors de la norme établie ou que mon imagination déborde à votre face, que ma parole se débride et délire dans les micros de vos têtes apeurées. Vous fronchez les sourcils devant nos folies galopantes. Même seulement «fébriles» ou «flyés», vous avez peur de nous. Vous n'écoutez même pas. La psychiatrie vous a convaincus qu'on mérite l'étiquette de «fou», la cause c'est nous; que c'est normal qu'on crève de douleur; qu'il faut nous droguer, nous enfermer... nous éliminer pourquoi pas? Ce serait trop fou puisque la psychiatrie perdrait alors sa raison d'être!... Au fond, au lieu de notre agonie lancinante, pourquoi pas la libération définitive, le soulagement total? Mais vous nous refusez même ce droit à une telle alternative. Pour qui donc vous prenez-vous de décider ainsi de nos vies. Puisque votre science ne nous donne aucun espoir: les conclusions de vos recherches ne sont que d'immenses «plasters». Puisqu'il n'y a pas de place pour les «schizo» dans notre société, et c'est ce que mon expérience et celle de mes amis me prouvent de plus en plus, je sais ce qui m'attend si je prends encore une «débarque» un peu trop forte, je serai enfermée à DOUBLE tour, super-droguée encore une fois, et je ne veux pas et je ne peux pas vivre cela encore une fois. On me punit parce que je souffre trop et c'est injuste, comme si je ne méritais pas de vivre, de respirer. Je proteste depuis toujours contre toutes ségrégations, que ce soit en terme de racisme, de

sexisme, etc. Ce qu'on fait aux Noirs, aux homosexuels, aux handicapés, aux femmes, me révolte. Je crie ma rage contre l'intolérance, contre toutes ces graines de fascisme qui nous étouffent et nous tuent à petit feu. Je dis c'est assez. Je le hurle, je n'en peux plus, laissez-nous en paix. Quel mal vous a-t-on fait? Vous nous forcez à vivre dans l'ombre, à nous cacher, à nous taire, à vivre dans la honte ou dans la peur d'être découverts, à souffrir cette double oppression de femme et de psychiatisée. Préjugés, préjugés, préjugés.

Mais je ne suis pas seule et je lutterai encore malgré tout. Nous réussirons à créer des maisons de la folie dans les quartiers, où notre souffrance pourra être entendue, pas de mini-hôpitaux psychiatriques, mais plutôt des refuges comme le sont les maisons pour femmes en difficultés. À mettre sur pied de plus en plus de groupes d'entraide et de luttes de psychiatisés contrôlés par eux. À combattre, par tous les moyens, les préjugés qu'on entretient encore sur ceux qu'on étiquette comme «malades mentaux», en particulier les «schizophrènes» qui sont ostracisés partout dans le monde. À revendiquer pour les gens en crise ou en difficulté le droit à des services de maintien à domicile gratuits, comme en reçoivent ceux dits «handicapés physiques». On peut s'organiser un programme de prévention et d'identification d'une crise, de moyens de la traverser et de s'en remettre par la suite, avec le support d'intervenants et d'amis, sans hospitalisation, sans drogue. Il n'en tient qu'à nous d'inventer des solutions selon nos besoins pour nous, seuls ou avec les autres qui souffrent comme nous. Nous devons lutter pour développer des alternatives sinon quel autre choix que d'en finir. Alternatives à la répression psychiatrique, alternatives à l'exclusion sociale. Droit de vivre notre différence au grand jour. Que cesse enfin la persécution des minorités, des marginaux, des capotés.

Asile

le verbe de l'être
ma suffie pour naître
d'un avoir de rien
au parloire du rire des biens
à l'heureux hazare sourire d'une bête
mon corps s'est soumis à ma tête
et que par une absence
voie je cré l'avalanche.

Viol-hantée

Ce goût de parler qui me sourd aux lèvres. Il était grand, costaud, fort — assez fort pour me terrasser, me battre et m'étrangler. J'ai résisté de toutes mes forces tant que j'ai pu, jusqu'au bout de mes forces, jusqu'au bout de ma terreur. Se sentir ravinée par cette verge énorme qui me sciait le sexe à grands coups râpeux, à me labourer sans fin. Difficile à croire qu'un homme finisse par pénétrer? À force de vous frapper au bas du corps avec une main ou de quelques doigts quand il vous écrase de son corps lourd, l'autre main occupée à vous étouffer; quand le souffle vous manque et que vous perdez soudain conscience, à cause de cette douleur insupportable et de la terreur qui vous envahit. Mais je suis là à vouloir me justifier, quand des centaines de femmes savent que ce que j'écris est vrai. La rencontre avec tout ce sadisme qui se manifeste dans le viol est une expérience de terreur dont on sort en état de choc, complètement dépersonnalisée, détruite. L'expérience du viol, c'est la condamnation à l'hystérie. Vivre la terreur, c'est basculer dans l'hystérie, n'en déplaie à tous les spécialistes mâles qui ne comprennent et n'analysent jamais à fond les mécanismes de cette sauvage agression. Si vous n'êtes pas encore névrosée, vous le serez à coup sûr. Cette névrose qui me suit encore aujourd'hui, douze ans plus tard: ne jamais pouvoir oublier, malgré la reconstruction de toute sa personnalité. C'est un crime contre la personne. Il faut être criminel pour l'accomplir et dément pour le faire si sauvagement. La peur de parler, la peur d'en parler ouvertement. La honte. Se sentir si salie qu'on n'en finit plus de se laver comme en un geste symbolique par lequel on veut se libérer de toute cette saleté morale qui nous hante. Ne plus être capable d'affronter quiconque sans ressentir cette honte profonde qui vous ronge à petit feu. Qu'on vous batte et

vous étrangle, comment vous sentiriez-vous par la suite? Qu'en plus on vous viole, alors là, c'est plus que ne peut en supporter la femme la plus équilibrée. Une loque, c'est ce que je devins, terrorisée à l'os par ce salaud que je ne pouvais plus identifier, tellement la peur s'était emparée de moi. Que j'entrevois une silhouette semblable sur le trottoir d'en face et voilà que je grimpe mon escalier quatre à quatre ou à quatre pattes, tout simplement pour m'enfermer chez moi à double tour. Je ne pouvais plus sortir. Une fois à l'intérieur, en sécurité, il y avait ce cauchemar que je n'en finissais plus de revivre, tout ce cauchemar de mon agression. De nuit et parfois de jour, cela tournait à l'obsession. Parfois, au cours d'une conversation avec quelqu'un de ma connaissance, c'était la nuit blanche. Voilà que je ne savais plus qui j'étais, où j'étais, à qui je parlais, l'objet de la conversation, etc. Je camouflais du mieux possible ces instants d'absence qui me paniquaient, ne pouvant plus m'expliquer, malgré mes efforts, plusieurs symptômes aussi angoissants les uns que les autres. Je consultai en psychiatrie dans un hôpital et on décida de m'hospitaliser. Mais c'est une autre histoire, qui tourne autour d'une autre expérience assez difficile; j'en parlerai plus tard. Pour l'instant je voudrais m'en tenir à celle du viol. Pourquoi est-ce encore si dur à raconter après tant d'années? J'ai toujours peur de cette sauvagerie que l'on peut rencontrer chez des êtres que l'on croise. Mon vagin, lui, après examen chez le docteur Eisdoffer, se révéla plein de bleus et d'égratignures, mais je ne sentis la douleur physique que trois ou quatre jours plus tard. C'était la terreur qui anesthésiait tout. Une victoire de l'irrationnel qui noyait tout. La terreur aussi paralyse.

Mon vagin lacéré, toute cette douleur cuisante, aussi physique que morale. Il était là, démentiel, me bûchant dessus. Avec quelle sauvagerie pouvait-il frapper. Un coup par ci, un coup par là et ses ongles s'incrustant dans mon visage. Je finis par perdre conscience. À mon réveil, j'étais nue, encore plus vulnérable. Et lui me chevauchant, m'étouffant de tout son poids; moi défaillante. Je me souvenais d'avoir crié, hurlé, malgré l'étranglement. Que lui, d'une main, à un moment précis, avoir ouvert un poste de télévision et mis le son au

maximum pour étouffer mes cris. La télévision hurlait, qui pouvait m'entendre? Quatre fois, il me prit de force ainsi, me pénétra, me lacéra; ça n'en finissait plus de cette sauvagerie. Que mes cris et mes pleurs l'excitaient, ça je finis par en prendre conscience. Je ne songeais qu'à éviter une nouvelle agression et à imaginer comment m'enfuir de ce cauchemar lancinant. C'était l'instinct de survie qui s'agitait en moi. Mais je ne pouvais me laisser agresser sans réagir et résister de toutes mes forces, c'était plus fort que moi. Ma première relation sexuelle se déroulait ainsi dans la violence. Ma virginité éclatait sous les coups et la menace. Et la terreur m'habitait en un effroyable anéantissement. Dire que j'avais pu croire en la bonté de l'homme et ignorer à ce point que la cruauté fût possible, et à ce prix. Le sang coule et c'est la vie qui s'en va. À un moment donné, il me transporta dans ses bras vers une chambre de bain sordide, me déposa dans un bain crasseux. J'étais à demi inconsciente. Mon sexe saignait; il fit couler de l'eau pour me rafraîchir. Tout tournait autour de moi, je tremblais. À chacun de ses attentats, je me sentis mourir, et je finis par vouloir mourir pour que tout cesse enfin, pour qu'il ne me prenne plus d'assaut encore une fois. Il me ramène sur le lit, c'est à cet instant que je vis un paquet de lames de rasoir sur une petite table dans un coin. Alors je demandai de l'eau. Il dut sortir. J'étais à bout de force, mais je tendis le bras et m'en emparai. Il fallait faire vite; j'en pris une puis commençai à m'entailler les poignets à toute vitesse avec acharnement. Je glissai vivement mes bras sous les draps et me dis que s'il venait à m'attaquer encore une fois il ne pourrait plus. Je sentais seulement le sang chaud sur mon corps et mon cœur battre dans mes poings. Tel que prévu, il tenta une nouvelle attaque, mais cette fois, ce fut la peur que je lus sur son visage et la panique qui s'empara de lui. Il était terrifié et courut me faire des garots. Il mit une poudre blanche sur mes plaies. Il était désarçonné. Auparavant, rien n'avait fait; j'avais supplié, entre ses crises, essayé de parler avec lui de sang-froid, d'écouter patiemment ces délires où il relatait les souvenirs désagréables de son enfance et de sa vie. S'il ne me touchait pas, je réussissais à garder mon sang-froid, à me maîtriser, pour jouer en surface les compréhensives, les sympathisantes. J'écoutais sa haine

verbale, ses souvenirs douloureux; il faisait les cent pas comme un obsédé le long du lit, inlassablement, ne cessant de marmonner toute sa rancœur. Je n'ai jamais vu tant de haine réunie dans un seul être et c'est moi qui, ce soir-là, en fis les frais.

La panique est plus forte que tout; paralysée par la peur. Pouvoir faire comprendre la terreur quand on vous assassine de l'âme et du corps. Être en état de choc. J'ai vu des yeux révulsés au-dessus des miens, une bouche tordue et hideuse, et ce va-et-vient qui me déchirait le corps jusqu'à l'âme. Cette haleine écœurante, toutes ces sensations qui vous obsèdent et vous font vomir. De ce dégoût de tout le corps que vous ne pouvez surmonter. Toutes ces forces délirantes en vous qui ne cessent de s'amenuiser. Ce goût de la mort qui vous déchire et vous masque. Mourir à petit feu, «mourir à tue-tête», c'est vrai. C'est la dégringolade dans l'anéantissement. Dépersonnalisée, on y perd son identité de femme, d'être humain. Tout perdre d'un seul coup. Le fait d'avoir pu saisir et d'avoir acquis la conviction qu'il était fou a pu m'aider à traverser cette épreuve sans perdre tout à fait la raison moi-même. J'avais conscience de ce qu'il perdait la tête. Il fallait par contre que moi, je sauvegarde ma raison. Il me fallait me maîtriser, me raisonner malgré ma peur, malgré ma terreur. Je me savais faible et sans ressource, il me fallait combattre par la ruse et l'instinct. Je sentais qu'à faire certaines choses, qu'à poser certains gestes, je mettais ma vie en péril... Il perdait la tête complètement et tout n'était que sauvagerie. Il y avait la fatalité; pourquoi étais-je venue dans cette chambre si bêtement, si naïvement? Pourquoi n'avais-je pas senti le danger? Naïveté? Étourderie? Qu'à cela ne tienne, il n'y avait aucune justification à me prendre de force, à m'attaquer ainsi. Mais comme la culpabilité est bien ancrée en nous, toute la faute retombe sur les épaules de la femme. Nous connaissions la chanson. Et lui, après m'avoir soignée, me disait: «Jé ne savais pas que tu étais vierge, je pensais que tu aimais ça», et patati et patata. «Que vont dire tes parents, ton père, ta mère? Qu'est-ce que les autres vont penser de toi», etc. Tout ce petit discours pour jouer sur ma culpabilité, pour élargir ma honte; pour gonfler, faire éclater cette honte encore plus crûment. Honte terrible, la honte de s'être fait violer. La

culpabilité sourde, tout ce charabia qui entrainait en moi comme un poignard empoisonné.

Se faire éventrer par le sexe, se faire triturer inlassablement: cette râpüre de la verge comme une flèche acérée. Cruelles lacérations. Ce va-et-vient infernal. Je ne cessais de gémir de douleur à chaque coup. Ne plus pleurer, ni crier pour endiguer son excitation et sa rage. J'étais à bout, vidée de tout. Ces coups de poing sur mon visage, à mon ventre, n'étaient rien à côté de cette pénétration fulgurante, assassine, déchirante. Ravagée, j'étais ravagée jusqu'au fond de l'être. Un supplice en quatre épisodes, pendant quatre à cinq heures environ. Les blessures physiques se soignent, mais la douleur morale n'en finit plus de guérir. Pendant ces épisodes, j'ai perdu la tête à certains moments, je me suis effondrée. Perdre la carte parce qu'on n'en finit plus de souffrir et que trop c'est trop. Lorsqu'il me laissait, je reprenais peu à peu mes esprits. Qu'il ne me touche plus, qu'il en finisse de ce carnage. C'était une halte, un répit douloureux, mais aussi bienfaisant. Je pouvais respirer un peu. Quand je pense qu'après toute cette souffrance, à mon début de séjour à l'hôpital un mois plus tard, il ne m'ont pas crue. Oui, jusqu'à ce qu'un infirmier me fasse peur et que je demeure paralysée de terreur. Je n'ai plus bougé pendant des heures interminables. Je n'ai perçu que des lumières devant mes yeux. L'hospitalisation (quarante jours) fut un autre cauchemar. Oh! oui, on me fit amende honorable. Le médecin-psychiatre s'excusa de ne pas m'avoir crue. On changea d'attitude à mon égard, mais le mal était déjà fait. Je ne m'en suis jamais remise tout à fait. J'ai eu si peur d'être enfermée là par ma confiance idiote, de ne pouvoir en sortir que sur le diagnostic des médecins. J'étais prisonnière à l'étage psychiatrique d'un hôpital. C'est la solidarité, l'amitié entre les patients qui m'ont été d'un secours extraordinaire.

Comment oublier qu'on m'ait ainsi labouré les flancs avec une telle sauvagerie? Ça se refoule dans l'inconscient pour y être à jamais imprimé. Il y a une partie de ce drame que j'ai réussi à cracher, dont j'ai réussi à me dégager, à force d'en parler, à travers mes expériences ultérieures, dans mes tentatives d'en arriver à faire l'amour normalement. Et maintenant, j'y arrive,

y suis arrivée. Après tant d'années de luttes et de rechutes, voilà que j'y réussis assez souvent. C'est une victoire sur tout ce passé dont j'espère, en écrivant, pouvoir me débarrasser à tout jamais; l'extirper totalement; me désintoxiquer une fois pour toutes de ce viol insensé où je me sentais éclatée en mille petites parcelles, mille petits moi affolés, petites particules désaccordées. Il m'a fallu des mois, des années pour retrouver petit à petit chaque monticule de mon passé. À ce moment, je n'avais souvenir de rien, j'étais devenue amnésique; il me restait à peine mon nom et quelques bribes des souvenirs les plus immédiats, c'était tout. L'horreur du viol, oui, mais auparavant plus rien. C'était affolant et pacifiant à la fois. J'étais devenue une autre que je devais apprendre à connaître, à découvrir; celle que j'avais été demeurait un mystère à découvrir. Je pouvais reconnaître, c'était comme si je venais de ressusciter. D'une certaine façon, je venais d'être victime d'un assassinat. Mais je voulais revivre à tout prix. Quand de l'horreur se dessine la haine et que de la honte surgit la révolte, il faut reconnaître le début de la guérison. Quand vous recommencez à vouloir tuer votre agresseur, c'est qu'une petite partie de vie ressurgit en vous. La terreur s'effrite lentement et il s'y insinue de la rébellion. Un soupçon de la rage de vivre s'installe en vous. D'anéantie, vous recommencez à vous animer. Au début, en tant que violée, tu te sens comme si c'était toi la criminelle. C'est ce qu'il y a de terrible à travers ce crime abominable; c'est toi la souillée, c'est toi la coupable. Tout et tous t'accusent; le violeur lui-même. Tous te déconseillent (et avec raison souvent) de faire poursuivre et prendre le criminel.

Quelle culpabilité à la pensée qu'il court et vit encore librement, s'attaquant à nouveau à d'autres femmes que toi, qu'il pourrait même, au pis aller, t'agresser encore, que ce dangereux criminel court encore les rues aujourd'hui, que tu n'as pu rien faire et ne peux plus rien pour qu'il en soit autrement. J'étais prête à faire quelque chose malgré ma situation, mais je n'ai reçu aucun appui. C'est une chose malsaine qu'il faut cacher à tout prix. Je refuse et me révolte qu'il en soit encore ainsi aujourd'hui. Je sens encore comme une lâcheté de n'avoir rien fait. Personne, ni à l'hôpital, ni parmi mes amis, ni

ailleurs ne m'a encouragée à faire quoi que ce soit; ce fut plutôt le contraire. À cette époque, j'avais vingt ans et n'étais donc pas encore majeure. Je comprends l'attitude de mon père qui connaissait toute la pourriture de l'appareil policier et légal, mais il faudra bien que les femmes s'organisent et de plus en plus, pour faire la lutte à ces agresseurs. La solution se trouve dans ce sens, voilà ma conviction actuelle.

Après m'avoir soignée (c'était un infirmier, d'après ce qu'il m'en dit), il me fit un lavage de cerveau systématique, un véritable plongeon dans la honte. Il répétait inlassablement tous les vieux clichés culpabilisants: «Non, personne ne voudra te croire», etc. Je ne me souviens pas à la lettre du langage qu'il me tint à ce moment-là, mais j'en sortis convaincue d'être seule au monde et responsable de tout. Une honte inimaginable m'envahissait. Il me remit mes vêtements. Comme une automate, je m'habillai. Il y avait du sang sur ma robe, cette robe, je m'en souviens, était en lainage bleu marine avec de petites lignes verticales vert lime. La mode voulait que le bord se porte au-dessus du genou à cette époque. Par la suite, il m'emmena prendre un café dans un restaurant près de chez lui. Aussi étrange que cela puisse paraître, je le suivis aveuglément. Je lui obéissais. Je n'avais plus rien à perdre, j'étais complètement foutue. C'est ainsi que, mes poignets ouverts enfouis au fond des poches, je descendis avec lui. Pour agir ainsi, il fallait être en état de choc. C'était là ma situation. Assise dans ce restaurant, sidérée, je ne pouvais articuler un seul mot. Pourtant, au plus profond de moi-même, j'avais le goût de crier au secours, de hurler ma misère. Mais, en même temps, j'étais terrorisée à l'idée qu'on puisse découvrir la vérité. Je fis comme il me demanda. J'appelai la fille avec qui je demeurais pour la rassurer et lui dire que je ne rentrerais pas. J'entendais mon amie au bout du fil me dire: «Tu es sûre que tout va bien?» Mais je ne pouvais articuler un seul mot; il était près de moi à me fixer, alors je la rassurai que tout allait bien. Puis il prit un taxi, m'emmena à la pharmacie Montréal, acheta des pansements puis me ramena chez lui. Et moi, comme une cave, j'étais collée à lui, je mettais mes pas dans les siens comme un zombie. Chez lui, il pansa mes poignets. L'horloge, je crois,

marquait 1h30 du matin. Alors, il me demanda ce que j'allais faire; je lui répondis bêtement que j'irais me réfugier chez une amie, Claudette. Il insista pour avoir le numéro de téléphone et me le lui donna. Il était très inquiet. Pour me rendre chez cette amie, il me fallait traverser la ville et aller jusqu'au quartier Côte-des-Neiges. Je n'avais plus qu'un billet d'autobus. Naturellement, il n'avait pas d'argent pour que je prenne un taxi. Je suis restée là, assise sur le bord du lit, fixant la fenêtre et le cadran, regardant les heures s'écouler jusqu'au petit jour comme une somnambule. Je ne m'enfuyais pas. Où aurais-je pu aller dans cette tempête de neige? Il était maintenant trop tard pour fuir. Je savais qu'il ne me ferait plus rien maintenant, du moins pour l'instant. Lui s'était affalé sur le lit et à un moment donné je m'aperçus qu'il s'était assoupi. Mais je restai quand même là, immobile. Je ne ressentais aucune douleur, sauf à mes poignets qui brûlaient de temps à autre, c'était tout. J'étais comme absente de moi-même. J'ai pensé à ma famille, à mes amis avec un tel désespoir, une telle honte. J'étais culpabilisée jusqu'à l'os. Puis vint ce matin tant attendu. Je l'éveillai pour l'aviser de mon départ, tel qu'il me l'avait demandé. Eh oui, comme une diote... Je hais la violence. Je l'ai toujours haïe. Sarabande de coups qui éclaboussent mon sexe lacéré. Éclats de verre, mille morsures. Et ça brûle. Éraflures de ses ongles tranchants. Le dire de mille façons. Exorciser la peur et la honte. Ciseler la haine; je l'aurais égossé, égossé m'entendez-vous? À certains moments, je l'aurais tué, mais j'étais trop terrorisée pour tenter quoi que ce soit, par peur de le blesser. La folie furieuse s'abattait sur moi. Ce rôle que je laissais échapper à chaque coup me tinte encore aux oreilles. Il n'y avait plus que ce rôle agonisant dans ma nuit poudreuse. Je voulais cracher tout ce venin de ma colère. Je crie justice, je voudrais que justice soit faite; de savoir que ce crime restera impuni à jamais, je ne peux encore l'accepter. La douleur se fit tellement intense et mon impuissance si grande, que j'atteignis un point de non-retour, comme si j'éclatais en mille morceaux: je venais de basculer hors du temps, hors de la réalité. Il ne parlait pas pendant l'agression; il bâchait à grands coups, de toutes ses forces. Il n'y avait que mes cris et mes lamentations à moi. Plus tard il y eut ses horribles gémissements

à lui, ses crises de frissons animales. Je subissais, je ne pouvais que subir. Putain, je me sentais comme une putain après ce massacre, après toute cette souillure. Oui c'est ça, violée égale putain. Possibilité d'être enceinte, j'y pensai après coup. Quelle écoeuranterie ce serait que de porter un enfant de ce salaud. Cela m'obsédait. J'étais dans une période de fertilité. S'il fallait que ce soit vrai. Avoir cet enfant? Impossible; je rejetais cette hypothèse de toutes mes forces; un enfant de la violence, un enfant de l'agression? Non, jamais. L'avortement alors? Dans quelle angoisse n'ai-je vécu ces interrogations. Mais au bout de quatre ou cinq jours, je commençai à être menstruée, comme ça, tout à coup. J'étais sauvée, mon cycle avait fait la pirouette. Je saignais maintenant avec joie et soulagement, malgré cette douleur que je commençai à ressentir dans le bas de mon corps. Je recommençais à sentir la douleur physique de l'agression. Il n'y avait plus d'anesthésie physique. Mon corps m'avertissait, m'avisait que le viol avait bel et bien été vécu. Cette menstruation fut comme un avortement psychologique. La force du rejet avait fait basculer mon rythme. Si grande était ma dénégation que je basculais dans le temps. Il n'y aurait pas d'enfant de cette vie dans la mort viscérale, de cette vie à deux tranchants; plus d'enfant de la misère et de la haine. Plus rien. Un poids venait de s'évanouir sur mes épaules, sur mon ventre incendié. Je saignais pour mieux survivre, pour ma vie à moi. Je pleurai de soulagement. Bienvenue à mon sang si chaud. Mais la douleur revenait, aussi assourdissante, débile. Ce tic-tac en moi, ces tic-tac du temps désaccordé. Avec la souffrance de mon sexe, revenait l'angoisse de mon cauchemar. Au poteau du sexe, il m'avait étranglée. Coule, coule petite fontaine vermillon, sillonne mes blessures, rigole dans mon con. Petite source rouge par qui j'éclos comme un bourgeon. Lacérée mais vivante. Déséquilibrée, divisée en mille petits moi. L'unité se faisait dans l'agression. Je revivais mon viol dans un cauchemar éveillé, terrifiant; j'essayais de fuir cette obsession. C'était comme un film qu'on ne finit plus de revoir. À certains moments, je le revivais comme s'il était ma réalité présente. Comme une somnambule, je replongeais dans mon viol. La nuit, je m'éveillais dans la terreur, je criais dans mon sommeil, comme habitée

ar une hantise inlassable. J'avais peur de devenir folle à lier, aliénée à mon agresseur à tout jamais, enlisée dans ce délire obsédant, n'existant que dans la frayeur, prisonnière de cette agonie lancinante. Une machination auto-destructrice; lovée dans la terreur, je me tissais un cocon de démence. Il fallait rompre cette spirale qui m'engloutissait. (Je demandai conseil, on me suggéra d'aller voir un psychiatre). J'avais peur de la folie comme tous nous en avons peur au fond de nos tripes, mais moi je savais à quel point j'étais en train de perdre la tête. En toute bonne foi, j'ai pris rendez-vous à l'hôpital de ma région. J'ai écrit sans détour au médecin ce que je vivais. Il me conseilla l'hospitalisation, mais si j'avais su qu'on ne me croirait pas... qu'on prendrait mes terreurs pour des fantasmes, pour de l'invention maniaque.

Entre deux assauts, il m'a montré des photos de lui à l'Expo 77. Je les voyais à peine, je feignais de m'y intéresser. Il m'a dit aussi avoir travaillé comme speaker à un poste de radio. Par sa non attitude, surtout au début, je l'encourageai; je gagnais du temps, je reprenais mes esprits, j'essayais de trouver une solution pour m'en sortir. Je lui ai même proposé d'aller danser avec lui, ça avait l'air de lui plaire. Je voulais ainsi naïvement tenter de reprendre mes vêtements qu'il avait cachés je ne sais où et sortir de cette chambre dégueulasse, me retirer de ce lit au drap sale. Je ne pourrais dire si c'était la première fois qu'il faisait une chose pareille, probablement que non. Sauver ma peau, m'enfuir. C'est tout ce qui comptait.

La fuite dans la neige au petit jour, cette délivrance à peine murmurée. Je ne ressentais aucune douleur, ne pensais qu'à broncher dans la tempête, à m'éloigner au plus tôt. Morte-vivante, je m'échappais. Son visage, son visage qui allait s'enfouir dans l'oubli. Il n'y aurait plus de corps à corps déchirants, de coups de poing ni d'étranglement. Ses mains comme des serres sur mon cou. Des coups, des coups, à n'en plus finir. Il y a un tas de choses dont je ne me souviens plus; par exemple le manteau que j'avais, comment je portais mes cheveux à l'époque, etc. Où était-ce? Des pans entiers du viol m'échappent. Ce sont les sentiments que j'ai eus qui sont surtout restés vifs à ma mémoire. Tout est encore si confus, si profondément enfou. en

moi. C'était comme se noyer, ou caler et remonter en quatre temps, un glouglou infernal. M'en libérer en écrivant, remonter à la surface de mon mal. Ne plus geindre dans l'inconscient. Quand j'ai craqué, quand j'ai perdu la carte, il y aura bientôt deux ans, j'ai basculé dans cet inconscient lamentable. Après deux semaines de délire, je me retrouvais comme au lendemain de mon viol: pourquoi? Je voudrais comprendre, rassembler les morceaux pour en retrouver l'explication. J'étais envahie par la même terreur, la même peur maniaque. Je sais pourquoi le métro m'effrayait tant. C'est en métro que j'avais pris la fuite. Je m'engouffrai donc là dans ce métro à ma portée puis fonçai sur le téléphone, appelai Claudette pour lui dire que j'arrivais chez elle. Elle faillit me le refuser, mais se rendant compte de l'heure et devant mon insistance, elle acquiesça. Je poussai un soupir de soulagement. Je n'avais plus qu'à me rendre maintenant chez elle. Je n'avais plus qu'une idée fixe: arriver là enfin. J'essaie de me souvenir quelle était cette station de métro, mais je n'y arrive pas. J'aboutis donc à l'arrêt d'autobus. La tempête faisait rage. L'attente fut de près de trois quarts d'heure. Je cachais mes deux poignets soigneusement dans mes poches. Et puis, plus rien de ce long trajet qui n'en finissait plus. J'arrivai enfin, mais les enfants se précipitèrent de joie. Je ne pus rien dire jusqu'à ce que nous fûmes seules dans la cuisine. Elle m'aspergea le visage d'Eau de Cologne parce que je n'avais que l'odeur écœurante de ce salaud qui me montait au nez et me soulevait le cœur. Sale, je me sentais si sale. Elle me fit couler un bain. Je m'y enfonçai en prenant soin de ne pas mouiller mes poignets. Me laver, j'aurais voulu me savonner à n'en plus finir. Elle fut très compréhensive, je ne parlai pas beaucoup, surtout à cause des enfants, mais elle manifesta beaucoup de tendresse et d'amitié à mon égard. Je me sentais en sécurité dans cette maison. Elle insista pour que je voie un médecin. Je ne voulais pas, j'avais trop peur. Elle me convainquit de voir le docteur Escdoffer, un vieux médecin de sa connaissance (sur Avenue du Parc). Scandalisé, il la fit venir pour lui montrer l'état de mes organes. Il jurait. Il fut très bon et très paternel. Elle m'expliqua qu'il avait vécu, étant Juif, les camps de concentration nazis. Il me bouscula un peu à cause de l'état dans lequel j'avais mis mes poignets. Bourru mais tendre

pendant. Auparavant, Claudette avait organisé une rencontre avec mon père, près de son travail; nous nous rendîmes au métro Longueuil et nous le retrouvâmes dans sa voiture non loin de là. Je lui dis que je venais d'être violée. Je le revois encore, les deux mains crispées sur son volant, regardant fixement devant lui. Tout ce qu'il arriva à dire d'un ton choqué fut: «Tu as couru après!» Alors, mon amie, d'un mouvement de valet, ouvrit la portière, me tira hors de la voiture et m'entraîna avec elle. Elle bouillait. J'étais sidérée; mon père venait de me condamner. Je venais réclamer un peu d'aide et de protection et c'était devant un juge que je m'étais trouvée. Mon père, un travailleur social de surcroît, venait de prendre le parti de mon agresseur. C'était horrible et injuste. Si mon père agissait ainsi, qu'en serait-il des autres, de tous ceux que j'aurais désormais à affronter? Démunie, encore plus démunie, je marchai avec mon amie dans le métro. Une chance que j'aie rencontré cette amie. Sans elle que serais-je devenue? Je me rappelle maintenant que mon agresseur a téléphoné chez elle pour avoir des nouvelles de moi, qu'il était inquiet de savoir si oui ou non j'étais enceinte. Il voulait me voir puisqu'il retournait bientôt à la maison et je ne sais plus quoi d'autre. Un «vrai fou», selon Claudette. Elle l'a envoyé promener. Je n'en ai plus eu d'autres nouvelles. Qu'il tente de me retrouver, cela me terrorisait. J'étais prise de panique. Je vivais un cauchemar.

Comment tout cela avait-il débuté. Voilà l'épisode dont j'ai le plus honte. Les circonstances qui ont précédé l'agression. Je travaillais à l'interurbain, dans une succursale de Bell Canada. Seul, ayant peu d'amis, je m'ennuyais. Voilà qu'un type se mit à nous téléphoner le soir. Je me pris à jaser avec lui à quelques reprises. Jamais je n'avais accepté de telles conversations, mais il me parut si sympathique et si seul. Il me dit être immigrant, invité pour ce temps des fêtes. Un jour, j'acceptai de le rencontrer. Je ne me souviens plus où, c'était l'après-midi. Dans la cour, à côté d'une place publique comme la Place Ville-Marie, nous nous assîmes un café en jasant. Il me parla de ses déboires. Je sympathisai avec lui. Il cherchait un appartement, j'offris de l'accompagner. À l'aide du journal, nous en visitâmes plusieurs. Mais il ne fit son affaire. Puis nous nous promenâmes, main dans

la main, faisant quelques achats entre-temps. Je me souviens seulement, à un moment donné, de l'avoir trouvé très nerveux, c'est tout. Rien ne m'a fait présager son extrême violence. Pourquoi n'ai-je pas eu l'instinct, comment n'ai-je pas deviné? Je ne comprends pas; j'étais très timide à l'époque, gauche, et d'une grande naïveté pour ce qui est de la bonté humaine. J'avais appris toute jeune à faire confiance. Nous devions aller danser, mais il voulait passer chez lui, soi-disant pour se changer et prendre quelques affaires. Je l'accompagnai et, malheureusement pour moi, acceptai de monter chez lui. Là, ce fut l'assaut. J'étais très réservée et je n'ai fait aucune provocation. Je croyais trouver un ami et je suis tombée sur une brute. J'eus un choc très réel lorsqu'il me sauta dessus. Ce fut la surprise totale. On ne doit jamais faire confiance à qui que ce soit, encore moins à un inconnu. Je sais bien que tous les hommes ne sont pas comme lui et l'expérience m'en a donné la preuve plus tard, heureusement. Aucun homme n'est justifié d'agresser une femme ou un enfant, ni par la menace, ni par les coups. Non, jamais. Je sais très bien que les préjugés et la morale sociale me donneront tort. Je m'en fous aujourd'hui. Je me sens capable de dire toute la vérité, sans peur d'un jugement ou d'une condamnation. En acceptant une telle invitation, je prenais un énorme risque, dont je n'étais pas vraiment consciente. Je devrais dire tant pis pour moi. Il n'y a aucune justification au fait que le viol soit si courant et reste si impuni.

Que les femmes se taisent, ce n'est vraiment pas normal. Il faut en finir de ces viols qui débouchent sur le suicide. Il faut métamorphoser ce goût de la mort en rage de vivre et se venger. Il faut refuser d'aller jusqu'au bout de la démission, de l'anéantissement. Se rebeller malgré tout, ne plus disparaître à jamais comme l'a fait le personnage principal dans *Mourir à tue-tête*. C'est trop bête, trop injustifié. C'est amener l'agression à un paroxysme. La peur de mourir, la déchéance qui vous déchire, vous pousse à en finir une fois pour toutes, à plonger un peu plus loin dans la mort, pour abréger l'agonie. Mais se débattre dans cette agonie même, ne pas démissionner quand tout vous précipite dans la nuit de l'inconscient, dans les ténèbres de la terreur. Mais il y a aussi en moi un réservoir de violence

assouvie enfoui sous ma tranquillité, où couve la rage qui
plose devant la plus petite agression autant physique que
orale. Le pire, après une telle agression, c'est la peur panique
cette paralysie de la parole qui vous étouffe. Lessivée dans le
ence le plus total, bâillonnée par la terreur. Comme une larve
si se débat dans son cocon, se tord et s'étouffe, lovée sur
e-même; un puits d'angoisse qui s'étrangle en son nœud. Une
ute dans le précipice, aiguisé sur les récifs de la démence.
naque coup dans les entrailles, à vous éventrer. Qu'on vous
chiquette, vous râpe sans merci; qu'un frottement déchirant
ous transperce comme un couteau, s'aiguise sur la meule; le
vilà qui me triture à nouveau. Mon vagin se tord de douleur.
me cramponne, bats des poings sur sa nuque musclée. Rien
y fait. Je suis la proie, le gibier qu'on saigne et laboure dans
s flancs. Mourir à petit feu, mon sexe incendié, brûlure d'un
on. Se faire défoncer, marteler sans cesse. Des brûlements
nores, de petits cris d'agonie: mon souffle, je cours après mon
uffle. Encore cette bataille en règle. La sauvagerie s'abat sur
oi, me massacre de tout son poids. La saignée du sexe, mon
men a sauté. Dans la tempête de mon corps, la valse du petit
al malin. De tant souffrir, c'est l'étourdissement, la chute
olle dans l'inconscience, le dérapage à l'infini, la basculade
op de souffrance et la tête éclate) c'est le grand plongeon dans
ubli, dans la mort artificielle.

Annexe

Solidarité-psychiatrie: une réponse alternative à la folie

Le groupe Solidarité-Psychiatrie inc. a été fondé par Robert Letendre, psychanalyste, et Chantal Saab, travailleuse sociale, tous deux alors employés dans une clinique externe de psychiatrie de la région de Montréal.

Principes fondateurs du groupe

Pour nous, la preuve n'est plus à faire que l'institution psychiatrique est le plus souvent anti-vie parce qu'elle étouffe tout désir. Nous pouvons constater sans peine (mais non sans souffrance) que les interventions psychiatriques ont plutôt pour fonction d'entretenir le processus d'aliénation que de permettre un pas vers la libération. Partant de là, nous avons mis sur pied un groupe de travail qui considérerait

- la psychose non comme une maladie mais plutôt comme une «tentative de dégel d'une situation gelée» (D.W. Winnicott), comme une «réaction de toute la personnalité à une situation de vie éminemment conflictuelle» (M. Mannoni et J. Lacan);
- le délire comme un langage dont le sens déguisé est à reconnaître;

- le symptôme comme voulant dire quelque chose.

En bref, à voir la folie dans sa positivité et à faire en sorte que la personne puisse au moins avoir l'occasion de la rendre plus vivable, plus créatrice.

Notre projet s'appuyait aussi sur l'idée d'«institution éclatée» développée par M. Mannoni. Nous voulions créer un groupe «éclaté», c'est-à-dire qui «vise à tirer parti de tout insolite qui surgit (cet insolite qu'on a coutume au contraire de réprimer.» (M. Mannoni).

Objectifs

Le but de notre démarche était de recruter des personnes touchées et intéressées par la folie», désireuses de mettre sur pied un réseau d'entraide et de publiciser leur point de vue sur les questions soulevées par la folie ainsi que sur les réponses que la société leur donne. Nous voulions créer un lieu de rencontre, d'échange, de réflexion, d'action au niveau de la quotidienneté avec réflexion en retour sur l'action posée. Il s'agissait de constituer un réseau où l'entraide côtoierait la recherche, où la folie serait envisagée concrètement sous plusieurs angles: psychologique, socio-économique, culturel, etc. Ce groupe de réflexion (et d'action) viserait à identifier, démasquer et tenter de dépasser les multiples embûches auxquelles les «patients» et les «thérapeutes» se heurtent car pour nous, «un délire, loin d'être un non-sens, est peut-être un trop-de-sens dont on ne veut pas en savoir» et la «psychose, loin d'être une maladie, est liée à la santé et concerne généralement des situations d'échec, non pas d'un sujet isolé, mais du sujet dans un environnement donné.» (M. Mannoni et D.W. Winnicott).

Démarche

Le groupe Solidarité-Psychiatrie naît au printemps 1979. Le recrutement s'effectue par l'intermédiaire des journaux de quartiers, des quotidiens, par la radio et par le bouche à oreille. Lors des premières rencontres, tous les quinze jours, plusieurs dizaines de personnes viennent aux informations. Une quinzaine y trouve son compte. Pourquoi viennent-elles? À cette question, plusieurs réponses: le besoin d'appartenance à un groupe, à un quartier car «le contact ça ne s'achète pas, la chaleur humaine ne se consomme pas»; le désir de «s'impliquer» dans un projet «vraiment concret»; parce que «je suis allé en psychiatrie et j'ai peur d'y retourner», parce que «je me sens seul», parce que «la psychiatrie, ça fait mal aux gens», etc. D'emblée, les deux fondateurs mettent cartes sur table et définissent les principes qui guident leur action. À leur suite, les personnes qui décident de rester au groupe refusent le jeu des étiquettes «fou non-fou», «patients-bénévoles», et énoncent le principe suivant: «Tout aidé

peut être aidant et tout aidant peut être aidé.» Les réunions se déroulent dans des locaux prêtés par une clinique externe de psychiatrie puis, suite à un refus du directeur des services professionnels d'utiliser ces locaux, elles ont lieu dans les appartements des uns et des autres.

Pendant l'été, Solidarité organise des activités et réunions auxquelles sont conviés de simples citoyens intéressés par la folie et des gens hospitalisés en psychiatrie. De bi-mensuelles, les rencontres deviennent hebdomadaires: une réunion d'administration alterne avec une réunion de discussion; on y parle de la folie, des médicaments, des hôpitaux, des préjugés, du délire, de la «dépression», etc. Ces réunions servent également à faire le point sur l'action entreprise. À cette époque, quelques membres abandonnent le groupe, n'étant intéressés ni par l'administratif (donc le décisionnel) ni par la réflexion, étant surtout désireux «d'agir et d'aider les autres». À côté de ces réunions officielles, d'autres, bien plus nombreuses, se déroulent au gré des désirs de chacun: un réseau se tisse lentement. Enfin, quelques membres décident de mettre par écrit le récit de leurs expériences et une pièce de théâtre est mise en chantier.

Le groupe, pour continuer à se développer, a besoin d'argent. Des démarches d'incorporation sont entreprises et des demandes de subventions adressées. En 1980-81, Solidarité-Psychiatrie inc. reçoit une subvention de dix mille dollars lui permettant de louer un local où auront lieu désormais les réunions hebdomadaires et qui deviendra vite le point central des différentes activités. De la demande des gens et de l'intérêt commun de certains naissent plusieurs ateliers. Par exemple, la création d'un atelier de couture se fait, suite à la demande faite aux femmes par certains hommes de les aider à «recoudre leurs boutons». On convient plutôt d'un partage du savoir-faire: ceux et celles qui savent coudre l'apprennent aux autres. De la même façon, c'est-à-dire du désir de plusieurs individus de partager soit leurs connaissances, soit leur désir d'apprendre et d'échanger, on assiste à la création d'un atelier d'électronique, d'un atelier du corps (se préoccupant d'alimentation, de relaxation), d'un atelier sur la condition masculine, d'un atelier d'accueil pour les nouveaux venus au groupe, d'un atelier

l'écriture, d'un atelier pour la préparation d'un livre. Bref, il y a un atelier quand un ou plusieurs individus en expriment le désir, et ils assument la responsabilité. Autrement dit, l'atelier naît quand il correspond à du vrai chez plusieurs.

Une permanence étant assurée par des membres du groupe chaque jour de la semaine, le local est aussi un lieu où on est certain de trouver quelqu'un pour parler ou simplement prendre un café et écouter de la musique, selon notre humeur.

Des recherches de fonds et de financement se poursuivent pour éviter de dépendre d'une seule source de financement. Il y a parfois, en ce domaine, des coupures arbitraires. On organise un tirage, on vend des macarons, on retire des cachets de conférences données, on demande des cotisations volontaires. Idéalement, une autonomie financière serait souhaitable.

Parallèlement, Solidarité ne perd pas de vue les objectifs d'information et de publicisation. Une pièce de théâtre intitulée *«Pas si fou d'être fou»* écrite et montée par des membres du groupe a été jouée plusieurs fois, remportant un franc succès et suscitant de nombreuses discussions dans le public. Mentionnons aussi la participation du groupe à plusieurs colloques, émissions de télévision et de radio. Enfin, avec d'autres groupes ayant des objectifs compatibles avec les siens, Solidarité travaille à organiser un rassemblement des différents groupes alternatifs à la psychiatrie.

Solidarité-Psychiatrie: un réseau de vie

Il va sans dire que ces activités sont tissées à même un réseau complexe de relations interpersonnelles: que ce soit dans leur rapport à la folie, dans leur prise de position politique, dans leur désir d'aider ou d'être aidés, les gens de Solidarité ont réussi à établir un climat d'authenticité. Précisons davantage la nature de ce regroupement.

Les gens de Solidarité connaissent la folie. De près ou de loin, soit parce que certains ont senti la réalité déraiper et être remplacée peu à peu par le délire, soit parce qu'ils ont connu des proches vivant cette angoisse. Beaucoup ont connu l'appel de la mort, la solitude extrême dans laquelle plonge la dépression,

l'incompréhension d'un entourage souvent terrifié devant la folie. Souvent ces personnes ont consulté en psychiatrie ou y ont été amenées par leur famille ou leurs proches. Elles ont parfois été entraînées dans le cercle vicieux de la chimiothérapie et des hospitalisations successives avec peu de perspective d'en sortir. Chose certaine, la réponse à leur souffrance n'est pas satisfaisante.

Solidarité-Psychiatrie n'est pas un groupe de thérapie au sens habituel du mot. C'est une occasion de parler, d'échanger, de se mobiliser, d'agir et de rencontrer d'autres gens très sensibles et ouverts aux phénomènes de la folie. Le fait d'agir et de parler «à égalité» dans un climat exempt de préjugés peut permettre à certains de se dégager un peu de leurs problèmes et de leur souffrance. C'est une façon de prendre sa folie en main, de lui trouver son sens. Solidarité-Psychiatrie utilise les éléments curatifs de la vie quotidienne pour en arriver à un mieux-être individuel et collectif. Même si le groupe n'en est pas un de thérapie, il peut donner lieu à des effets thérapeutiques, cela comme par surcroît.

Solidarité-Psychiatrie est aussi un collectif qui dénonce les faiblesses, les irrégularités et les injustices concernant les «traitements» psychiatriques. Le groupe ne nie pas l'existence de la souffrance mentale — loin de là — ni l'éventuelle positivité de certaines interventions professionnelles parmi celles qui sont authentiquement consenties, mais la plupart des membres déplorent la médicalisation de cette souffrance, les manipulations, les abus de pouvoir qu'elle engendre au sein des familles, de la communauté et de l'institution psychiatrique. À cet égard, certains porte-parole ont déjà eu l'occasion, lors de colloques, émissions de radio et de télévision, d'adopter des positions plutôt radicales, dénonçant les formes de répression et d'exploitation les plus courantes. La dimension politique des réalités qui touchent à la question de la «maladie mentale» n'échappe pas aux analyses du groupe — toutefois l'idéologie générale de Solidarité-Psychiatrie se défend de tout totalitarisme et dogmatisme de pensée. Chacun a vraiment droit à ses opinions, des plus modérées aux plus outrancières. Il apparaît donc que Solidarité-Psychiatrie n'a rien de politique ou religieux dans le

ens étroit des mots, que son idéologie n'est pas exclusive et laisse la place aux fluctuations; cependant, en ne perdant jamais de vue les droits essentiels de la personne, le groupe est prêt à assumer la portée politique et subversive de ses actions.

Enfin, Solidarité est composé d'individus qui ont une expérience de vie souvent riche du fait de leur rapport privilégié à la folie. Les actions de chacun et chacune tendent à s'intégrer au collectif. Chacun investit à sa manière; certains participent à plusieurs ateliers, d'autres viennent seulement «faire un tour». À Solidarité, on ne «fait pas une place» aux individus; les relations interpersonnelles sont aménagées de telle façon que chacun prend la place qui lui convient, selon son style, sa personnalité, ses doutes et ses croyances. Le climat d'acceptation de «l'autre différent» est vrai sans que soient tués les écousses et vérités qui font mal. Cette possibilité de dire (parfois tendrement, parfois brutalement) est un élément caractéristique de Solidarité-Psychiatrie qui permet d'éviter les rancœurs et les rancunes propres à une vie de groupe et d'accéder à des relations humaines authentiques. Malgré les différends et les diversités, il existe une attitude de complicité et de générosité entre les membres de Solidarité qui permet de ne pas perdre de vue les objectifs du groupe. Bien sûr, le groupe est soumis à des fluctuations: des périodes d'activités intenses alternent avec des périodes plus sombres mais ces moments creux sont sans doute le prix à payer pour la recherche du vrai. Chose certaine, on ne cherche pas à maintenir artificiellement une façade du style «tout va toujours bien» qui ne bernerait personne.

Jamais un projet comme Solidarité n'aurait pu surgir d'une institution psychiatrique; les «soignants» n'acceptent pas facilement de se départir de leur pouvoir et d'ouvrir un peu les yeux sur la folie. Cependant un des dangers qui guette Solidarité est de devenir à son tour institution, se sclérosant dans la routine confortable des visages connus, des amitiés sécurisantes, des activités intéressantes, d'une administration bien rodée avec, pour conséquence, la perte de ses objectifs politiques. Afin de maintenir cet esprit de lutte, des discussions, des journées-bilan sont organisées pour faire le point sur les différentes activités et sur les objectifs poursuivis. De plus, certains membres de

Solidarité se font les gardiens des visées politiques du groupe et ont un effet d'entraînement sur les autres par la seule force de leur implication. Inévitablement, certaines personnes se font parasites du groupe, n'y trouvant que leurs bénéfices, alors que d'autres (on en a vu) y mettent tellement d'énergie qu'elles quittent le groupe, épuisées. D'autres enfin «vont mieux» et passent à autre chose: travail, études, etc. Ceci pose la question: que vient-on donner à Solidarité-psychiatrie et que vient-on y chercher? Question qui se doit de revenir de temps à autre dans les discussions-bilan. De là aussi se pose le problème du bénévolat: les gens de Solidarité ne sont pas rémunérés pour leur travail (les permanents reçoivent la somme de 5\$ par jour pour leurs frais de transport et leur repas!) Comment le groupe fonctionnerait-il si certains étaient payés pour y travailler?

Solidarité peut-il continuer à vivre du travail de personnes qui reçoivent l'aide sociale parce que souvent la société leur refuse un travail à cause de leurs antécédents psychiatriques ou simplement parce qu'elles ont renoncé à essayer de se «réadapter» au sens courant du terme (à savoir: rentrer dans le cadre de la normalité)?

Parce qu'on n'a pas les effectifs nécessaires et parce que la demande est trop grande, Solidarité s'est toujours refusé à faire de l'hébergement (il n'existe à peu près rien dans la région montréalaise pour offrir un gîte temporaire aux personnes qui en auraient besoin). On n'hésite pas, à l'occasion, à faire du dépannage, les membres recevant chez eux des personnes en difficulté. Mais la mise sur pied d'un réel réseau d'hébergement demanderait beaucoup plus de ressources humaines et financières que le groupe n'en possède actuellement.

Au point de vue administratif, Solidarité est caractérisé par le réel contrôle du groupe par ses membres; tous peuvent assister aux réunions d'administration, tous ont droit de vote, chacun peut être animateur et secrétaire s'il le désire. La gestion est collective, les modalités de fonctionnement sont stables et claires. Cette structure administrative précise permet en revanche que la multiplicité des ateliers (naissant et mourant au gré des désirs) ne déroutent personne.

C'est donc dans l'établissement d'un réseau alternatif à la

psychiatrie, guidé par des balises psychanalytiques, en toute spontanéité et liberté, que résident l'originalité et le bien-fondé de Solidarité-Psychiatrie.

Janvier 1982

Index

Aimer, amour, 22, 38, 41, 86, 87, 89, 93, 101, 102, 104, 108
Ami-e, amitié, 45, 63, 104, 105, 132, 157, 172, 198

Chocs électriques, 130, 198, 214
Corps, 25, 30, 43, 50, 53, 87, 106, 119, 130, 139
Culpabilité, 51, 66, 86, 95, 115, 155, 157, 184, 193

Droit, 19, 28, 72, 100, 139, 169, 215

Enfant, enfance, 47, 50, 54, 55, 56, 62, 71, 73, 76, 78, 92, 120,
183

Famille, 45, 67, 78, 131

Foyer, 62, 179

Folie, 11, 18, 103, 109, 174, 193, 202

Folle, fou, 12, 13, 18, 24, 51, 52, 70, 89, 124, 127, 130, 135,
137, 146, 168, 195, 199

Hôpital, 36, 54, 64, 72, 95, 116, 119, 120, 122, 124, 127, 130,
131, 133, 135, 139, 142, 146, 148, 150, 154, 157, 161, 162,
165, 172, 174, 184, 210, 213

Inceste, 77

Internement, 11, 36, 63, 78, 116, 119, 120, 122, 124, 127, 130,
131, 133, 135, 139, 142, 146, 148, 150, 155, 157, 161, 162, 165,
172, 193, 213, 216

Médicaments, 11, 64, 95, 102, 119, 125, 139, 143, 147, 150,
155, 159, 162, 167, 172, 184, 216

Mère, 47, 49, 50, 54, 65, 70, 71, 72, 74, 76, 78, 83, 151

Mort, mourir, 22, 30, 33, 34, 35, 53, 97, 121, 216

[a-] normal, normalité, normaux, 18, 19, 65, 108, 180, 201, 217

Parents, 22, 44, 53, 56, 62, 162, 199

Père, 47, 54, 62, 65, 73, 74, 78, 151

Psychiatrie, 18, 20, 122, 169, 174, 193, 213, 216

Séparation, 74, 95, 120, 131

Solidarité, 11, 201, 208, 210, 211, 212, 213, 237

Solitude, 38, 94, 106, 131, 159

Suicide, 24, 35, 36, 91, 101, 157, 158, 186, 188

Viol, 221



CET OUVRAGE
COMPOSÉ EN PALATINO RÉGULIER CORPS 11 SUR 13
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE CINQ OCTOBRE MIL NEUF CENT QUATRE-VINGT-QUATRE
PAR LES TRAVAILLEURS ET TRAVAILLEUSES DES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MARQUIS LIMITÉE
POUR LE COMPTE DE
VLB ÉDITEUR.

IMPRIMÉ AU QUÉBEC (CANADA)